

Feuilleton de la «Gazette Réunionnaise»

l'Évasion

Roman Colonial inédit

par : X.



SCÈNES DE LA VIE COLONIALE

Georges DE BUSSCHÈRE

~~~~~

L'ÉVASION

ROMAN

---

# L'ÉVASION

---

---

## PRÉFACE

---

Parmi ceux qui me feront l'honneur de lire « L'ÉVASION » certains voudront peut-être reconnaître dans les personnages qui s'y meuvent des personnalités existantes ou ayant existé.

Je me défends d'avoir visé à ce but, j'ai toujours critiqué ceux qui usent de leurs facultés littéraires pour dénigrer, souiller, ridiculiser des personnes qui ne peuvent se défendre.

Non je ne veux pas être de ceux-la qui fouillent les offices ou les alcôves pour y rechercher des scandales à exploiter en vue d'un facile succès.

J'ai simplement voulu transcrire ici des im-

pressions multiples ressenties au cours d'une longue vie coloniale.

C'est dans l'ensemble de tout ce que j'ai vu et connu que j'ai pris les éléments à l'aide desquels j'ai habillé mes personnages aussi (l'on y trouvera du laid et du beau, du mauvais et du bon.

« Il faut de tout pour faire un monde » dit le paysan-philosophe. Et cela est bien vrai.

Ce roman ayant été publié au jour le jour et en des circonstances difficiles, le lecteur voudra bien excuser les coquilles typographiques qui s'y sont glissées.

*L'Auteur.*

---

## Erratum

Par suite de transposition, le numérotage des chapitres est erroné. Le lecteur voudra bien se rapporter exclusivement à celui des pages.

---

# L'ÉVASION

## Roman Colonial



Elle inventoriait elle-même les rares objets de la modeste case, il ne manquait rien — Comme elle semblait chercher quelque chose avec persistance, le commissaire Hebert lui demanda : Que cherchez-vous bonne vieille ? ma photographie qu'il avait déposée sur la console et qui a sans doute disparu pendant la lutte — On n'y fit pas autrement attention.

Maintenant les magistrats inspectaient le dehors de la maison, sur le chemin boueux, le piétinement de tous ceux qui étaient venus depuis le matin ne permettait de relever aucune trace. Tout à coup le commissaire poussa une exclamation et appela ses collègues, à une trentaine de mètres de la maison, dans un petit verger des marques apparentes de chaussures de femme se distinguaient nettement sur le sol. L'empreinte révélait des souliers élégants. Le magistrat interrogea les agents : Depuis la découverte du crime des dames étaient-elles venues par ici dans la journée ?

Les réponses furent négatives.

Les magistrats se regardèrent et restèrent perplexes — après avoir relevé soigneusement l'empreinte, le cortège se retira et, permission fut donnée aux parents pour procéder à l'enterrement.

Monsieur Juliot et son greffier reprirent le lendemain la route du chef-lieu, mais Hebert resta 24 heures de plus pour enquêter davantage.

En ville couraient les bruits les plus invraisemblables, partout l'on rencontrait des groupes discutant sur les auteurs et sur les motifs du crime. Certains, au courant des visites à Jeannot d'une villégiaturiste la soupçonnaient d'avoir fait commettre ce crime par jalousie, d'autres accusaient un des propriétaires d'un îlet voisin d'avoir fait le coup. Enfin certains portaient leurs soupçons sur la belle-mère de Jeannot qui disait-on couvait une vengeance depuis sa risible aventure.

Hebert connaissait de longtemps dans la localité un vieux rentier du nom de Rouss, dont le passe-temps favori consistait à racon-

ter des histoires du cru, qu'il connaissait toutes sur le bout du doigt. Il se rendit chez lui, et eut vite fait de déclancher la langue affilée du méchant homme.

Car le père Rouss, petit vieillard bossu au nez terriblement camu, aux lèvres minces et ironiques, était d'une médisance remarquable

Le narrateur qui se targuait de lettres, raconta l'aventure que voici :

Le brave Jeannot que tout le monde aimait s'était épris vers sa 23<sup>ème</sup> année de la jolie Eugénie Rozin.

Jeannot était devenu soucieux, il se sentait tout chose, l'heure qui sonne au cœur de tous les êtres de la création leur indiquant que le moment est venu de perpétuer la vie, avait retenti en lui ; aussi un beau matin prenant son courage à deux mains se décida-t-il tout à coup à rejoindre « l'Îlet à Bonheur » où habitait Eugénie Rozin objet de ses rêves.

La maman de la jeune fille faillit se pâmer d'émotion en voyant venir vers elle Jeannot marchant d'un pas décidé.

La maman, Amélie Rozin avait doublé la quarantaine son défunt mari qui portait en fauteuil les villégiaturistes n'avait pas résisté longtemps à ce pénible métier, il l'avait laissée veuve de bonne heure. — Aussi le travail et les soucis l'avaient murie, avant l'âge. — Mais Amélie ne s'en apercevait pas, elle ne voyait pas ses joues se parcheminer, les rides précoces cordonner son cou comme des tirants. — Elle restait coquette malgré tout, se pomponnant et cachant le vague espoir de trouver un jour un homme encore jeune qui l'aimerait et ensoleillerait l'automne de sa vie.

Pieuse, le matin même, elle avait pleuré aux pieds de la Vierge, la suppliant d'avoir pitié d'elle et de lui accorder cette grâce.

Aussi quand Jeannot se présenta, elle eut une violente émotion, et n'eut pas un instant de doute que la Vierge avait exaucé sa prière et que ce jeune garçon l'avait remarquée.

L'entrevue fut plutôt embarrassée, Jeannot déjà timide de sa nature était d'autant plus

troublé qu'Eugénie, présente devenue rouge comme une pivoine, était là, les yeux baissés sur le petit panier de vétyver qu'elle confectionnait pour les voyageurs de passage. Car elle ne s'y trompait pas et savait bien que c'était elle l'aimée.

Péniblement à phrases coupées il expliquait qu'il était un honnête garçon — Que son père lui avait laissé une petite maison sur l'Îlet qui portait son nom, avec des arbres fruitiers et quelques gaulettes de terre ou le géranium poussait bien.

Amélie à la fois radieuse et honteuse mimait en se remémorant ce qu'elle possédait de français pour ne pas paraître trop goâche — Elle savait bien que c'était un bon garçon — Que tout le monde disait beaucoup de bien de lui.

Alors Jeannot s'enhardissait ; il était bien seul, il serait bien content d'avoir une bonne compagne, on travaillerait à deux, on ferait plus d'économies, l'aiguille de la jeune Eugénie courait fébrilement dans le vétyver et le rouge de ses pommettes s'accroissait encore.

Amélie prenait alors un air grave pour la circonstance — Le mariage était une chose très sérieuse — Sa mère le lui avait toujours dit, on ne décidait pas de ça comme les bêtes il fallait réfléchir et demander conseil au Père de la paroisse qui ne plaisantait pas sur le chapitre de la vertu enfin on verrait, mais on pouvait toujours espérer.

Quand les deux femmes furent seules Amélie débordant de joie ne put se contenir. Que pense-tu de ce garçon Eugénie ? n'est-ce pas qu'il est bien ! — un bon travailleur tu sais — c'est vrai qu'il a du bien. L'enfant se méprenant complètement sur les intentions de sa mère, crut bienséant de ne pas laisser voir qu'elle partageait pleinement son avis — Allant même un peu plus — elle prit un air dédaigneux pour répondre par un mensonge — Oh moi il ne me plaît guère, mais je suis une fille obéissante je lui ferai bon accueil. Amélie pinça les lèvres, sa fille n'aimait pas son futur beau-père.

Aussi pendant les jours qui suivirent durant lesquels Jeannot vint encore faire quelques visites discrètes, elle bouda un peu à Eugénie, cessant de lui confier ses espérances.

Le futur avait été encouragé et un soir Amélie dans son plus beau sourire lui avait dit : Et bien si vos intentions n'ont pas changé, on pourrait arranger ça.

Le lendemain tout heureux et enhardi cette fois, il vint comme de coutume et dit à Amélie — Mon vieux père aurait bien voulu vous faire visite, mais il est infirme alors, si vous voulez bien je voudrais qu'il fasse connaissance de ma future, on pourrait aller à la case.

Ce fut entendu et le lendemain, Jeannot, qui pour plus de bien séance s'était fait accompagner de sa sœur fut exact au rendez-vous.

Eugénie plus fraîche et plus heureuse que jamais avait revêtu sa robe de Dimanche ornée de beaux rubans, mais la mère qui avait voulu s'avantager pour la circonstance avait acheté des souliers neufs, elle les avait pris si petits pour être plus élégante qu'elle ne réussissait pas à y faire entrer ses pieds, aussi elle était retournée chez l'indien pour les changer.

La nuit venant et la mère ne rentrant pas on décida qu'il valait mieux partir devant, peut-être après ferait-il trop noir et ça ne serait pas convenable de marcher la nuit.

Amélie après avoir essayé toutes les bottines de l'indien s'en revenait mécontente car elle n'avait pas trouvé chaussure à son pied, en arrivant à l'Îlet elle fut un peu surprise et vexée, en constatant que l'on était parti sans elle et résolut de donner une leçon à son futur époux en ne sortant pas.

Une heure après de joyeux éclats de rire annonçaient le retour des jeunes gens et Eugénie dans un transport de joie sauta au cou de sa mère, en lui disant — Tu sais maman j'ai vu le papa de Jeannot il est très bon, il m'a embrassée en me disant que je rendrais son fils bienheureux il te demande à quand veux-tu fixer notre mariage. Amélie, s'effondra sur sa chaise du gol qui chancela aussi — Elle venait enfin de comprendre que ce n'était pas elle qui était l'élue.

Elle concentra sa douleur, et ne fit mine de rien, elle aurait été trop honteuse que l'on s'aperçût de sa méprise mais elle pensa.

Sûrement que je n'aie pas su bien m'expliquer à la Vierge. Elle s'est trompée.

Quand le commissaire Hébert eut entendu ce récit, il comprit bien que cette comique aventure ne pouvait avoir déterminé plusieurs années après un tel acte de vengeance, et il abandonna cette fausse piste.

L'enquête concernant l'un des propriétaires d'un îlet voisin qui avait eu lui aussi les visites de la flirteuse villégiaturiste ne donna pas de meilleurs résultats. C'était un bon garçon réputé pour son honnêteté et sa douceur. On le reconnaissait pour avoir toujours conservé de bonnes relations avec Jeannot.

Restait la villégiaturiste elle-même Mme Grunant. A vrai dire, rien ne décelait sa complicité et l'enquête la concernant était fort délicate à faire. Elle était l'épouse d'un gros fonctionnaire de Madagascar, des plus protégés du Gouverneur général de cette colonie. — On le savait.

Prudemment le Commissaire n'insista pas et redescendit au chef-lieu bien perplexe ne comprenant pas les motifs mystérieux de ce crime.

Au village la vie reprenait son calme habituel, les cancans se calmaient.

La saison chaude se terminant les villégiaturistes rentraient dans leurs villes respectives. Et parmi eux, deux unités indésirables qui pendant leur séjour avaient causé dans le bourg de nombreux scandales.

Souvenirs qui valaient encore aux fils et aux maris pas mal de scènes maternelles ou conjugales.

## CHAPITRE II

A cette époque la petite station de X ne recevait pas autant de villégiaturistes qu'aujourd'hui — Les moyens rustiques d'y accéder effrayaient un peu, puis, les maisons pour s'y loger étaient plutôt rares. Quant à l'hôtel des Montagnes ; il supportait difficilement une vingtaine de voyageurs.

Et cela était bien regrettable car il y faisait un climat exquis et réparateur.

Il fallait d'ailleurs qu'il y fit vraiment bon, pour supporter un séjour un peu prolongé car la vie y était plutôt morose.

Les familles qui s'y succédaient y apportaient leurs traditionnelles habitudes d'antan — petites réunions où entre deux potins l'on faisait d'interminables parties de loto — Les jeunes s'adonnaient aux petits jeux de « Société » toujours les mêmes et dont au bout de quelques jours ils étaient saturés.

Les jours de pluie surtout, étaient affreusement longs. Comme l'on était à l'hôtel, on ne dansait pas, car ce n'était pas convenable ! Pensez donc il y avait là des étrangers, des Mauriciens aux mœurs si austères que pourraient-ils penser ma chère !

On essayait bien un menu quadrille créole chez soi, entre voisins se connaissant bien, mais les pauvres pavillons étaient si exigus, que ce plaisir des jeunes était peu couru.

Quand il faisait beau, on se rattrapait un peu, on courait les bois, où l'on cueillait la fraise parfumée, et la framboise sauvage qui poussaient à foison — De temps en temps l'on transportait sur le bord de quelques jolis bassins d'eau limpide le copieux ambrocal agrémenté du bon boucané gras et doré et de la bonne « rougail » de tomates bien corsée de piments verts dits « martin » Un coup de sec de vieux rhum du cru une tasse de bon café créole « qui tache la tasse » et le régal était complet.

Le Dimanche l'on faisait un brin de toilette pour aller entendre la messe en la minuscule paroisse en bois peinturluré

Le Père Roguy était très fier alors de voir les premiers bancs de son Eglise se garnir de fidèles plus selectes que les habituels paysans de l'endroit Aussi en profitait-il pour développer sa science oratoire — Malheureusement c'était une occasion pour lui de déverser sa bile sur le gouvernement impie d'alors, ce qui fait que ses sermons avaient un caractère beaucoup plus politique que religieux et qui n'intéressaient que médiocrement les braves dames et demoiselles de la Ville.

Le père, croyant très fervent, souffrait comme tout le clergé de cette époque, des lois brutales qui commençaient à atteindre l'Eglise mais, la modération dans ses justes récriminations lui faisait défaut. Il y avait plus de dix ans que le Père Roguy desservait la paroisse de X. Certes à son arrivée il était plus calme, de langage surtout, mais il avait acquis sur cette population moutonnaire et naïve à l'excès un ascendant considérable, c'est ainsi que peu à peu livré à son naturel trop vif, il était arrivé à la conduire autoritairement. Il ne démandait pas, il exigeait de ses paroissiens campagnards une obéissance passive.

Malgré cette brutalité extérieure il était charitable et cela, très heureusement, lui conservait malgré tout l'estime de ses ouailles.

Cette année là, la vie habituelle si calme des villégiaturistes n'était plus reconnaissable. Dès le début de la saison elle avait été troublée dans sa quiétude, par la présence de deux voyageurs Tananariviens.

C'est que, dans la cité naissante de la grande Ile la vie mondaine avait une tout autre allure que celle des localités Réunionnaises et les deux échantillons qui avaient choisi la petite station de X pour réparer leur santé formaient des spécimens de choix.

Dès le début, ce fut un beau scandale, les robes tapageuses et décolletées de Mme Gruant le débraillé de l'Administrateur Desbail, avaient pendant trois jours défrayé toutes les conversations.

Les vieilles dames s'étaient voilées la face, les jeunes trouvaient que c'était du toupet mais en elles mêmes, elle ne pouvaient se défendre d'une certaine admiration pour l'élégance de la coupe et l'harmonie des couleurs. Car Mme Gruant avait conservé de Paris son « patelin » comme elle disait, ce chic particulier qui fait remarquer ses compatriotes en tous pays.

Quant aux Messieurs, ils se touchaient des coudes en riant surnoisement. Les jeunes gens s'abordaient en riant ?? Elle est rien chic disait l'un .... l'on se rince l'œil disait l'autre.... Il y aura peut-être moyen disait un troisième.

Le soir dans les salons où les jeunes gens étaient réunis pour les petits « jeux de société » il y eut de véritables querelles entre jeunes gens et jeunes filles. Ces dernières se donnaient de la vertu en attaquant violemment la tenue de Mme Gruant — les premiers la défendaient énergiquement et se moquaient de ce qu'ils appelaient la pudibonderie des jeunes filles — il y eut même des bouderies.

Mais ce qui déclencha une véritable clameur, c'est quand on apprit que les deux voyageurs n'étaient point époux et épouse, mais simplement des amis qui voyageaient en tête à tête.

Ils avaient retenu chacun un pavillon, mais pour maints prétextes ils étaient constamment l'un chez l'autre. Certaines mères de famille parlaient de quitter les lieux, on ne pouvait vivre avec des enfants auprès d'un tel exemple d'immoralité. Mais les papas intervenaient, calmaient leurs épouses expliquant que les mœurs n'étaient pas les mêmes partout, qu'il y avait peut-être moins de mal qu'on croyait.

Le Père Roguy avait été vite informé ; Des

commères, en des airs scandalisés, lui avait fait un tableau épouvantable ?? Une robe décolletée, père ! ou'on voit des ... choses ... un petit frisson d'horreur les parcouraient tout entières.

Le prêtre néanmoins avait attendu le Dimanche pour voir d'abord si les nouveaux venus viendraient à la messe et en tenue décente, il entrevoyait déjà la chasse de Grenoble qu'il leur réservait.

Quand il fut sûr que la maison de Dieu n'intéressait pas les Tananariviens, il s'en donna à cœur joie dans sa chaire. Il ne prononça pas leurs noms, mais il indiquait : des étrangers, fruits pourris, émanants de Tananarive cette ville de Satan — et qui venaient contaminer la localité — Il fit une belle tempête, défendant à ses ouailles d'approcher les brebis galeuses et de ne les servir à aucun prix. Mais le Père dépassait les bornes et les paysans trop heureux de vendre fruits et légumes à la belle Dame et au gros blanc qui payaient bien ne tinrent pas compte de l'avis — Monsieur Desbail et Mme Gruant avaient eu la précaution d'emmener leurs domestiques malgaches — Ce fut heureux pour eux.

La quarantaine qu'on avait décidé d'infliger aux voyageurs, fut de courte durée. Mme Gruant avait une telle grâce souriante qu'elle avait vite fait de conquérir la sympathie des Messieurs, et elle manœuvra si bien qu'en moins d'une semaine jeunes comme vieux, l'entouraient de prévenances.

L'administrateur de son côté, était le convive le plus agréable — habile aux mots d'esprit, grand diseur d'histoires salées dont il réservait prudemment les pires, il jeta lui aussi une note de gaieté nouvelle dans le petit landerneau. Très habilement, les deux partenaires ayant flairé l'ambiance puritaine du lieu, avait atténué un peu leur laisser aller habituel.

Quelques jeunes filles des moins timides accompagnaient à l'hôtel leur papa ou leurs frères, elles furent un peu effarouchées tout d'abord de ces habitudes nouvelles — On jouait de nouveaux jeux — Au son d'un violon le couple nouveau, dansa en plein hôtel des danses d'abord à la mode d'alors, finalement on finit par rire et par en faire autant. Les mères seules fulminaient et le soir sur l'oreiller conjugal, il y eut bien des querelles.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

(Suite)

Dans une petite maison retirée, habitait la Vve Bana, bonne paysanne aux joues tachées de rousseurs comme les bons fruits, bien à maturité. Elle avait reçu en pension, dès le commencement de la saison, une jeune fille charmante qui venait de faire une grave maladie et qu'une dame, sa mère adoptive, lui avait confiée — Comme elle disait, c'était bien là une grosse responsabilité pour elle, mais son brigand de neveu qu'elle aimait bien et qui avait noué cette affaire avait été si persuasif qu'elle n'avait pas su refuser.

La jeune fille qui courait sur ses vingt ans, était gentille, sinon jolie, mais un peu frêle et un peu nerveuse, les petits yeux rieurs et toujours en mouvement la faisaient amusante. Des cheveux fins d'un très joli blond fauve, achevaient de la rendre agréable.

La jeune fille s'ennuyait bien dans son coin, seulette et n'ayant que ses promenades autour du petit jardin. Quand la vieille la voyait trop triste, elle la conduisait faire un bout de prière à la paroisse proche. Mais Suzanne Malot, ne paraissait pas trop goûter ce plaisir que la vieille lui offrait.

Elle avait bien essayé de fréquenter les jeunes filles en villégiature, mais elle s'était vite aperçue qu'on la tenait à l'écart. Elle en était toute triste.

A l'insu de la vieille paysanne, Suzanne finit par s'aventurer un peu dans les sentiers frais et ombragés où l'on cueille la fraise, et c'est ainsi qu'un matin en escaladant un rocher couvert de verdure et de fruits odorants, elle se trouva nez à nez avec un jeune homme qui, en sens opposé, avait fait la même escafade dans la même convoitise.

Il restèrent un instant saisis et se regardant sans rien dire tellement ils étaient surpris de la rencontre, puis finalement, leur pose était si comique, qu'ensemble ils éclatèrent de rire.

On fit un brin de causette, bien banale évidemment, puis il fut convenu que l'on se ren-

contrerait dans la grande allée des promeneurs, où Suzanne était autorisée à se rendre l'après-midi.

A partir de ce jour, Suzanne reprit un peu de gaieté et de rose aux joues. Cette simple entrevue de quelques instants avec le jeune Ségué qui avait la discrétion de se faire accompagner de sa jeune sœur, âgée de 11 ans, lui donnait l'illusion d'être moins seule — elle intéressait enfin quelqu'un.

La petite Ségué avait pris Suzanne en amitié, elle la prenait par la main, lui racontait un tas d'histoires enfantines auxquelles, la grande amie faisait semblant de s'intéresser, mais en réalité la conversation du jeune homme plus ou moins coupée par les sorties de l'enfant, l'intéressait davantage.

On parlait des aventures et des impressions de voyage, des derniers romans lus, des émotions ressenties.

C'est au cours d'une de ces promenades, qu'ils se rencontrèrent avec Mme Gruant. Elle avait fait connaissance du jeune Ségué à l'hôtel et l'avait favorisé d'une attention particulière qui l'avait vivement impressionné, aussi c'est en riant qu'elle l'aborda. Tout en jetant un aimable et gracieux salut à Suzanne et une caresse à l'enfant elle lui dit :

C'est comme ça que vous me faites des infidélités M. Ségué et nous qui vous attendons pour le poker et l'apéro !

Mais je vous pardonne ajouta-t-elle avec bonhomie en regardant avec sympathie la jeune fille. Quand on a la chance de rencontrer une si agréable et si charmante compagnie on peut oublier les vieux copains.

La connaissance était faite, Mme Gruant qui aimait à battre le fer quand il était chaud, ajouta : Mais au fait Mademoiselle, si votre promenade est terminée vous seriez la bien venue dans notre petit clan. A la campagne voyez vous, on n'a pas besoin de se connaître — les amis de nos amis, sont nos amis et elle



lui tendit sa main fine. Suzanne était toute confuse. et ne savait guère, ce qu'elle devait répondre :

Mais, c'est que je ne sais pas jouer au Poker hasarda-t-elle timidement.

Ça ne fait rien Mademoiselle vous vous mettez auprès de moi et me servirez de Mascotte. De jolie Mascotte en vérité !

Ségué a ce moment avança. permettez-moi de vous présenter au moins Melle Suzanne Malot. Nous sommes nous mêmes de nouvelles connaissances et cela a failli se faire à coup de tête réciproque.

Il raconta à Mme Gruant de quelle façon, ils s'étaient rencontrés, cette aventure originale fit rire la parisienne aux larmes.

Suzanne oubliant la Vve Bana suivit ses nouveaux amis. Son entrée dans le petit hôtel, ou plusieurs joueurs de manille entouraient les tables criant comme des putoirs : j'joue mon manillon — je l'coupe — atout — l'avaient un peu éffarouchée.

Dans un coin, Desbail faisait des réussites en attendant ses partenaires.

C'était un homme de quarante cinq ans environ, mais il était bien difficile de lui découvrir un âge. Sa gaiété, son éternelle blague de faubourien, son visage de nocour toujours enflammé, le faisaient croire plus jeune qu'il n'était. Mais à l'examen, les rides précoces, les rares filasses poivre et sel — plutôt sel-avec lesquelles il s'efforçait de dissimuler les nudités du crâne, le visage ravagé par les passions multiples, révélèrent au contraire un homme usé de bonne heure.

Cependant, l'abord restait agréable et sympathique — habile bluffeur il avait acquis une rare adresse à masquer ses vices.

Quand le groupe qu'il attendait arriva, augmenté d'une gracieuse unité, il poussa un soupir de satisfaction, et son œil exercé dévisagea en connaisseur la nouvelle venue — il parut satisfait de son examen et se montra charmant.

Ce qu'ignorait Suzanne, c'est que les parties et les apéros de ces habitués se prolongeaient jusqu'à huit heures.

Que dirait la vieille Bana ? Et quel serait son inquiétude — plusieurs fois, elle voulut partir, mais on la persuadait qu'on l'accompagnerait, qu'elle n'avait rien à craindre.

En effet ils se levèrent, et tous ensemble décidèrent d'accompagner Suzanne chez elle.

Le retour fut gai, sauf peut-être pour la novice un peu inquiète et troublée par les deux verres de madère qu'on lui avait offerts.

La vieille paysanne était en effet fort inquiète — Qu'avait-il pu se passer ? mais elle fut autrement étonnée quand elle vit arriver chez elle cette belle dame et ce groupe en pleine gaieté.

On vous ramène votre fille Madame, c'est nous qui l'avons débauchée ce soir, et nous espérons bien recommencer, car elle est charmante votre petite pensionnaire — Pour sa santé il ne faut pas la laisser se morfondre n'ayez crainte, nous en aurons bien soin.

La Veuve Bana écoutait causer la belle étrangère et ne savait que répondre, elle balbutiait des remerciements

Quand ils furent partis, Suzanne expliqua très habilement la rencontre fit comprendre combien son éducation gagnerait à ces fréquentations de gens chics et bien élevés.

La vieille hochait la tête à demi convaincue et pensait surtout aux responsabilités.

La nuit de Suzanne fut un beau rêve, celle de la paysanne Bana, fut une nuit d'inquiétude.

La vieille femme dans son petit coin n'était guère au courant des potins du village, et le scandale causé par l'arrivée des deux étrangers au pays ne l'avait point touchée. D'esprit fort simple elle n'avait point compris les imprécations fulminantes du Père — Après tout ! cette Dame avait l'air d'être très bonne, le Monsieur aussi. Et puis c'étaient des bons blancs. Ils devaient être très riches, car la dame était arrivée enveloppée tout entière dans un manteau de fourrure comme elle n'en avait vu qu'une fois. Ils étaient portés par Mme de la Lagardière — femme d'un grand richard, venue précédemment en congé à la station de X.

Le Monsieur devait être aussi un haut personnage car elle avait remarqué qu'il avait deux étoiles à son col. C'était peut être un général, ou un amiral ? Dans une semblable compagnie, Suzanne ne pouvait pas se perdre. Un peu rassurée elle s'endormit.

Dès ce jour-là, Suzanne ne quitta plus Mme Gruant.

Cette dernière venait la chercher de bonne heure, et des parties s'organisaient ainsi chaque jour dans la campagne.

On visitait les Hets, ou l'on achetait des fleurs et des fruits — Mme Gruant avait

franc parler blaguait les jeunes paysans elle les « allumait », comme elle disait. Suzanne s'en offusquait un peu tout d'abord puis pensant que c'était la gaminerie, elle finissait par en rire — elle y mettait même son grain de sel.

M. Desbail accompagnait parfois ses amies et ne se gênait point pour pincer le menton des jeunes paysannes, le plus souvent, il était rebuté brutalement ce qui mettait Mme Gruant et Suzanne dans une gaité folle.

Un atavisme surnois qui sommeillait au cœur de Suzanne Malot trouvant un terrain favorable grandissait rapidement. La vie d'hôtel lui plaisait elle avait appris rapidement plusieurs jeux et devenait experte ; aux petits Madères, avaient succédé les Vermouth les liqueurs et même les petits verres répétés de fine champagne. Elle adorait ce vin mousseux lui même qui pétillait dans les coupes, en jolis globules d'or.

Mme Gruant prudente, se réservait à l'hôtel, mais une fois chez elle, avec Desbail et deux ou trois jeunes gens qui s'étaient mis au diapason ou faisait la « bombe » puis l'on parlait sous bois. et c'étaient des parties folles.

L'un des jeunes gens admis dans le groupe serrait Suzanne de près, il allait même parfois fort loin Mme Gruant observait froidement et ironiquement le petit jeu — Desbail s'en amusait aussi, mais observait surtout Suzanne — Celle-ci, dans sa jeunesse, s'amusait des farces du jeune homme, elle s'énervait un peu au jeu mais à certains moments elle se fâchait net devenait rageuse et le soupirant s'empressait de battre en retraite.

Le mois de Décembre s'était écoulé la pluie avait contrarié bien des parties, souvent l'on avait dû se calfeutrer chez soi, c'étaient alors le jeu de cartes, les lectures qui servaient de distractions aux amis.

Lorsque Suzanne fut en contact avec les journaux et revues de la Parisienne et de M. l'administrateur qui se les échangeaient elle fut quelque peu figée. Le vêtement humain y paraissait à peu près exclu.

Elle n'y comprit d'abord pas grand chose, mais son experte professeur, et les blagues féroces de M. Desbail eurent vite fait de la mettre à la page

Allons disait l'administrateur en imitant un peu le langage local « Fais pas ton petit zoic blanche » Elle riait.

A ton âge disait la Tananarivienne une jeune fille moderne doit tout connaître, au moins elle sait ce qu'elle fait.

Et l'instruction de Suzanne, se faisait ainsi à cette école — avec une rapidité effrayante.

Chez la veille Bana qui l'observait curieusement, elle masquait hypocritement son jeu — ne manquait pas la Messe du Dimanche, et quand elle rentrait — car elle couchait fréquemment chez Mme Gruant — elle se mettait à genoux et faisait sa prière. Certes ses pensées étaient tout autres, la pauvre jeune fille n'était déjà plus maîtresse de son esprit et de son cœur.

Le mois de Juin s'ouvrait sous un ciel radieux — Mme Gruant partait de grand matin avec sa jeune amie à travers champs et bois.

Mme Gruant était âgée de trente cinq ans, une vie des plus agitée lui avait déjà sillonné sérieusement le visage, qui avait dû être fort joli. Mais elle avait un véritable talent pour réparer les défauts physiques, et avec cette élégance, cette grâce naturelle qui la caractérisaient, elle restait quand même captivante.

Au moral elle était beaucoup moins jolie. Fille de cabotine, elle avait passé sa jeunesse sur les planches ; douée d'une jolie voix il n'y avait point sa pareille pour chanter les chansons rosses.

Elle avait à peine dix huit ans quand elle fut enlevée par un jeune fonctionnaire de l'Administration Coloniale. Il était venu de Madagascar en congé et s'appretait à y retourner. Ce ne fut d'abord qu'une noce où il dévorait généreusement le reste de ses économies. Mais on avait été ma foi, si heureux l'on s'était si bien accommodé qu'à l'heure du départ ce fut le coup de folie, et il l'emmena dans la colonie lointaine.

M. Gruant avait devant lui un avenir certain et facile. Il était intelligent instruit et très sympathique. Mais ce qui valait beaucoup mieux c'était d'avoir eu l'inestimable chance de voir sa sœur, devenir l'amie intime de la fille d'un Président du conseil. Cela lui avait ouvert maintes portes, et il avait su adroitement se créer des protections aussi multiples que puissantes. Dans l'administration, il était devenu « Tabou »

Cependant de tempérament assez calme, il n'avait pas trop abusé de la situation, il s'était conservé des amitiés dans la colonie et la haute protection du Gouverneur général qui n'avait rien à lui refuser.

Aussi il ne flana pas dans les Districts, ni même dans les chefs-lieux de Province, car en moins de dix ans alors qu'il n'avait pas dépassé la quarantaine M. Gruant franchissait les étapes de la carrière cet heureux fonctionnaire était déjà chef d'un important Service à Madagascar. Sa maîtresse dès le début avait eue la sagesse de se tenir réservée et ne laissait pas percer ses origines et son éducation. Aussi on la tolérait.

Elle aimait éperdument son amant celui-ci avait caressé l'espoir de l'élever suffisamment à son niveau pour en faire sa femme, il la fit instruire lui-même s'attacha à lui donner l'éducation qui lui manquait. Intelligente et ambitieuse elle progressait. Un jour il eut l'illusion d'avoir atteint son but, et l'épousa.

Ce fut son malheur qu'il signa . . . Appelé à servir à Tamatave son épouse rencontra des amies de même origine, on fit la noce, elle était perdue.

M. Gruant s'en aperçut bien vite, mais il n'eut jamais le courage de rompre, d'abord; parce que malgré toutes ses folies, il l'aimait follement. Avec une adresse et une rouerie sans pareille, elle savait lui faire faire accepter les pires tours — Chaque jour son énergie s'éfritait.

Il finit par s'accomoder de tout.

..

A Tananarive elle rencontra l'administrateur Desbail. Pour la troisième fois peut-être ce fonctionnaire qui faisait rougir ses collègues était en disgrâce et sous le coup d'une enquête — Elle le trouva à son goût. Cette « gouape » parisienne sentait le patelin et le monde des « cat' cons » . . . avec lui elle respirait un peu comme l'air de son milieu natal.

Desbail rusé, la cultivait avec soin, car il n'ignorait pas la puissante protection du mari M. Gruant sollicité par sa femme avait d'abord résisté à défendre cette « fripouille » comme il nommait Desbail, mais elle l'avait introduit chez lui ; Il fit le bon apôtre, la victime, le converti, si bien que Gruant énérvé par les caressantes demandes de sa femme, un peu pour avoir la paix, un peu parce qu'il était très bon, avait fini par le défendre auprès du Gouverneur général. Ce haut fonctionnaire fit un peu la grimace : vraiment avait-il dit Desbail dépassait les bor-

nes, il ne pouvait tolérer des actes qui déshonoraient le corps des administrateurs coloniaux.

Gruant avait plaidé le repentir du coupable, qu'il avait affirmé sincère.

Le Gouverneur, comme tout le monde d'ailleurs, était au courant des intrigues de Mme Gruant et de Desbail, il avait fini par avoir un sourire de pitié pour ce mari débonnaire. L'affaire Desbail fut enterrée, mais on l'expédia dans un lointain district.

..

Les amours de cabots ne sont généralement pas de longue durée, Desbail fut vite consolé auprès des petites ramatoa Sakalaves, et Mme trouva de nombreux et variés remplaçants.

Cependant les anciens amants conservèrent leur vieille camaraderie. C'est ainsi que quelques années plus tard Desbail obtenait un congé de convalescence d'un mois à passer à la Réunion et qu'à son tour Mme Gruant persuada son mari qu'elle avait aussi besoin du même changement d'air.

Aucun lien amoureux ne les unissait plus mais une camaraderie de vice et de noce en commun les liait aussi fortement l'un à l'autre.

..

à suivre

### AVIS

Le service du Journal est contrôlé avec le plus grand soin. Les journaux sont postés tous les vendredis soir pour les quartiers, et samedi matin avant 6 heures pour St Denis.

Nous prions donc nos lecteurs qui recevraient leur numéros en retard de bien vouloir adresser leur réclamation directement à la poste.

### AVIS

Demandez tous l'excellent Cognac Guinefollaud en vente chez PERRAULT

Rue du Barchois-St Denis

Si vous voulez être bien informés de ce qui se passe sur la côte Ouest de Madagascar, car, lisez :

« Le Phare de Majunga »

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE II (Suite)

Un matin après une de ces nuits exquises de fraîcheur comme seuls en procurent dans l'Océan Indien les cirques réunionnais. Desbail fatigué d'une bombe qu'il avait faite la veille se plaignait à son amie de l'âge que des douleurs précoces lui révélaient.

Mme Gruant était venue lui apporter une tasse de tisane : Vois-tu ma chère disait-il au fond, la vie : C'est rudement bête, tant qu'on peut rigoler, passe encore ; mais le jour où l'on est flappi ça devient rudement embêtant.

A cela mon cher il n'y a qu'une solution, dit la parisienne dans un sourire ironique.

Laquelle s'il vous plaît ? Se loger une balde dans la boîte à cervelle ?

Pouah ! mieux que cela mon cher ; un suicide plus agréable et plus propre.... C'est de se marier.

Desbail se grattait ses rares cheveux.... Tiens ce serait une idée, au moins on serait sûr de pouvoir faire masser ses rhumatismes.

Et puis mon copain, reprit la malicieuse camarade les forces ne s'en vont pas tout d'un coup. C'est comme le temps on a des jours pluvieux et des lunes de miel.

Celles-là ma chère, on a soin de les passer hors la maison.

Je te reconnais bien là, mais si tout de même, on a une jolie petite femme ?

Bah ! toujours le même ragoût !

On le poivre, on le pimente au besoin dit la copine plissant le coin des paupières en un geste vicieux qui lui était familier.

Tu oublies Gruant que même en me grimant comme un vieux cabot, je suis trop décalé pour provoquer le grand amour.

Çà mon vieux c'est un peu vrai, tu commences à être sérieusement moche, mais tu as une bonne tapette. tu sais faire rire et puis tu as une situation qui compte.

Oui, mais je suis pourri de dettes ; on me retient d'office le cinquième de mes appointements.

Ta femme n'a pas besoin de mettre le nez dans tes affaires, ce n'est plus de mode.

Eh bien, mets une annonce dans les feuilles de choux de St-Denis : « Vieil administrateur ramolli, mais garni d'étoiles et de brèdes d'argent, demande épouser jeune fille pure et sans tâche, on exige des références sérieuses »

Assez blaguer Desbail, que dirais-tu par exemple de Suzanne Malot, elle est d'origine ouvrière et pauvre un peu comme nous d'ailleurs, mais elle est intelligente et déjà passablement instruite. J'ai dans l'idée qu'elle ferait une gentille comgagne

Tu crois qu'elle marcherait ? et si je l'enlevais simplement ?

Elle ne ferait pas six mois à Tananarive qu'on te la soufflerait. T'aurais ramené pour les autres.

Tu préfères que je sois cornard légitime au moins le colis m'appartiendra. J'aurais des droits.... comme Gruant.

Insolent, tais toi et réfléchis, si tu te décides je me charge aussi de décider la gosse.

T'as raison mon ange, vas y toujours tu es une femme de bon conseil. J' fais une fin. Monsieur les cueille à dix huit ans. C'est vraiment de la confiture aux canards.

Te gêne pas, dis le vrai mot.

Allons ! bois ta tisane.

C'est rien fade, c' t' affaire là.

...

Ce jour là, on avait décidé une grande partie à la roche « Bleue » située à six kilomètres en montagne.

On partit de grand matin : Mme Gruant et son inséparable amie, le jeune Ségué, puis Desbail et deux autres habitués du groupe

dont Léon Mazou, celui qui faisait une cour assidue à Suzanne, ce dont, Ségué, plus calme et plus honnête, était désolé.

Des boys malgaches et des porteurs suivaient chargés des provisions que le couple d'amis avait eu la prudence d'apporter avec eux dans ce petit coin de pays plutôt pauvre en épicerie.

Ils arrivèrent tous en nage à la « Roche Bleue », le sentier de chèvres, tout rocailleux, par lequel on y accédait était plutôt raide, mais, quel dédommagement une fois que l'on était rendu en ce site enchanteur.

C'était une clairière de forme ronde, que les bûcherons avaient ouvert au milieu de la forêt de hauts sapins pour y tailler leurs planches.

L'endroit était abandonné par eux maintenant, et un verdoyant tapis de fraisiers avait recouvert le sol. Les petites taches rouges et odorantes du fruit délicieux faisaient venir l'eau à la bouche des promeneurs.

Vers l'Ouest, le bord de la clairière tombait à pic, en une profondeur de plusieurs centaines de mètres et découvrait un panorama féérique.

Tout en bas, vers le milieu du cirque immense le petit village et les cases de ses îlets, apparaissaient comme ces jouets de maisonnettes si chers aux petits enfants. Les maisons paraissaient grosses comme des morceaux de sucre.

Le ciel, ce jour-là avait été favorable aux promeneurs, il était radieux et jetait des teintes multiples sur les hautes murailles du Cirque.

Ce fut une heure de ravissement pour tous, qu'accusaient des exclamations variées mais Desbail plus prosaïque, avait entamé sur un air solennel : « J'arrive enfin dans cette ville immense ! » puis changeant subitement de ton, il braillait de sa voix éraillée l'éternel refrain des noceurs ; C'est à boire à boire c'est à boire qu'il nous faut »

On but le café matinal avec pousse et repousse, que le petit air frais du matin laissait glisser aisément. Ceci mit tout le monde en bonne humeur.

La journée promettait. Ce fut une course folle à travers bois à la recherche des fleurs sauvages et des fruits, l'on se criait de l'un à l'autre pour ne pas s'égarer puis au bout d'un couple d'heures ce fut le rassemblement autour d'une natte déjà couverte de victuailles

Le service des boys dressés à Tananarive était impeccable.

On but l'apéro et l'on organisa un poker avant le déjeuner.

Il fut des plus copieux et surtout des mieux arrosés, vins fins, champagne de choix, rien n'y manquait, si bien qu'au dessert la gaieté était devenue exubérante. Les charçons et les histoires grivoises se succédaient de plus en plus salées.

On se divisa pour faire la sieste sur les touffes de fraisiers qui vidés de leurs fruits, étaient piétinés et foulés.

Le silence avait succédé au tapage, les boys après s'être copieusement nourris des restes et aussi soigneusement grisés avaient repleiné bagages, et s'en allaient eux aussi cuever leur ivresse plus loin.

Suzanne, la tête littéralement bouleversée s'était réfugiée au bord de la clairière à l'ombre d'un gros sapin. Quand Léon Mazou jugea que tout le monde dormait il fit le tour à travers bois et vint s'allonger près d'elle. Un peu enervée elle était éveillée.

Léon la fit rire en lui racontant l'histoire des boys, liquidant tous les flacons même les pleins. Il imitait leurs gestes, puis habile, il fit soulever Suzanne pour regarder Ségué qui, littéralement assommé dormait sur le dos les mains croisées sur le ventre et ronflant comme un tuyau d'orgue.

Suzanne était amusée et, peu à peu le malin jeune homme se rapprochait. Il lui relevait une boucle de cheveux, faisait semblant en gestes comiques de pudeur offensée, de baisser sa jupe, la blaguait sur son corsage que dilatait sans cesse une poitrine pleine de promesses.

Le petit jeu devenait dangereux et Suzanne assez grisée restait sans défense.

Mais Mme Gruant avait l'œil, elle avait réveillé Desbail couché non loin d'elle.

Si tu dors trop dit elle, tu le seras avant l'heure.

Il se rendit compte du danger, et prenant son flaubert il fit semblant d'aller chasser le merle du côté des jeunes gens. Léon fit semblant de roufler. Suzanne s'étouffait de rire devant cette ruse.

A son tour Mme Gruant s'approcha : A-t-elle dit tout le monde me plaque. Eh vous le dormeur, vous avez l'air d'un amour traîné aux pieds d'une belle, je vais à la recherche de Forchuda, veuillez m'écouter.

Quand ils passèrent près de Desbail : Doux sacrifice murmura celui-ci à son amie.

Quelques instants plus tard il avait remplacé Lécq qui très excité avait suivi sous bois la captivante Tananarivienne.

Pour la première fois de sa vie peut-être Desbail près de la jolie Suzanne était devenu sérieux. Il l'interrogeait sur ses projets d'avenir, se plaignit de son isolement, de son désir de se constituer une famille tranquille — Il la regardait avec des yeux très doux et en bon comédien il finissait par prendre son rôle au sérieux. Quand au bout d'un moment il quitta Suzanne il lui avait mis au cœur l'espérance d'un bel avenir et d'une vie heureuse.

Ségué ronflait toujours.

On revint vers le soir, on chantait à tète ce qui scandalisa quelque peu les habitants si paisibles des Illets.

Au bourg on fut plus tranquille, et l'on se sépara heureux.

Desbail en quittant Mme Gruant lui serra chaudement la main : Ça marche dit-il, merci !

Mme Gruant rentrée chez elle pensa non sans ironie — ça y est le voilà amoureux pour tout de bon ....

Ah ! l'amour ! et elle songeait au temps passé, ou elle avait connu quelques heures de sincérité.

### CHAPITRE III

Les largesses de la Tananarivienne avaient attiré chez elle de nombreux vendeurs de fleurs fruités, et menus objets de bois locaux et de vétyver travaillés dans le pays, elle en était parfois obsédée.

Un beau gars l'air plus déluré que les autres avait fixé son attention.

Ayant remarqué le goût particulier de la belle Dame pour les fleurs sauvages, il allait en cueillir aux flancs des remparts les plus abruptes et ces nouveautés faisaient infiniment plaisir à la destinatrice qui les payait largement.

Mais les beaux yeux du paysan, son ratelier d'une blancheur impeccable que découvrait un sourire légèrement ironique avaient fait autant d'impression sur la nervosité de la parisienne que le parfum des fleurs sauvages du rampart.

« Je voudrais bien visiter votre ferme lui dit-elle un jour — » On convint rapidement du jour et de l'heure auxquels l'on se rendrait à l'Illet aux Goyaves appartenant à la famille du madré chercheur de fleurs rares.

Le paysan avait accompli ainsi que son frère une période de service militaire à Diégo-Suarez ce qui les avait singulièrement dessalés tous les deux.

L'ainé, ordonnance d'un capitaine avait eu l'occasion de connaître de près les mœurs d'une certaine catégorie de cette société, et pas la meilleure, aussi, l'examen et la curiosité de Mme Gruant à son endroit, ne l'avaient point trompé. Au jour du rendez vous, il avait très habilement éloigné sa mère et ses deux sœurs et avait prié son frère de le laisser profiter de l'aubaine inespérée.

Sur l'Illet à Goyaves, presque à pic sur un précipice, était plantée la maisonnette des frères Rousti. Comme d'habitude un jardinet de fleurs sur le devant, derrière une petite basse cour, puis deux vaches à l'étable ; et enfin, un verger composé d'arbres fruitiers multiples et variés.

Sur le versant de la montagne, faisant face à la maison, un superbe champ de géraniums en fleurs, qui constituait le meilleur profit de la propriété. Au milieu, sous un chaume, l'alambic qui servait à extraire le parfum.

Vers trois heures d'une belle après-midi Mme Gruant accompagnée de Suzanne, frappait à la porte du modeste logis. Avant d'ouvrir l'ainé des frères fit sortir son cadet par une porte de derrière, mais il fut un peu déconfit quand il s'aperçut que la parisienne était accompagnée.

On visita le jardin, puis le propriétaire invita ces dames à venir boire une tasse de bon café créole.

Il était exquis ce café, mais l'ancien soldat à la coule, tira une bouteille de vieux rhum qu'il versa abondamment dans les tasses vidées.

On but mais la dose un peu forte acheva d'étourdir Suzanne qui déjà au déjeuner chez Desbail avait passablement bu de finc, et de mousseux. La conversation s'anima on parla de Diégo que Mme Gruant connaissait parfaitement.

La parisienne n'avait pas prévu que le jeune homme serait seul chez lui la présence de Suzanne l'énervait elle finit par lui dire : « Ecoute mon enfant, je te trouve un peu rouge, il me semble que l'air te ferait du bien ; tu devrais aller faire un tour de promenade et en profiter pour cueillir quelques fleurs champêtres pendant que je vais faire un bout de causerie avec M. Rousti »

J'aime bien que l'on me parle de Diégo, ville charmante et gaie J'ai très bien connu le capitaine dont vous venez de me parler. et elle continua la conversation sans se soucier de Suzanne. La jeune fille avait déjà compris depuis quelque temps que les habitudes de Mme Gruant n'avaient rien d'austère mais son esprit s'était déjà cuirassé, et elle avait fait sienne la phrase habituelle de son amie : « Les affaires des autres n'ont rien de point »

Ce jour là elle comprit mieux encore, elle sortit en badinant et eut un sourire ironique qui en disait long.

Un joli sentier planté d'aubépinés bordait le champ de géraniums. Au pieds des buissons aux minuscules fleurs blanches les violettes et les petites marguerites sauvages pululaient.

La promeneuse remplissait sa corbeille. mais ce jour là sa pauvre tête tournait plus que de coutume, le rhum à 60 degrés qu'elle avait absorbé lui avait fait mal, et elle se prit à tituber. Le panier de fleurs s'échappa, vidant son contenu.

A ce moment le cadet des Rousti, déboucha d'un sentier de traverse. Il fit l'étonné salua, puis se mit à ramasser les fleurs. Suzanne s'excusait, Dieu que je suis maladroite disait elle. Le jeune homme protestait souriait. Après lui avoir dit qu'il était l'un des propriétaires du champ il lui offrit de l'accompagner.

La promenade était agréable mais Suzanne avait des vertiges de plus en plus violents elle se sentait maintenant complètement grisée. Elle prétextait une légère fatigue, et demanda à s'asseoir. Le jeune homme la conduisit sous le hangar de l'alambic, lui fit un bon lit de paille sèche où elle s'allongea et bientôt s'endormit.

Quand elle se réveilla, elle n'était point seule le jeune galant couché près d'elle avait posé sa jolie tête blonde sur son bras robuste, son visage halé par la brise mordante de la montagne était près du sien, de sa main il caressait délicatement ses cheveux en désordre, il lui souriait doucement... amoureuxment.

Le premier mouvement de Suzanne fut de fuir, mais elle retomba accablée par l'ivresse sur le bras blanc qui l'attendait. Elle se mit à pleurer à chaudes larmes. il la consolait tout en la couvrant de baisers brûlants. Elle se sentait sans force, contre la puissance d'un fluide infernal qui la livrait à son ravisseur.

En retournant au village Mme Gruant se sentait inquiète du chagrin subit de sa petite amie dont le visage était décomposé.

Que lui est-il donc arrivé ? Serait-elle malade ? Ce rhum violent en est la cause sans doute !

Le lendemain Suzanne refusa de sortir malgré les instances de Mme Gruant, elle prétextait la migraine et resta couchée. La vieille Bana était inquiète et parlait d'aller chercher le Docteur. Suzanne s'y refusa avec effroi alors la vieille partit à la recherche des simples.

Dès qu'elle fut seule, Suzanne enfiévrée s'en fut se rafraichir, au petit ruisseau qui borde la cour.

Quand Bana revint Suzanne était assise dans un fauteuil elle paraissait un peu mieux, cependant elle conservait une profonde tristesse et de temps à autres des larmes, comme de grosses perles, roulaient sur ses joues palies.

Mme Gruant de plus en plus perplexe vint la revoir l'après midi mais ne put la décider à sortir.

La pauvre paysanne apportait coup sur coup des tisanes des plus variées, mais elles n'étaient guère bien accueillies.

Alors, comme tous les cœurs simples, elle chercha le remède en la Providence et fit prières sur prières.

Elle insista si fort auprès de Suzanne qu'elle la décida à l'accompagner à l'église le lendemain matin

L'air pur et frais qui, à l'aurore, descend des grands remparts vivifia un peu la jeune fille, dont les joues se teintèrent de rose.

Si petite que soit une Eglise, le silence, l'ambiance même apportent du calme dans les cœurs. Suzanne eut comme une détente, elle pleura longuement mais ses larmes lui paraissaient moins brûlantes.

Presque inconsciemment elle se mit à prier. Après d'elle, la vieille Bana, avec ardeur marmotait des litanies.

Soudain Suzanne sentit une grosse main se poser lourdement sur son épaule, elle se retourna vivement et vit près d'elle le Père Roguy dont le visage était courroucé.

— « Ah ! c'est vous dit-il, passez donc à la sacristie j'ai à vous parler — »

— « À vous aussi Bana »

Les deux femmes le suivirent docilement Suzanne se demandait ce que lui voulait le prêtre, et n'était pas trop rassurée.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE III (Suite)

Alors, dit le Père Roguy les deux mains sur les hanches, et roulant des yeux terribles c'est comme cela que vous écoutez mes conseils ? Vous fréquentez cette saleté, cette dammée il paraît que vous êtes constamment collée avec elle, vous auriez même couché dans sa tanière . . . . dans sa fange.

La colère du père s'exaltait vous n'avez donc pas peur de l'enfer malheureuse ; et il s'avancait vers elle comme pour la prendre et l'y plonger.

Suzanne un peu effrayée reculait à petits pas la vieille Bana semblait vouloir la protéger.

Et vous vieille bête espèce de sottie, vous confie-t-on des enfants pour que vous les jetiez au diable ?

Vous ne savez pas la responsabilité que vous encourez que direz-vous quand Dieu vous demandera compte de cette âme dont vous avez charge ? « Vous serez damnée comme elle, voilà ce qui vous attend ».

Suzanne cette fois s'était redressée ; les reproches adressés à la pauvre Bana lui allaient au cœur.

« Bana n'est pour rien dans mes fréquentations Père ».

Taisez-vous petite misérable ! Je sais ce que je dis.

On voit déjà l'effet de ces fréquentations votre tenue seule suffit à cela. Vous avez dû vous vêtir des défroques de cette prostituée, et vous sentez déjà le vice.

Suzanne, sous l'outrage, avait pâli. En un tel moment, elle était touchée en pleine plaie vive. Si les remontrances du prêtre avaient été moins brutales dans l'état d'âme où elle se trouvait elles eussent été salutaires ; mais sous cette forme agressive la jeune fille se cabrait se rebiffait ne pouvant admettre qu'on lui parla de la sorte.

Elle ne put articuler un mot, car le Père qui sentait en elle la révolte reprenait avec véhémence :

Je vous défends ! vous m'entendez bien ? de remettre les pieds chez cette maudite je veux vous voir chaque jour à l'Eglise et vous attends demain à confesse. Puis se tournant vers Bana :

— « Vous m'entendez bien, tachez de réparer votre sottise ».

Les deux femmes sortirent ; à la hauteur de leur chaise la paysanne soumise voulut continuer ses prières mais Suzanne, continua sa route vers la sortie, lui disant à haute voix : Je n'ai rien à faire en un lieu où l'on m'injurie. Raide, les lèvres pincées, elle sortit.

En ce moment le Père Roguy passant devant l'autel l'entendit, après être resté quelques instants le front baissé en des réflexions profondes s'agenouilla devant le tabernacle, et pria.

Bana affolée rattrappa sa pensionnaire « Mais Suzanne ma fille, vous êtes folle allons rentrons à la maison, je ne veux plus que vous sortiez.

J'ai dix huit ans révolus, et j'entends me guider à ma guise. On vous paie ma pension c'est la seule chose qui vous regarde repondit insolamment la jeune fille irritée. Puis, laissant la pauvre Bana suffoquée elle se rendit chez Mme Guant.

Dès que celle-ci la vit, elle fut frappée de sa pâleur, Suzanne les lèvres tremblantes tordillait rageusement le mouchoir qu'elle tenait à la main, donnant des signes d'une nervosité extrême.

La parisienne la fit asseoir, la cajola doucement et lui fit avaler un cordial. Au bout de quelques instants la détente se fit et de longs sanglots contenus achevèrent de la calmer.

— « Voyons Suzanne, tu me caches quelque chose, j'en suis sûre, ne suis-je pas ton amie sincère, ta confidente, voyons. »

La jeune fille éprouvait un gros besoin de se soulager du poids qui l'oppressait, après quelques hésitations, quelques reticences elle



finit par raconter à son amie la rencontre fatale, et quand elle fut arrivée à sa récente aventure de l'Eglise Mme Gruant eut un haut-le-corps :

« Penses-tu ma chérie que je m'occupe des insultes de ces gens-là, je n'ai point de temps à perdre. »

Ce qui me préoccupe c'est ton histoire avec le jeune Rousti, ça, c'est évidemment plus grave mais il ne faut pas t'en faire ni te rendre malade. Le seul point vraiment inquiétant ce sont les suites que celà pourrait avoir. Tu perdrais ma pauvre chérie, l'occasion d'un beau mariage, car Desbail est absolument épris de toi.

En tous cas, dans ce pays surtout, il faut un père à l'enfant que tu pourrais avoir, quitte, après le mariage, à l'envoyer au bain. Aujourd'hui, le divorce qui n'a pas été inventé pour les chiens, est devenu chose facile.

Et puis ce serait une petite vengeance contre ton ravisseur.

Nous retournerons voir les frères Rousti au lieu de te fâcher, gagne la confiance du cadet et tâche d'obtenir un mariage rapide, dès que tu t'apercevras de quelque chose. L'astuce de la parisienne stupéfiait la naïve Suzanne.

— « Oui, mais dit-elle, entre deux larmes, je ne pourrai plus épouser Monsieur Desbail, même si mon aventure n'a pas les suites que vous craignez ».

« — Ah ! oui, je sais, il manque maintenant quelque chose à ta vertu ! Puis esquissant un de ces sourires vicieux qui lui était habituel : « Ça, c'est secondaire, j'en fais mon affaire ».

Suzanne se rassurait un peu, et le soir même, après avoir fait prévenir les Rousti, l'on fit une visite à la ferme.

Suzanne eut une certaine émotion en revoyant ces lieux, et surtout le jeune frère qui, lui-même, se demandait, un peu inquiet ce que signifiait cette visite.

Mme Gruant s'éloigna seule avec l'ainé. L'entretien entre elle et Louis Rousti fut très calme elle ne fit aucun reproche au jeune homme, lui donnant à comprendre qu'elle l'aimait, mais elle lui fit entrevoir aussi les conséquences possibles de cet amour. Suzanne se fit calme, tout en pleurant sur le danger de sa situation.

Le jeune homme n'était point mauvais. Après tout, Suzanne serait pour lui une gentille compagne, il la rassura, lui affirmant

qu'il l'aimait beaucoup et qu'il saurait réparer... l'imprudenc.

L'entrepreneur jeune homme tenta même de démontrer à nouveau la violence de son amour mais Suzanne se défendit énergiquement. Il en fut un peu déçu.

Quand Suzanne raconta son entrevue à son amie ; celle-ci resta soucieuse un instant, puis après un instant de méditation malsaine, elle lui dit : « Allons à la maison ».

Quand elles y furent rendues, Mme Gruant s'enferma avec elle dans sa chambre.

— Ecoute petite, lui dit elle ; tu viens d'entrer dans ta vie de femme, il ne faut pas t'y conduire en « poire » Que tu le veuilles ou non, tu vas connaître la pratique de l'amour ; l'essentiel, c'est qu'il n'ait jamais de suites fâcheuses.

— Il y a assez d'imbéciles pour continuer l'espèce humaine.

On dispose aujourd'hui fort heureusement de petits moyens de se débarrasser de cette corvée désagréable.

En disant celà, elle avait ouvert le tiroir de sa table de nuit, et faisait voir à Suzanne surprise, qu'elle disait la vérité.

Maintenant que tu sais, que l'on peut ainsi éviter le danger, apprends qu'il est indispensable pour toi de ne pas décourager celui qui peut sauver la situation, le cas échéant. Il importe pour toi de tenir solidement ce garçon par l'amour. S'il t'a fait mère, ce que tu sauras bientôt, tu pourras te faire épouser en cas contraire, tu le laisseras tomber..... Quand le goût t'en passera.

Suzanne étourdie, écoutait ces savantes et machiavéliques combinaisons. Sa conscience se révoltait bien un peu, mais sans autre soutien, sans autres conseils, elle obéit à sa dangereuse amie.

..

Maintenant Suzanne et la parisienne ne se quittaient plus d'un pas et pour braver le Père Roguy, elles passaient et repassaient devant l'allée de pins où il avait coutume de lire son bréviaire.

La première fois, le prêtre avait blêmi de colère mais par un revirement soudain, il s'éloignait maintenant, tristement, dès qu'il voyait apparaître le couple.

Sous sa rudesse extérieure, le Père Roguy cachait au fond une âme très pieuse et la perte de cette pauvre fille l'accablait. Peut être

aussi se reprochait-il d'avoir été si brusque et d'être un peu cause que la jeune fille se soit éloignée de l'Eglise qui était son seul salut.

Mme Gruant, le voyant s'éloigner aussi, avait conclu qu'il l'a redoutait.

Quant à la mère Bana, elle se désolait s'accusant elle-même de sottise. Elle était effrayée des révélations du prêtre sur la conduite de Mme Gruant ce que des voisines lui avait confirmé.

Son neveu Raphaël qui lui avait fait prendre cette responsabilité était venu vendre des oranges et des citrons dans la petite station ; elle le pria de se rendre compte de ce qui se passait exactement. Ce dernier avait fait la grimace, mais avait promis néanmoins de s'exécuter, car il portait un grand intérêt à la jeune fille ayant été l'ami intime de son père.

...

Un des passe-temps favoris de Mme Gruant et de Suzanne qui n'allait presque plus chez Bana consistait à faire des photos. Des sites, des types de paysans créoles, remplissaient leurs albums. Bien entendu, Suzanne avait passé devant l'objectif en mille costumes, en mille poses diverses.

Un soir ou elle allait se mettre au lit, elle se mit à parcourir une illustration dont la couverture obscène avait éveillé son attention.

Elle était déjà en costume de nuit, sa forte chevelure dénouée flottait sur son épaule en gracieuses ondulations.

De sa chemise trop lâche un sein gonflé de jeunesse et de vie émergeait à demi.

Mme Gruant, quelque peu artiste eut une idée. Ma chérie dit-elle ne bouge pas ; Telle que tu es là tu es le portrait frappant de la « Liseuse » un tableau quel'on m'a fait admirer au palais Rontounay.— Je te cueille ainsi Remplace l'illustration que tu lis par ce livre ouvert Sors un peu plus ton joli sein, laisse-le s'appuyer à demi sur ce livre et prends l'air d'être très captivée par la lecture

Quelques secondes plus tard une lueur de magnésium et le dé clic de l'appareil annonçaient que la petite opération était finie.

Le lendemain au développement ce furent des rires sans fin, la photo était admirablement réussie, on ne tira que deux épreuves Mme Gruant en remit une à Suzanne et garda l'autre.

Il serait difficile, dit-elle, de te reconnai-

tre dans cette posture, néanmoins sois prudente Il vaut mieux ne pas faire voir à Desbail car il prend son amour au sérieux et paraît déjà d'une jalousie féroce.

Suzanne riait de bon cœur, elle était très disposée à la gaité car ce jour là, elle avait acquis la certitude que son mariage indésirable avec Louis Rousti était devenu inopérunt

...

Mme Gruant avait usé et abusé de la vie la fidélité en amour lui était devenue odieuse elle adorait le changement et l'Îlet des frères Rousti était maintenant délaissé par la parisienne.

Suzanne seule s'y égarait de temps en temps le hangar où l'on distillait le géranium ne l'effrayait plus du tout, elle aimait aller cueillir la violette et la marguerite en ces lieux, et y faire un brin de sieste.

Son amie avait trouvé d'autres fleurs et d'autres fruits dans l'Îlet à Jeannot le propriétaire qui l'habitait était un gaillard aussi solide qu'affable et doux. Souvent, Mme Gruant accompagnée de Suzanne allait y boire encore le bon café du pays, et peu à peu la fidèle élève délaissait l'Îlet à goyaves.

Deux semaines de mêmes caprices, suffisaient à la parisienne et déjà, un grand vilégiaturiste Mauricien avait remplacé dans le cœur volage de cette amoureuse le beau paysan de l'Îlet à Jeannot « Les paysans, se plaisait-elle à dire maintenant émanent toujours un vague relent d'étable »

Suzanne marchait rapidement dans la voie funeste que lui traçait son amie, et à son tour l'abandonné de l'Îlet à Jeannot avait capté son cœur.

Le hangar au géranium était oublié : Mais le propriétaire, lui n'oubliait pas, et ruminait vengeance.

Dans le nouveau Îlet ce fut une idylle ; les amants s'aimaient éperdument, Suzanne courrait Jeannot de prévenances et celui-ci surpris par la grâce, la jeunesse, et déjà la perversité de Suzanne ne s'appartenait plus, Mme Gruant informée riait aux larmes, ah ! les jeunes, les jeunes, ils croient toujours à l'amour éternel — « Ca vous passera mes agneaux » se murmurait-elle.

Suzanne ! disait un jour le beau garçon dans une heure de ravissement, à défaut de ton corps chéri je voudrais avoir constamment ton

image près de moi. Suzanne voulut accomplir à souhait le désir de son amant. Il eut été trop dangereux de lui donner une de ses photographies ordinaires mais qui pourrait la reconnaître sous les traits de la « liseuse » ! Et quelle image d'elle lui ferait davantage plaisir ?

Le lendemain elle lui fit cette surprise en lui recommandant bien, de ne pas la mettre en évidence.

Vaine recommandation Jean éperdu l'avait placé sur sa console, en un véritable oratoire : Cefut ainsi qu'un beau matin, alors qu'il soignait ses bêtes à l'étable, sa vieille maman entrant à l'improviste trouva la photo compromettant quand il rentra elle lui dit — « Tu ne pourrais pas déchirer cette saleté là c'est pas des choses à mettre dehors — » Et elle jeta la photo par terre Jean avait pâli, il ramassa l'image aimée et bougonna un peu, mais il obéit ayant pour sa vieille mère un respect profond. Il dissimula le cher souvenir au fond de sa malle et comme la vieille paraissait toujours contrariée il prit la photo pâlie de cette chère maman et la mit à la place de la relique. La mère satisfaite de ce geste de soumission et d'amour filial lui sourit.

Mais prête à sortir elle lui lança : « C'est pas bon, Jean de rester seul comme ça, il y a plus d'un an que tu es veuf tu devrais te chercher une nouvelle compagne »

## CHAPITRE IV

### RETOUR MOUVEMENTÉ AU CHEF-LIEU

Desbail mûrissait ses projets matrimoniaux ; Avec une petite femme dessalée comme celle là, pensait-il, on peut se faire une vie heureuse.

Une fois bien lancée par la copine Gruant elle ne fera pas tache dans les salons tananariens.

Mais les allures de son amie, qu'il connaissait à fond, et celles de la jeune fille, l'inquiétaient un peu — « Faudrait pas tout de même qu'elle la dessale trop. »

A la station on commençait à jaser raide sur le compte de Suzanne. L'écho lui en parvenait. A l'hôtel on lançait des sous-entendus assez significatifs. Le jeune Mazou quoique plusieurs fois éconduit dans ses entreprises amoureuses donnait des signes d'inquiétude, et devenait auprès de la jeune fille d'une hardiesse qui frisait l'insolence.

Un soir, où les trois amis étaient réunis

chez Desbail celui-ci tout en goguenardant comme à son ordinaire fit comprendre à Suzanne que ses randonnées dans les Ilets lui étaient désagréables et la compromettaient gravement.

Mme Gruant comprit le danger pour elle et Desbail comme la fin des vacances, approchait elle fit comprendre à Suzanne, qu'il valait mieux rompre son amour de passage, que de risquer son avenir.

Lorsque Jeannot comprit qu'il était abandonné, il tomba dans un sombre désespoir. Ce gros garçon, comme un enfant, pleurait à chaudes larmes, il prenait l'indécente photographie de Suzanne entre ses mains, la suppliait, la baisait, puis rageusement la rejetait au fond de sa malle.

N'y tenant plus, il voulut la revoir. Et sous le prétexte de vendre des fruits, il se présenta chez Mme Gruant. Dès son approche il vit parfaitement la jeune fille qui se dérobait.

Mme Gruant le reçut d'autant plus durement que Desbail était là. Cependant il hasarda timidement :

— « Et la demoiselle va bien ? »

— « Oui la demoiselle va bien, et rentre à St-Denis dans quelques jours mon garçon, ce sera une cliente de moins, et elle lui tourna le dos.

Le pauvre garçon comprit que tout était fini, il s'en fut, mais Mme Gruant et Suzanne purent le voir se retourner et faire un geste de menace.

à suivre

## A. Jacquemin

1 Rue Eglise St-Denis

Chaussures d'OTTINO. Madagascar.

Les plus solides. Durée double des autres Articles.

Hommes. Femmes. Enfants. Travailleurs.  
Vient d'arriver : Bas dames ordinaires et soie.  
Chaussettes Hommes tous genres, soie à baguettes.

Chaussettes enfants noir, marron, blanc.

Liquidation d'une CONSIGNATION de Vins  
Vin rouge St-Jean - vieux - 3fr. Bouteille.

5fr. le litre.

» St-Victor 2fr.50 Bouteille 4fr.25 le litre.

Vin blanc Sauternes 5 et 6 frs. la bouteille.

- Se presser -

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE III (Suite)



De leur côté, les frères Rousti n'avaient pas ignoré longtemps les raisons de leur double lachage ; intrigués et vexés ils avaient observé les visites de ces dames à l'ilet à Jeannot, ils connaissaient le propriétaire du lieu depuis longtemps et ils le voyaient fréquemment.

Un jour que Jeannot était absent, Louis Rousti étant venu le voir en passant, découvrit sur la console où elle était encore à ce moment, la photo de Suzanne. qu'il reconnut parfaitement, malgré son étrange tenue.

Dans sa rage, il eut envie de broyer l'image, mais il se ravisa.

Dans le village le bruit avait couru que Suzanne épouserait le jeune Léon Mazou qui, fils d'un usinier du pays serait quelque jour un riche héritier. La cour ostensible que celui-ci faisait à la jeune fille pouvait le laisser croire. Aussi quand le cadet des Rousti raconta rageusement à son frère l'histoire de la photo, celui-ci lui dit : « Nous avons une belle occasion de nous venger et de faire payer à cette donzelle la crasse qu'elle nous a faite ; je connais le fils Mazou que je conduis souvent aux merles je le mènerai voir cette image.

Quinze jours à peine séparaient du départ où, à regret, il faudrait quitter ces admirables sites.

Maintenant le couple Desbail — Gruant ne se gênait plus — A l'hôtel comme au village on s'était peu à peu habitué à ces excentricités, et l'on fermait les yeux sur leurs débauches.

Du soir au matin, c'étaient des chansons joyeuses et salées, des rires fous. Suzanne était maintenant au diapason, rien ne l'étonnait plus, elle rêvait d'être à Tananarive l'épouse légitime de l'administrateur Desbail. Ah ! elle s'en paierait des noces fines, elle s'en offrirait des tangos effrénés et des charleston où l'on s'accouple en des poses aussi savantes que suggestives. Pour l'instant l'on s'amusait surtout à se gausser des mœurs paysannes du lieu.

Un clair matin, vers huit heures ils venaient tous trois d'achever leur chocolat, lorsque leur attention fut attirée par un tintamare bizarre, ils se rendirent dans le jardin de leur pavillon qui borde la route principale.

Un cortège débouchait d'un chemin de travers, venant d'un ilet.

C'était un mariage.

En tête, quatre musiciens endimanchés s'efforçaient avec le plus grand sérieux de faire accorder ensemble un violon miauteur un piston bosselé, une clarinette, et une ronflante grosse caisse. Ils marchaient lentement d'un pas allongé de caméléons pour ne pas troubler leur rythme, peut être aussi parce que leurs robustes souliers qu'ils n'avaient pas l'habitude de mettre souvent les empêchaient d'accélérer.

Derrière eux, la mariée disparaissait dans son épaisse robe de soie blanche, dont, la longue queue était soutenue par deux marmots qui paraissaient très fiers de leur mission. Sur ces blancheurs, se détachait le visage de l'heureuse épouse qui brillait du noir le plus pur. Seuls s'accordaient avec la toilette immaculée, le blanc de ses gros yeux, et de son ratelier d'ivoire.

A ses côtés, le beau-père, un vieux cafre crépu engoncé dans ses vêtements trop larges de cérémonie se raidissait le torse de son mieux ce dont sa vieille épouse se montrait toute fière.

Elle aussi, dans sa belle robe à pois verts faisait sa gracieuse au bras de son futur gendre — Un solide travailleur d'un quartier voisin.

Une bonne douzaine de couples dans les costumes les plus baroques, complétaient le cortège qui lentement, cérémonieusement, arpentait la grand'rue.

Desbail se gondolait Mme Gruant faisant rendre à plein le dé clic de son appareil photographique, car elle ne voulait pas perdre

un seul détail de ce spectacle à la fois si original et si amusant.

Mais tout à coup, elle posa brusquement son appareil, et cria à ses deux amis :

Desbail ! Desbail ! Suzanne ! regardez, mais regardez donc ! et en disant cela elle manifestait la surprise la plus grande.

Quoi donc dit Desbail —

« Mais la mariée parbleu, qui au lieu d'avoir la traditionnelle couronne de fleurs d'oranger, porte à la place d'énormes fleurs violettes de Bouguinvillier !

« Ah ! par exemple, elle est raide celle là confirma Desbail les fleurs blanches ne manquent cependant pas ici Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? »

Un jeune paysan se trouvait près d'eux Mme Gruant l'interpella.

« Dites donc l'ami, pouvez-vous nous dire pourquoi, la mariée porte ces grosses fleurs violettes, on ne connaît donc pas la fleur d'oranger chez vous ?

« Ah ! si, Madame, on la porte la fleur d'oranger, mais, pour celle-là le Père l'a défendu. »

« Et pourquoi donc ?

Par c' que « la fille elle a fauté ! »

Et il s'éloigna pour suivre la musique qui le sidérait de joie.

Desbail, Mme Gruant et Suzanne s'étaient précipités chez eux pour rire à leur aise car la réponse brutale du paysan, faite dans cet accent trainard et chantant du lieu les désolait.

Maintenant, le cortège se rapprochait de la petite mairie, où, bientôt il s'engouffrait ronflante musique en tête.

Le soir les amis eurent l'occasion, de s'offrir un nouveau spectacle mais qui faillit finir assez malencontreusement pour Desbail. Les cérémonies civiles et religieuses étant terminées, le rhum et le vermouth avaient échauffé les têtes. Les instrumentistes s'inquiétaient maintenant beaucoup moins de l'accord, et une terrible cacophonie troublait l'écho, des ramparts. L'après-midi, dans une case louée à cet effet, le bal, le clou de la journée, commençait. Cette fois, les musiciens abordant les airs si entraînants, et si souvent joués des quadrilles créoles, avaient fini, par se remettre d'accord.

Les Tananariviens avertis, étaient venus jouir du coup d'œil, et gentiment on leur avait offert un coin et des chaises.

Rien de charmant, que ces ébats villageois ou ; sous des costumes, pour lesquels, ils ne sont pas bâtis, on devine les lignes souples et rustiques à la fois de ces solides paysans.

Le quadrille créole est d'un entraînement irrésistible, et avec les solides jarrets de ces montagnards, il était dansé avec un entrain endiablé.

De la salle trop exigue, et dont les ouvertures étaient interceptées par les têtes des curieux, les couples gesticulaient et se trémoussaient, à qui mieux mieux on s'en donnait une pinte.

Les trois amis s'amusaient de bon cœur mais Desbail toujours goguenard, eut le mauvais goût de se moquer un peu trop ostensiblement de la pose parfois comique des danseurs.

Les paysans créoles sont très chatouilleux et un jeune godelureau un peu gris, le chapeau de feutre en crâneur sur la tête, vint l'apostropher violemment. Ses camarades l'approuvaient, les cerveaux s'échauffaient, et sans la présence fortuite et l'autorité du maire de l'endroit, le gouailleux parisien allait passer un mauvais quart-d'heure.

On rentra un peu moins gai à la maison, et cette petite aventure désagréable acheva de faire désirer le départ.

Desbail avait reçu des menaces, et, câpon de son naturel, il n'était plus trop rassuré et ne voulait plus sortir.

Mme Gruant qui le connaissait bien le blaguait, ce qui achevait de l'éxaspérer.

..

Pendant ce temps la vieille Bana ayant reçu des renseignements désastreux par son neveu, Raphaël, demandait à la famille d'un percepteur qui rejoignait la côte de bien vouloir permettre à Suzanne de les accompagner. Le Père Roguy était du complot, il avait insisté auprès de cette famille disant qu'il s'agissait d'un acte de sauvetage, à accomplir.

Suzanne venait d'entrer chez la vieille femme, celle-ci à brûle-pourpoint et sans préambule lui dit :

— « Suzanne Madame Sarroy vous a confiée à moi, mais je ne peux plus vous garder. Préparez votre malle pour descendre après demain à St-Denis, avec la famille Davour.

Suzanne resta figée, elle ne répondit pas un mot mais s'enfut chez son amie à qui elle conta, ce qui venait d'arriver.

Mme Gruant réfléchit un moment puis lui dit — cela me fait de la peine Suzanne que tu descendes avant nous mais cela vaut peut-être mieux ainsi.

Et comme Suzanne déclarait qu'elle refuserait de partir elle lui dit :

— « Garde-toi bien d'indisposer ta mère adoptive tu aura besoin de son approbation pour tes projets. Bien au contraire, tâche de détruire dans son esprit l'effet de ce qu'on ne manquera pas de raconter sur notre compte de façon qu'elle accueille favorablement Desbail et sa demande. Suzanne comprit et se mit au lit.

Bana fut bien surprise, et heureuse quand elle vit, Suzanne soumise et se disposant assez gentiment à descendre chez sa mère adoptive. Elle était même redevenue avenante auprès de la paysanne.

Le lendemain l'avant veille du départ de Suzanne, il eut réunion de tous les amis de l'hôtel en l'honneur de la partante. On but ferme, et l'on dansa encore mieux. Le jeune Mazou surpris par ce départ subit, se montra plus entreprenant, et plus compromettant que jamais.

Il voulut jouer son dernier atout et au cours d'une danse l'ayant entraînée dans un coin, il lui exposa sa belle situation de riche héritier fit valoir qu'il était en état de rendre une femme heureuse. et lui offrit de la prendre comme maîtresse.

Un éclat de rire lui répondit :

— « Si vous êtes ivre mon cher, allez cuver votre cuite ailleurs, tenez si vous voulez continuer à me faire la cour je vous donne rendez-vous à Tananarive l'année prochaine. Ce sera Desbail et Madame, qui vous recevront ! Elle pivota sur ses talons le laissant ahuri et vexé.

Le lendemain matin Mazou allait à la chasse aux merles, en compagnie de Rousti aîné, dont il recevait les confidences.

Vers cinq heures les porteurs venaient frapper à la porte de Mme Gruant, où Suzanne avait passé entière la dernière journée.

Il faisait nuit encore ; sur le bord de la route, les hommes accroupis autour du fauteuil de transport, formaient des taches plus sombres.

Un petit froid vif glissait des pentes glacées

du Piton des Neiges. C'était du bon froid sec de celui qui pince le bout du nez et des oreilles, et qui ramène le sang aux joues.

L'air était parfumé de toutes les senteurs des plantes sauvages de la montagne. Il faisait exquis Suzanne avait fait ses adieux on avait réveillé ce grognon de Desbail pour prendre ensemble une dernière tasse du café matinal.

La malle était solidement amarrée sur le dos d'un petit bœuf du pays, et la jeune fille calée dans le rustique appareil était enlevée par les nerveux montagnards qui défilèrent avec agilité, mais sans jamais cesser leur complainte habituelle.

La famille Davour qui habitait plus près de la descente, était installée elle aussi dans les fauteuils, elle attendait impatiemment la protégée. Pour rien au monde, les honnêtes Davour n'auraient voulu approcher de la maison impur du péché !

Enfin Suzanne parut, et après avoir murmuré dans l'obscurité les présentations habituelles, l'on se mit en route.

On abordait presque de suite les gorges étroites et profondes, et dans la nuit, ce paysage entr'aperçu était encore plus horrifiant que de jour.

Au tournant brusque des angles du rimpart, on avait l'impression d'être lancé dans ce gouffre noir, que longeait l'étroit sentier.

De l'autre côte on frôlait une muraille sombre, haute de plusieurs centaines de mètres. Des petits gravois s'en détachaient sans cesse, grinçant désagréablement sur les pentes.

Les voyageurs gardaient le plus grand silence, et l'on n'entendait que les geignements des porteurs amortis par le grondement étourdissant des hautes chutes.

Mme Davour, comme toutes les mères qui font cette descente, avait le cœur serré, ses deux petits enfants liés dans un fauteuil allaient devant elle, mais l'obscurité profonde l'empêchait de les voir malgré les efforts qu'elle faisait pour cela.

Enfin ! une aube joyeuse vint en artiste peindre les sommets des montagnes, c'est là, le plus beau spectacle qu'offre aux voyageurs cette nature pittoresque.

Les teintes rosées, mauves, bleutées, violettes, se jouaient tour à tour dans cet immense décor, comme si la main d'un machiniste habile, voulait offrir aux spectateurs occasionnels, le spectacle d'une féerie.

Suzanne sensible et nerveuse ne pouvait retenir ses cris d'admiration. Les bambins réveillés s'agitaient joyeux dans leur fauteuil. Quant à Monsieur Davour, il regardait le tableau d'un œil placide et appréciait mal l'effervescence de Suzanne.

Les petits pas saccadés des porteurs couraient sur le mince cordon du sentier. La théorie des fauteuils semblait glisser vers la côte. Ils se rapprochaient maintenant de la « grande bleue », l'âme des voyageurs encore un peu angoissée par les paysages de cahos et d'enfer qu'ils venaient de quitter s'épanouissaient de soulagement.

Le décor avait changé d'aspect, c'étaient maintenant des pentes douces et verdoyantes, couvertes de cannes, de tabacs aux larges feuilles, et de hauts maïs. La route devenue plus large déroulait son ruban blanc sous le clair soleil, car ce jour là, il faisait particulièrement beau.

Dans les bouquets de verdure on distinguait les petites localités côtières, et l'alignement de leurs maisonnettes rectangulaires. Au dessus d'elles, les coquets clochers des paroisses, se détachaient semblant vouloir lancer vers le ciel comme par des ondes hertziennes les prières de leurs fidèles.

Les porteurs redoublaient de courage, car l'heure de la pitance, des salaires et du coup de sec s'approchait.

Il était environ midi, on mangerait, et si l'on avait la chance de trouver de nouveaux voyageurs au littoral, on remonterait courageusement, on doublerait les salaires... et les coups de sec, aussi, malheureusement. La famille Davour était arrivée devant la maison familiale, un de ces jolis nids créoles caché au milieu des fleurs.

Le fauteuil de Suzanne était encore derrière, un amarrage du transport ayant été rompu, il avait fallu réparer.

A son entrée dans la localité côtière, son premier mouvement fut de descendre dans une boutique pour y acheter un petit pain et du chocolat, car la longueur du chemin, l'air frais des gorges, lui avaient donné un appétit de louve.

A vrai dire, elle n'était guère pressée de se rendre chez les Davour, qui ne lui plaisaient guère, il lui faudrait attendre chez eux l'heure du départ pour le chef-lieu ; aussi elle ne se pressait point, et gagnait du temps.

Cependant elle allait regagner son fauteuil lorsqu'elle vit arriver vers elle un jeune garçon rouge comme une brique et tout en sueur. Il venait de dévaler à la course tous les redillons racourcissants de la route qu'ils venaient de quitter pour rejoindre Suzanne et lui remettre une lettre.

Elle fut surprise, et reconnut l'écriture de son amie. elle decacheta fiévreusement le pli, et blémit. Le mot de Mme Gruant disait ceci :

Chérie,

« Surpris chez Desbail, lettre anonyme « l'invitant à se rendre chez Jeannot pour « y admirer ta photo. Tâcherai de parer le « coup mais, reviens si tu peux, pour que « nous avisions. ci-inclus une lettre, où je « me dis gravement malade que tu pourras « présenter à tes « bergers » Davour

T'embrasse.

P.S.T. — Inquiète pas frais, payerai tes porteurs.

Atterrée, Suzanne restait plantée sur place ne sachant pas quelles décisions prendre. Au bout d'un instant, elle demanda aux porteurs, s'ils consentiraient à la remonter. Ils acquiescèrent avec joie. La jeune fille prit alors une feuille de papier et écrivit :

Cher Monsieur et chère Mme Davour

« Je reçois lettre de mon amie que je vous « communique. Impossible de l'abandonner « si gravement malade, je remonte et vous « remercie »

Suzanne Mallot

## A l'Élégance Créole

MAISON ISMAEL DINDAR

59 RUE DU GRAND-CHEMIN ST-DENIS

Dans ce merveilleux magasin vous trouverez superbes mobiliers complets de salon ébénisterie polonaise, ccajou, noir. neuf pièces, viennent d'arriver.

lithTussor de laine, gabardine, parfumerie, machines à coudre « Express » 185. Velours côtelé, complets sports etc etc.

Venez visiter, vous n'en croirez pas vos yeux.



# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE III (Suite)

Chez les Davour on n'avait pas perdu son temps et utilisant le retard de Suzanne on avait fait appeler à la hâte le Père de la paroisse tout proche et qui était le grand ami :

Rapidement, on l'avait mis au courant de la situation, il s'agissait de sauver une âme en état de perdition. On tâcherait de décider Suzanne à rester quelques jours et le bon père aurait le temps d'effacer en elle les blessures du diable, il la remettrait dans le droit chemin.

Et ces braves gens trop simples, se faisaient une joie du petit complot dont on escomptait la réussite.

Le père Bonassieu qui était très intelligent et très actif, sans partager l'entière confiance des Davour, était cependant résolu à tenter l'effort car un mot du père Rogui que lui avait remis M. Davour l'avait bien attristé.

Son confrère lui avouait sa maladresse en l'occasion et il, se sentait un peu coupable il n'avait pas su repêcher, cette âme en détresse.

L'heure passait, Suzanne n'arrivait toujours pas. Monsieur Davour, impatient de voir sa combinaison réussir s'avancait vers la porte et regardait au loin la ligne blanche de la route.

Enfin le jeune porteur qui avait remis la lettre à Suzanne et qu'elle avait utilisé parut et lui remit le mot écrit à la hâte.

Chez les Davour ce fut la désolation de la désolation. Le chef de famille s'éternisait dans les imprécations. Il se reprochait, de n'avoir point fait marcher Suzauane devant eux. Il n'était qu'un imbécile disait-il, une bête. Ne savait-il pas que Suzanne était la proie du démon !

Le père Bonassieu tout triste, s'en retournait au presbytère, il plaignait cette âme perdue.

Après avoir réglé les porteurs elles s'enfermèrent.

... .. Pour un sale coup, c'est un sale coup répétait Mme Gruant. Fâcheuse idée de gamine que tu as eue de donner pareille photo à ce malandrin.

Mais il n'y a pas à récriminer sur ce qui est fait, le tout, est maintenant d'y parer.

Mais répétait Suzanne, anxieuse, qui a pu écrire cette lettre ?

Petite sotte, on voit que tu manques d'expérience, quand on plaque les hommes en paquets de linges sales, il faut bien s'attendre aux repréailles ... ..

Surtout lorsque, comme tu l'as fait on leur en fournit l'occasion.

... .. Un des frères Rousti ? Ségué ? Léon Mazou qui sait ? peu importe.

Ah, ça doit être Mazou répliqua Suzanne car je lui ai cinglé un affront en pleine face.

— Peu importe reprit la parisienne, il faut agir.

... Mais comment avez-vous eu connaissance de cette lettre.

... Desbail l'a-t-il lue ? ... ? ...

Qu'en pense-t-il ?

« Ce qu'il en pense ? ça, c'est la dernière chose que nous saurons. Voici comment cela s'est passé :

« N'as-tu pas remarqué qu'à l'heure de ton départ ce matin, ses adieux ont été plutôt froids.

» Oh ! il est d'humeur si inégale ! ...

« Qui, mais ce n'est point là, l'attitude d'un véritable amoureux, et il l'est je puis te l'assurer. Cela m'avait intriguée.

« Après que tu nous a eu quittés, il est allé se recoucher, car il n'aime pas beaucoup sortir de son lit avant huit ou neuf heures.

« Vers les sept heures et demie, je lui ai porté sa tasse de chocolat, il ronflait comme un soufflet de forge, alors je me suis assise un instant près de son bureau.

A son arrivée au sanatorium, Suzanne courut droit chez son amie qui nerveuse l'attendait



Mon attention fut attirée par une lettre qu'il paraissait avoir dissimulée dans un casier, mais dont l'extrémité débordait. Machinalement je l'ouvris et juge un peu de ma stupeur quand j'en lus le contenu.

C'était d'ailleurs un tissu d'hypocrisie. Le lâche anonyme se disait un honnête homme qui voulait éviter à un autre des malheurs conjugaux .... Mais les précisions de la photo étaient terribles, il pouvait, disait la lettre se rendre à n'importe quelle heure chez Jeanot, et il verrait par anticipation les nudités de celle à qui il voulait donner son honorable nom.

— Je remis la lettre à sa place et me retirais doucement en emportant le chocolat, de sorte qu'il ne peut se douter que j'ai eu connaissance de cette saleté anonyme. Suzanne était de plus en plus en émoi.

Que faire ? que faire répétait-elle ?

Il faut dit son amie, employer les moyens énergiques, si non, ma pauvre fille il faudra dire adieu à tes beaux projets matrimoniaux .... à moins que .... l'amour ? ....

L'amour fait faire tant de bêtises.

Depuis ce matin reprit Mme Gruant, je manœuvre pour l'empêcher de sortir et j'y ai réussi. Mais demain ce sera trop tard.

— « Mais comment vous y êtes vous prise ?

— Je l'ai obligé à venir faire de la photo avec moi, puis j'ai fait venir Mazou et deux autres copains, Et nous avons organisé un bridge.

Je l'ai fait déjeuner copieusement, et lui ai demandé de m'attendre après la sieste, qu'il fait d'ordinaire jusqu'à trois heures pour faire un tour de promenade.

« Enfin, vers trois heures j'ai prétexté une migraine violente, et je l'ai prié de venir près de moi. Pour ça il est souple comme un gant, et j'ai pu le tenir. Mais pour demain, je telerépète, il faut trouver autre chose.

— « Mais quoi ? répéta encore Suzanne.

— Ecoute, es-tu courageuse ?

— Oui ! n'est-ce pas et tu tiens à l'avenir caressé !

Eh ! bien voici ce que j'ai imaginé.

— J'ai retenu ici à sarcler la le jardin, un individu qui vient d'un autre village situé derrière la montagne, à plus de vingt-cinq kilomètres d'ici. C'est une espèce de braconnier qui chasse le lièvre en temps prohibé c'est aussi un ivrogne fiéffé, une brute, qui pour quelques sous est capable de tout.

Il était venu aujourd'hui me vendre du gibier en fraude.

Je lui ai proposé de pénétrer ce soir chez Jeanot et de faire sauter la photo, qui, d'après la lettre anonyme, se trouve sur la console. Je lui ai promis cinquante francs s'il m'apporte l'image compromettante.

Tu as remarqué sans doute comme moi que la porte de Jeanot se ferme très mal, un jour où j'étais venue le voir, et qu'il avait égaré sa clef, il lui suffit de glisser un couteau entre cette porte et l'encadrement, pour faire jouer le pêne. Jeanot est encore jeune c'est un gros travailleur, il doit dormir comme un loir.

Suzanne restait étourdie d'une telle combinaison, et les deux femmes continuèrent à s'entretenir des chances de réussite.

Pendant les quelques jours qui précédèrent le départ de Suzanne, le pauvre Jeanot était bien triste dans son lit.

Il avait déjà connu la douleur de perdre une épouse chérie, il connaissait maintenant l'abandon brutal d'une jeune fille passionnément aimée.

Il ne pouvait oublier les heures douces, et passionnées. Pour ne pas mécontenter sa vieille mère il dissimulait le cher souvenir de l'ingrate, de l'inconstante, mais le soir, vers cinq heures quand il ne craignait plus la visite maternelle, il replaçait l'image de Suzanne dans un angle de la console la baisait passionnément et l'entourait de ses fleurs préférées.

La veille du départ de Suzanne, il venait comme chaque jour, de réveiller son amour meurtri, lorsque la voix de l'aîné des Rousti se fit entendre dehors.

Oh ! t'é Jeanot, t'o l'es là ?

— « Moin l'es là, entre à vous »

Rousti rentra, et avec lui, le jeune Léon Mazou. Il dit à Jeanot que son jeune Monsieur était fatigué et désirait un verre d'eau.

Celui-ci les fit asseoir, et s'en fut chercher à la source fraîche ce qu'il désirait.

Mazou eut ainsi le temps de contempler, en son costume très spécial, celle qui l'avait mortifié quelques heures auparavant.

Cela lui suffit, et le soir même, Desbail recevait la lettre anonyme que l'on sait.

L'administrateur ne fut pas peu étonné en recevant cette dénonciation, mais l'existence de cette photographie qu'on lui révélait comme représentant Suzanne à demi-nue le laissait perplexe il craignait d'être le jouet d'une mystification. Néanmoins, il résolut d'aller voir lui-même le spectacle qu'on lui offrait.

Vainement tenta-t-il le lendemain matin de mettre son projet à exécution. Mme Gruant comme un fait exprès ne le lâchait pas. Cependant, tourmenté parce qu'il avait appris, il se priva de sieste, s'en fut vers 1 heure de l'après-midi, et sans que Mme Gruant ne s'en doutât, à l'Ilet à Jeanot.

Celui-ci sarclait son jardin et le chaud soleil du milieu de la journée, faisait briller sa peau rousse hâlée par la brise des montagnes.

— « Bonjour l'ami fit Desbail.

Comment va ? On travaille en plein soleil ?

— « Bonjour Monsieur, vous êtes bien aimable ? merci, mais il faut bien travailler.

Voulez-vous entrer un instant vous reposer ?

— « Volontiers fit Desbail qui ne demandait que cela ; La rampe est dure et je n'ai point vos jarrets de montagnards. Dès qu'il entra, ses regards se portèrent sur la console désignée par la lettre anonyme, il s'en approcha, faisant semblant d'examiner les bibelots qui la meublaient.

Au milieu, sur un léger cadre en tiges de fleurs de cannes, le pâle visage de la vieille maman' décelait l'amour filial d'un bon fils. Celle de Suzanne, à cette heure, reposait au fond de la malle.

Desbail fit la grimace. Il était roulé !

Je me doutais bien que c'était une mystification se dit-il. J'ai marché comme un nigaud, et à l'heure actuelle le mauvais plaisant se trouve quelque part à m'observer et doit se payer ma tête.

Décidément se disait Desbail, je commence à croire que je suis amoureux pour tout de bon. Il n'y a que l'amour pour faire faire ces sottises là.

Il se demandait qui avait bien pu faire le coup. Qui sait ? pensa-t-il, si ce ne serait pas cette rosse de Gruant qui se fiche ainsi de moi !

Après avoir remercié le paysan il s'en fut.

Néanmoins, malgré son dépit, il s'en allait le cœur plus léger car il était soulagé d'un gros poids. — Celui de la jalousie.

Les mille teintes du crépuscule semblables à celles de l'aurore, s'étaient peu à peu évaporées. Un voile sombre couvrait maintenant l'immense et splendide panorama. Sur le chemin qui conduit à l'Ilet à Jeanot deux ombres s'avançaient l'une derrière l'autre

Devant, la haute silhouette du braconnier Firmin qui allait exécuter le plan conçu, par la parisienne. Derrière lui celle plus fine de Suzanne, qui avait voulu se rapprocher pour recevoir cette maudite photographie qui compromettait tout son avenir. Arrivée près du verger elle s'arrêta.

Je vous attends ici dit-elle tout bas.

Le cœur lui battait fort, et les minutes lui paraissaient des heures. Elle essayait de se raisonner. O ! après tout, ça n'a rien de bien terrible . . . . La porte s'ouvrira facilement . . . . Firmin est habile et marche comme un chat . . . Jeanot dort sûrement . . . . La photo est facile à prendre, on lui a bien expliqué la place de la console juste en face de la porte.

Mais tous ces raisonnements intimes n'arrivaient pas à la convaincre, et, au fur et à mesure que le temps passait, elle s'inquiétait davantage.

Une voix intérieure et implacable lui objectait : S'il se réveillait !!

Il lui sembla entendre du bruit du côté de la maison . . . . Certainement il se passait quelque chose d'anormal. Elle crut entendre un cri étouffé, puis comme le bruit d'une chute . . . Ses jambes se dérobaient sous elle, mon Dieu . . . mon Dieu . . . murmurait elle tout bas. Elle tendait l'oreille d'avantage, seule maintenant elle entendit les battements de son cœur. Que je suis bête pensa-t-elle, se rassurant un peu. Ce sont des bourdonnements d'oreilles causés par la peur que j'ai entendus . . . . Tout est silencieux . . . Firmin ne tardera pas à enlever la photo et à revenir.

Une ombre s'avançait, elle frémit et recula derrière un arbre. Une voix murmura : L'a pas peur à vous Mamzelle c'est moi, v'la votre photo. Suzanne rassurée et heureuse avança la main et reçut le carton qu'elle cacha dans son corsage. Merci dit-elle, voici le solde de ce qui vous est dû, et lui remit cinq billets de cinq francs.

Firmin à son tour remercia : Maintenant Mamzelle rentre à vous vite chez vous, et tâche de cache à vous, car l'a eu mauvais travail pour avoir votre photo. Là dessus il partit, et disparut dans la nuit, laissant Suzanne intriguée mais ne comprenant point.

La jeune fille toute tremblante, rentra chez son amie qui l'attendait anxieusement.

C'est toi dit-elle ? dès qu'elle vit paraître une ombre dans l'allée du jardin.

Eh ! bien ça y est-il ?

Qui, tremblotta Suzanne ça y est, j'ai la photo.

« Ça c'est bien passé ?

« Très bien, très bien dit Suzanne mais j'ai éprouvé une de ces frousses ; j'en suis encore toute tremblante.

Les deux femmes rentrèrent à la chambre.

Tiens dit, Mme Gruant, dans ta précipitation. tu as dû t'écorcher quelque part tu as du sang sur ta robe.

Du sang ? . . . fit Suzanne de suite apeurée.

D'où peut-il venir ? Sur le corsage de la jeune fille et sur le bord de la chemisette qui en débordait, de grosses tâches d'un rouge noirâtre maculaient le linge. Elle prit peur. Mais quand sortant de son corsage, la photographie, elle reconnut le visage sévère et triste de de la vieille mère de Jeannot, puis qu'elle s'aperçut que l'image était, elle aussi maculée de sang, les paroles obscures de Firmin lui revinrent à la mémoire, elle comprit tout et s'évanouit.

Mme Gruant aussi, avait compris, et c'est dans une inquiétude mortelle qu'elle s'efforçait de ramener Suzanne à la vie.

Celle-ci ouvrit les yeux, elle était d'une pâleur cadavérique.

Mme Gruant tout en la changeant de vêtement et en lavant soigneusement à l'éther le sein souillé de sang, s'efforçait de la rassurer.

Elle s'attacha surtout à lui démontrer que, si elle manifestait une émotion trop grande, elle se compromettrait et serait perdue.

Suzanne comprit le danger, et faisant appel à toute son énergie se ressaisit.

Toutes les précautions furent prises. Il fut convenu que dès le petit jour, Suzanne rejoindrait la vieille Bana, à qui elle expliquerait, qu'ayant reçu avis que Mme Gruant était gravement malade, elle n'avait pu s'empêcher de remonter pour soigner son amie.

De son côté, Mme Gruant prendrait le lit ce qui d'ailleurs ne ferait que confirmer, son indisposition de la veille.

A suivre

## Au Palais du Bon Marché

Magasin Patel vis à-vis du chinois Cha-Ty Route Nationale de Saint-Louis-Réunion vient de mettre en vente au détail à compter du six juillet 1928 une grande quantité de marchandises de toutes sortes et de toute première qualité,

Tissus et comestibles très assortis à des prix exceptionnels de bon marché, défiant toute concurrence. Venez-voir, venez-voir ! une visite même de simple curiosité s'impose !

Maison vendant le meilleur marché de tout Saint-Louis.

### A. Jacquemin

1 Rue Eglise St-Denis

Chaussures d'OTTINO. Madagascar.

Les plus solides. Durée double des autres Articles.

Hommes. Femmes. Enfants. Travailleurs.

Vient d'arriver : Bas dames ordinaires et soie.

Chaussettes Hommes tous genres, soie à baguettes.

Chaussettes enfants noir, marron, blanc.

Liquidation d'une CONSIGNATION de Vins  
Vin rouge St-Jean - vieux - 3fr. Bouteille.

5fr. le litre.

» St-Victor 2fr.50 Bouteille 4fr.25 le  
le litre.

Vin blanc Sauternes 5 et 6 frs. la bouteille.

- Se presser -

### " LA PIERRE HUMIDE "

Le meilleur duplicateur  
Propre et rapide

Modèles au Bureau du Journal.

### ON DÉSIRE ACHETER

L'Homme aux trois Masques

ROMAN-CINÉ

S'adresser au bureau du Journal.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE IV. (Suite)



Ce plan bien établi, toutes les précautions prises, on fut un peu plus calme.

Que s'était-il passé exactement à l'Îlet à Jeanot ? elle se le demandait.

Mais ce qu'il y avait de certain heureusement, c'est que personne n'avait été vu. Aucune lumière n'ayant paru dans la maison de Jeanot, celui-ci n'avait pu reconnaître Firmin qui maintenant devait être bien loin.

Dès la première heure, Suzanne frappait à la porte de Bana, qui stupéfaite n'en revenait pas.

Elle écouta les explications de Suzanne, réléchit quelque temps sans mot dire. puis sortit.

Quelques instants plus tard elle rejoignait Raphaël qui dormait au village.

Ils eurent un long entretien, après quoi, le neveu se mit en route pour St-Denis.

C'est comme nous l'avons vu au premier chapitre, l'après-midi de ce même jour que les autorités judiciaires du chef-lieu, avisées par télégramme s'étaient rendues sur les lieux.

## CHAPITRE V

### SOUS L'IMPLACABLE LOI DE L'ATAVISME

Au fond de l'une de ces jolies cours fleuries qui sont la coquetterie de St-Denis, une demeure blanche construite à la mode créole, abritait une personne d'apparence bien modeste, mais dont l'âme charitable, étendait son rayonnement bien loin.

Madeleine Sarroy était une femme d'environ quarante ans. Une vie saine quoique bien douloureuse, une âme sereine, une activité incessante l'avait conservée fraîche et bien portante.

Veuve de bonne heure, elle avait dû se débattre seule dans la vie pour élever ses trois enfants. Mais ses soucis de famille n'avaient pas interrompu sa passion de

charité. Peu fortunée, elle ne pouvait satisfaire son désir d'aider pécuniairement son prochain. mais l'intelligence qu'elle mettait à utiliser le peu dont elle pouvait disposer pour ses bonnes actions, et surtout sa dépense physique lui permettaient d'accomplir de véritables miracles.

L'on restait stupéfait devant la somme de bien qu'elle accomplissait.

Parfois, lorsque son ami le Père Hugot l'en félicitait, modeste elle répondait : j'en suis surpris moi-même et ne puis croire que j'ai fait cela toute seule. Je n'en peux avoir ni la force ni les moyens, mais je sais bien que je ne suis qu'un pauvre outil entre les mains d'une Puissance qui a su faire la multiplication des petits pains.

Ce jour-là, Madeleine avait quelques instants de répit qu'elle employait aux soins de ses fleurs — encore une de ses vilaines passions, comme elle le disait elle-même en riant.

La grille d'entrée grinça en même temps que la sonnette tirée de sa torpeur faisait entendre sa voix de cuivre.

— N'a point personne ?

Madeleine dérangée dans son occupation favorite, laissa retomber son sécateur dans un mouvement d'agacement vivement réprimé.

Elle avait reconnu la voix éraillée par l'alcool du neveu de Bana qu'elle savait enraciné dans le vice alcoolique, mais qui cependant était bon et serviable.

« Entrez Raphaël dit-elle.

Après avoir lentement refermé la grille il s'avança le chapeau, suivant son habitude, tenu des deux mains sur le ventre. La démarche était assez incertaine, mais chez cet alcoolique avéré c'était aussi devenu chez lui une habitude, de sorte qu'il était difficile de connaître son « degré » suivant son

expression. Toutefois sa face congestionnée, rappelant vaguement la couleur d'un homard mal cuit, les yeux remplis d'eau, la bouche se contorsionnant pour articuler les syllabes, indiquaient clairement que ce jour là le « degré » était bon.

— Bonjour . . . Mme . . . Saroy . . . articula-t-il avec difficulté.

— Bonjour mon pauvre Raphaël, toujours dans les vignes du Seigneur ?

La figure de l'ivrogne, ne se sentant pas trop rebuté, s'éclaira de ce rire béat qui le caractérisait.

— C'est pas la vigne Madame, qui m'a fait un peu de tort aujourd'hui c'est l'alambic de M'sieu Gourot. Le jus de ça voyez-vous, ça coule beaucoup plus vite que celui du raisin, et puis on est tout de suite paré, pas besoin de se remplir le ventre avec des litres pour avoir sa « dose ». Quelques petits verres, et puis on est en gaieté.

— Vous êtes incorrigible Raphaël !

Aujourd'hui j'suis excusable Mme Saroy vu que c'était pour me donner des forces pour venir vous faire une commission

Et puis une commission sérieuse, que je regrette bien, car c'est péché, que d'faire de la peine à une bonne Dame comme vous —

— D'où venez-vous ? dit Madame Saroy devenue subitement inquiète.

— De bien loin Madame du sanatorium de X. . . . Et c'est la veuve Bana ma tante qui m'envoie vers vous. C'est pour la raison qu'elle peut pas écrire puisqu'elle sait pas, et qu'elle veut pas confier ses affaires à personne, vu que le monde d'aujourd'hui l'est trop vicieux.

Madeleine maîtrisait son émotion. Pour que la vieille Bana lui dépêcha ainsi un courrier il fallait qu'il y eut quelque chose de grave.

Raphaël cependant était redevenu sérieux ; à travers les fumées de l'ivresse il rassemblait péniblement ses souvenirs, rappelant sa raison. Madame Saroy, calme en apparence, comprenant cet effort, patientait.

Voyez-vous Madame Saroy, c'est par rapport à Suzanne, comme dit ma tante Bana, c'est une grosse responsabilité que vous lui avez

donnée en lui confiant cette jeunesse qui n'est pas raisonnable du tout.

Alors la Tante a des craintes elle m'avait dit de surveiller un peu, vous savez comme j'ai me ces gosses-là, ce sont les enfants d'un vieux camarade, un bon caleur de « mandose » comme moi. Il n'y en avait pas deux au Port pour tenir le coup, On peut pas oublier des copains comme ça. . . C'est bien r'grettable qui soit mort car c'tait plus qu'un frère pour moi. L'émotion de Raphaël grandissait à ces souvenirs. Mme Saroy dut le ramener sur le sujet qui la rendait anxieuse.

« Allons, allons Raphaël, donnez-moi des précisions.

« Oui, pardon, Madame, excusez. . . . Alors j'ai un peu surveillé la gosse, c'était pas facile, parce qu'elle est dans un monde qu'est pas le mien. Elle s'est mise à fréquenter une grande Dame qui vient de Madagascar, que tout le monde dit être un pays de perdition.

Le plus souvent elle ne dort plus chez ma tante Bana, la Madame de Madagascar vient la chercher et la garde souvent à souper et à coucher. Alors c'est des parties à l'hôtel, y danse, y danse là-dedans. J'ai aperçu ça du coin où je m'étais caché, et j'ai pu voir que c'tait pas des danses de longtemps et que je crois pas que ce soit bon pour la jeunesse.

En tous cas on commence à jaser sur Suzanne et son amie. Les bonnes, les blanchisseuses disent des choses. . . même qui en a une à qui j'ai fermé la g. . . sauf v'tre respect Madame.

Madeleine de plus en plus anxieuse écoutait

« Mais dit-elle pourquoi votre tante a-t-elle tant attendu ? elle aurait dû m'aviser, plus tôt je l'aurai fait descendre.

— C'est que v'là Madame, elle avait déjà profité de la descente d'une famille Davour et que la Demoiselle a bel et bien remonté toute seule pour rejoindre son amie. Une fois aussi elle a été insolente avec la vieille qui en a pleuré.

Madeleine était atterrée !

Suzanne Mallot était l'une des adoptives de Mme Saroy, et celle qui certainement lui donnait le plus de soucis.

Il y avait exactement dix ans que Raphaël un beau matin était venu voir Madeleine Sarroy. Porteur de bagages, il avait eu l'occasion de travailler pour elle. Une fois ou il s'était blessé, il en avait reçu des soins dont il avait gardé souvenir et reconnaissance.

Un jour il avait accompagné un voyageur à St-Denis et passant devant la demeure de sa bienfaitrice il n'avait pas manqué de venir lui souhaiter le bonjour.

Mais Raphaël ce jour là avait déjà son « degré ce qui ne plaisait guère à Mme Sarroy qui lui adressa des remontrances. Que voulez-vous disait-il depuis hier j'ai l'âme en tristesse car nous avons enterré un vieux copain mort d'un coup de sec qu'aurait parait-il entré dans le cœur.

Pour lui, y souffre plus pisse qu'il est mort, mais ça qui fait pitié, c'est les trois enfants qui restent à la traine.

— N'ont-ils pas de mère dit Madeleine déjà émue ?

— Leur mère ! il vaut mieux ne pas en parler, elle buvait plus q'son mari, et puis elle a fini dans le vilain métier. A l'heure qu'il est, elle est au dispensaire, et on dit qu'elle n'est pas loin de passer.

— Alors, les enfants ? reprit Madeleine d'une voix angoissée.

Raphael fit alors dans son langage imagé un tableau poignant de la situation atroce des trois enfants du défunt. Deux fillettes de huit à dix ans, et un fils de quatorze. C'étaient de jolis blondins, aux yeux intelligents et doux, mais qui reflétaient déjà la tristesse de la peine qui, si jeunes, les accablait. Les pauvres petits traînaient de case en case, dans le milieu malsain où leurs parents avaient vécu. Ils vivaient comme de véritables bêtes, recevant horions et maintes apostrophes cruelles que leur valait la conduite de leur mère. Raphaël qui avait bon cœur leur achetait de temps à autres un peu de manioc cuit et du sucre, mais cela ne leur suffisait pas et les pauvres petits ne subsistaient maigrement que par une mendicité pénible.

Madeleine Sarroy émue de tant de misères avait fait préciser tous ces détails, elle avait ainsi appris que le père était un excellent mécanicien qui peu à peu était tombé dans

l'alcoolisme. Il avait pu cependant faire donner à ses enfants un commencement d'instruction, et ils paraissaient avoir des facilités.

Une fois Raphaël parti, Mme Sarroy n'avait pu chasser de son esprit le tableau de ces misères, sa nuit en fut troublée, et le lendemain elle avait décidé de s'occuper du sort de ces malheureux enfants.

Elle était elle-même maman de deux grandes filles, et d'un jeune homme de dix-huit ans; mais elle était à la veille de les voir partir pour l'Europe, où la famille de son défunt mari devait se charger de compléter leur éducation. Elle s'app préparait ainsi à supporter le martyre de l'isolement. Il lui semblait que, recueillir ainsi trois petits orphelins, serait une consolation à sa douleur maternelle.

Cependant cette âme généreuse se méfiait un peu de sa sensibilité elle avait pour habitude de ne jamais rien entreprendre de semblable sans consulter son vieil ami, le père Hugot.

Ce bon prêtre était bien vieux, il avait doublé la septante comme il disait, et avait bien du mal à exercer son ministère. Cependant il avait entièrement conservé toute fraîche ses riches facultés mentales. Ses conseils étaient précieux.

Il avait une grande affection pour Madeleine, il l'avait baptisée, catéchisée, mariée et suivie, dans la vie. Il connaissait ses belles qualités. Que de fois il complota avec sa complice, comme il disait plaisamment, pour accomplir quelques bonnes œuvres !

Le lendemain du jour où avait eu lieu la visite de Raphaël, le père Hugot qui lisait son bréviaire aperçut au bout de l'allée fleurie du presbytère, la silhouette élégante de Madeleine, qui, discrète n'osait avancer. Le visage du prêtre s'épanouit de plaisir, car ces visites-là, avaient toujours un but utile.

Puis, à l'approche de cet être tout de bonté, on éprouvait malgré soi, une vive sympathie. Toujours simplement habillée, mais avec un goût très sûr ; d'une distinction parfaite dans sa démarche comme dans ses gestes, elle inspirait le respect.

Sans être positivement jolie, elle était agréable. Ses cheveux blonds arrangés sans recherche découvraient un beau front intelligent et, par une coquetterie dont elle n'était point

coupable des boucles frisées et dorées s'échappaient de la masse blonde offrant au soleil ses reflets d'or et transparents.

Cette particularité avait arraché un jour à l'une de ses amies malades, qu'elle soignait avec un dévouement sans borne ce cri du cœur ;

Madeleine, avec vos frisettes dorées, lorsque vous paraissez dans l'embrasement ensoleillé de ma porte, vous me donnez l'impression d'un bienfaisant rayon de soleil qui se serait personnalisé pour venir me guérir.

Mais ce qui charmait surtout dans le visage de Mme Sarroy, c'était son pur et ineffable sourire - sourire d'enfant s'entr'ouvrant sur des dents restées belles, sourire, d'ange de bonté.

On dit souvent que les yeux sont le miroir de l'âme, un beau sourire, en dit long aussi, sur la santé morale des êtres.

Le père Hugot avait accueilli sa « complice » avec joie, encore quelque mauvais coup à faire ? dit-il Mme Sarroy acquiesça d'un signe de tête charmant. En termes émus elle exposa au vieux prêtre, l'histoire navrante qu'elle avait apprise de Raphaël.

Le père Hugot hocha la tête.

Certes, ma chère fille, votre désir de faire cet acte de charité est des plus méritoires.

Il ne m'étonne point de votre part mais il demande de la réflexion.

Voyez-vous Madeleine, l'armée de la Charité est un peu comme celle des soldats sur les champs de bataille. Ces unités ne doivent pas se lancer au feu, sans avoir mesuré leurs chances de succès, sans cela, ils feraient des sacrifices inutiles qui réduiraient leurs forces :

L'acte que vous voulez entreprendre est plein de périls que vous ne soupçonnez pas. Périls pour vos sentiments qui peuvent avoir à en souffrir cruellement, périls même pour ces pauvres êtres que vous voulez recueillir et dont bien involontairement, vous pouvez augmenter la souffrance, tout en voulant leur faire du bien.

Tout est relatif ici-bas, voyez-vous, la peine actuelle de ces infortunés, est en rapport avec celles auxquelles ils ont été habitués depuis

leur naissance. En ce cas, quelques subsides suffisent à améliorer légèrement leur sort. La charité publique, quoique bien faible, s'en charge.

Mais si vous les déclassez, si vous leur faites connaître le bien être, l'aisance en les installant à votre foyer, leur douleur sera immense si l'atavisme malheureux qui pèse sur eux, les rejette dans leur milieu malsain.

Madeleine Sarroy, écoutait ces graves paroles qui la surprenaient.

Il lui semblait étonnant que le père Hugot qu'elle savait si bon, n'applaudit point spontanément à son beau geste. Les considérations qu'il venait d'exposer la rendaient bien perplexé.

« La loi de l'atavisme Père, est donc si cruelle que cela ? Et ne peut-on pas s'en évader ? »

« Si, la Providence ne saurait condamner irrévocablement. Les êtres qui sont ainsi frappés sont soumis à une grande épreuve, et quand ils en sortent à leur avantage, ils ont un grand mérite qui doit leur être compté... Ceux qui les aident aussi, ma chère Madeleine, en disant cela, il regardait affectueusement sa paroissienne dont les joues rosirent un peu.

A suivre

## A. Jacquemin

1 Rue de l'Eglise St-Denis

Chaussures d'OTTINO. Madagascar.

Les plus solides. Durée double des autres Articles.

Hommes. Femmes. Enfants. Travailleurs.

Vient d'arriver : Bas dames ordinaires et soie.

Chaussettes Hommes tous genres, soie à baquettes.

Chaussettes enfants noir, marron, blanc.

Liquidation d'une CONSIGNATION de Vins

Vin rouge St-Jean - vieux - 3fr. Bouteille.

5fr. le litre.

» St-Victor 2fr.50 Bouteille 4fr.25 le litre.

Vin blanc Sauternes 5 et 6 frs. la bouteille.

- Se presser -

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE IV (Suite)

Le père avait été, peut-être, mauvais diplomate, s'il voulait préserver son amie des risques d'un échec douloureux, car il la savait de cœur sensible ; il venait d'éveiller en elle un violent désir d'entreprendre cette lutte charitable et hardie. C'était tout à fait dans son tempérament. L'atavisme, continua le Père Hugot, est un phénomène curieux, bien triste peut-être mais bien instructif.

Il nous apprend que dans nos sociétés nous sommes tous solidaires les uns des autres, comme les organes, comme les molécules, pourrais-je dire d'un corps humain.

Semblablement, il est dans ces corps des parties saines et des parties malades. La raison de ces avaries réside généralement dans une mauvaise administration de l'outil merveilleux dont le Créateur a voulu doter nos âmes. La cause en réside le plus souvent, dans des passions malheureuses, des excès de toute nature, une alimentation mauvaise, de simples négligences parfois.

Eh bien ! notre société se comporte de même, et ses nombreuses erreurs causent des déchets. De générations en générations les pauvres êtres qui héritent de ces larès naissent tour à tour dans des états névrosés de plus en plus propices au mal. Ils le multiplient en eux comme des champignons vénéneux.

C'est l'atavisme !

Les enfants que vous voulez recueillir ma chère fille, sont dans ce cas. Leurs père et mère étaient tous deux alcooliques invétérés. Les pauvres petits ont eu au moins la chance d'être préservés des conséquences finales, et terribles de ces débauches. Conséquences qui a conduit la mère à l'hôpital, en pleine décomposition physique et morale.

Les trois enfants que j'ai fort bien connus au Port, sont heureusement nés, avant la maladie finale de leur mère.

Mais, ma chère Madeleine l'atavisme alcoolique suffit à rendre votre tâche bien difficile.

— « Mais enfin Père, reprit Mme Sarroy qui ne lâchait pas son idée, l'évasion possible que vous admettez ? . . . Oui, je l'admets et je crois fermement à sa possibilité, mais il faut pour cela, un concours de circonstances favorables, qui ne se rencontrent pas toujours.

L'évasion, comme vous dites, ne peut dépendre que de l'état d'esprit, de la volonté, que l'on a pu faire acquérir à ceux qui veulent se libérer de l'atavisme.

Si, dès l'enfance, ils restent dans le terrain défavorable où ils sont nés, ils n'ont guère de chance. Un miracle seul, les en pourrait sortir, Celas'est déjà vu. Si, au contraire, ils tombent dans une société meilleure, qu'ils puissent fréquenter l'Eglise et l'école, la lutte leur devient déjà plus favorable. Si enfin l'on pouvait les conserver sûrement, constamment, dans un très bon terrain moral, qu'ils pussent être totalement séparés et pour toujours du milieu où ils sont nés, ils ont encore, évidemment plus de chances de succès.

Eh ! bien alors, Père, mon action est toute, indiquée !

Attendez ma fille, j'ai dit si l'on pouvait et toute la question est là. Il ne faut pas oublier que ces êtres ont des prédispositions nettement marquées pour le vice, dont ils sont issus ; que chaque occasion qui peut se présenter au cours de l'existence devient un grand danger pour eux.

Peut-on, Madeleine ? Pouvez-vous, être sûre de fermer à ces trois êtres toutes les portes des occasions ?

Pendant la première enfance, certainement, et c'est peut être ce qu'il y a de plus cruel, car cela fait naître dans le cœur des bienfaiteurs l'espérance hélas ! trop souvent déçue.

Mais lorsque l'adolescence, si difficile déjà pour les êtres normaux arrive, quels dangers ne courent-ils pas ?

Il faut, je vous le dis, un très grand concours de circonstances heureuses.



Il faut que ces enfants restent le plus longtemps possible au foyer adoptif.

Que dans leurs fréquentations ne se glissent pas d'êtres pervers, qu'à l'heure professionnelle ils tombent dans un bon milieu. Le passage à l'armée est des plus dangereux pour eux — Il faut enfin que le mariage les unisse à des êtres sains et moraux.

Voilà ma chère fille, toutes les circonstances requises pour réussir une « évasion. »

Madeleine maintenant comprenait, les inquiétudes du bon Père, et appréciait ses prudentes réflexions. La tête baissée elle réfléchissait.

Enfin ; elle se leva, tendit sa main fine au prêtre : Merci bon Père, je comprends toute la gravité de l'acte. Ce soir, je prierai Dieu avec ferveur, et j'ouvrirai mon âme à ce qu'il me dictera.

Le Père Hugot tout ému, lui pressa affectueusement la main. Elle s'en fut lentement vers l'Eglise, le prêtre, malgré lui peut-être, souhaitait que la révélation divine fut favorable au désir charitable de la bonne Madeleine.

Quelques jours plus tard dans les jardins fleuris enjolivant la demeure de Mme Sarroy, trois bambins gambadaient tout heureux.

Conduite par Raphaël, Madeleine avait été au Port et avec l'aide et la protection du Maire elle avait obtenu que les enfants lui soient confiés. Le premier et le second jour, les petits adoptés tout surpris d'un tel changement dans leur existence restaient ombrageux et méfiants. Mais quarante huit heures ne s'étaient pas écoulées, que cette méfiance s'était dissipée. Maintenant il fallait au contraire, réfréner leur curiosité et leur sans-gêne de touche-à-tout. Habités à courir les champs et à lancer le galet, les enfants se trouvaient à l'étroit, dans le joli jardin. Ils cherchaient à lapider à coups de pierre les petits oiseaux qui faisaient la joie de la propriétaire.

Ce fut un rude labeur, que de calmer l'ardeur de ces jeunes sauvages, mais les grands enfants de Madame Sarroy concouraient à la tâche. Déjà chacun d'eux avait, suivant sa préférence, adopté son protégé. Les jeunes filles avaient employé une partie de leurs faibles économies, pour acheter des étoffes, et leur fabriquer des vêtements.

Beaucoup de joie très douce, très saine, ré-

gnait dans ce petit coin de charité. Au cours des années qui suivirent l'éducation fut parfois pénible. L'atavisme qui pesait lourdement sur les enfants se manifestait par soubresauts, Ils étaient de caractère très inégal le fils aîné était violent, quoique cependant très bon au fond. Suzanne la plus jeune des enfants était chétive et nerveuse, elle donnait plus d'inquiétudes à Mme Sarroy.

Les deux fillettes allaient dans une école voisine, l'aîné avait été placé chez les Frères auxquels le Père Hugot l'avait recommandé. Maintenant le vieux prêtre souriait malicieusement. lorsque Madeleine lui rappelait les tranches par lesquelles, il l'avait fait passer. Mais il s'était laissé entraîné lui même au jeu des difficultés de l'œuvre entreprise, et prêtait généreusement son concours.

La période de première Communion, eut un effet heureux sur ces petites âmes rustiques. L'éveil d'une pensée morale, l'idée d'une Providence surveillant les actes humains les récompensant ou les châtiant, suivant leurs mérites et leurs fautes, avait fait impression sur ces jeunes cerveaux.

Et ainsi l'œuvre délicate et laborieuse s'accomplissait, lentement, péniblement.

Dix années s'étaient écoulées depuis le jour où Madeleine avait recueilli chez elle, les trois orphelins.

Ils étaient grands à leur tour ; Louis l'aîné était commis dans une Maison de Commerce de St-Denis, Hélène et Suzanne, vivaient près de leur mère adoptive, qu'elles respectaient et chérissaient.

Tout faisait supposer maintenant que les trois enfants, à force de soins et d'éducation intelligente presque savante, s'étaient évadés de la loi fatale.

Malheureusement Suzanne restait frêle elle fit vers l'âge de dix huit ans, une maladie grave qui obligea Mme Sarroy à la confier à la bonne vieille Bana, du sanatorium de X et que Raphaël lui avait indiquée.

Madeleine Sarroy se remémorait ces dix années de labeur et de soins assidus, pendant que Raphaël debout devant elle et maintenant son équilibre de son mieux, attendait tête baissée que la bonne dame prit une décision.

Pour l'encourager à partir, il crut devoir ajouter : Il faut que je vous dise encore Madame, qu'en descendant j'ai rencontré à la côte, une bande de gros magistrats de St-Denis, qui montaient au sanatorium. Il paraît qu'ils auraient raconté qu'on les aurait appelés par télégramme pour un crime, qu'on aurait commis dans l'Îlet à Jeanot. Ça va tourner l'âme à Suzanne parce que je sais qu'avec sa mauvaise amie, elle allait souvent dans c't' îlet là. Les uns disaient que c'était pour acheter des fleurs, d'autres disaient que c'était pour une autre raison... Raphaël de plus en plus gêné balbutiait maintenant des mots inintelligibles.

Mme Sarroy s'était levée, elle était devenue blême et tremblante une émotion violente l'agitait. Pourriez-vous m'accompagner là haut ? dit-elle. — Je vous récompenserai.

Pas besoin de récompense Madame Sarroy c'est un grand honneur que vous me faites là je vous suivrai là, ou vous le désirerez.

Dans la petite maisonnette de la vieille Bana la mère d'adoption de Suzanne, arrivée de la veille était au chevet de la jeune fille, la vieille femme faisait bouillir les tisanes diverses de romarin, et de bois-cassant. Raphaël assis sur le seuil de la porte, la tête enfoncée dans les mains, paraissait perdu dans ses réflexions.

— Voyons disait tendrement Madeleine ce n'est pas raisonnable mon enfant, de te mettre dans des états comme cela, Je comprends ton émotion, cet assassinat d'un paysan que tu connaissais, ces vilaines insinuations à l'égard de ton amie c'est entendu, tout cela est très ennuyeux, te fait de la peine, mais il ne faut pas te rendre malade à ce point. Essaie de te lever, il nous faudra descendre demain tu n'auras pas de force.

Suzanne, docile se laissait caresser acquiesçait, esquissait un sourire douloureux à sa « petite mère »

Le lendemain les deux femmes purent reprendre le chemin de St-Denis. Raphaël les accompagnait en s'occupant avec dévouement de tous les soins de la route.

Avant de partir Suzanne avait été embrasser son amie, et serrer la main de Desbail.

Rendez-vous fut donné au chef-lieu, et l'administrateur ayant attiré Suzanne vers lui l'embrassa longuement lui promettant qu'à son arrivée à St-Denis, il viendrait demander

sa main à Mme Sarroy, Mme Gruant sépara les deux amoureux de sa voix faubourienne « Il y en a assez comme ça, z'avez pas honte ? ma pudeur bien connue, en est toute offensée ».

Dans la saine atmosphère de la maison d'adoption, près de son frère aîné et de sa sœur, Suzanne avait apaisé sa douleur et ses nerfs. Sa protectrice assistait avec joie, à ce retour vers la vie calme, elle pensait bien que peu à peu aidée du Père Hugot, elle éteindrait dans l'âme de Suzanne les derniers vestiges des mauvais exemples, qu'elle avait pu recevoir.

Mais Suzanne n'avait point abandonné ses beaux rêves de devenir la femme d'un administrateur, et prudemment, habilement, sournoisement, elle y préparait sa mère adoptive.

Elle se riait de ce qu'elle appelait les racontars de village ; Desbail et son amie, étaient de très braves gens d'allure un peu trop excentrique disait-elle, peut-être, très sans-gêne pour le pays, mais très honnêtes au fond. Ils occupaient une situation élevée et appartenaient au meilleur monde de la Société.

Madeleine n'avait somme toute, de renseignements, que ceux de la vieille paysanne peu susceptible d'apprécier la valeur morale des gens. Puis, de Raphaël, qui n'avait jamais, par respect pour Mme Sarroy, osé trop en dire.

Sans approuver entièrement les appréciations de Suzanne sur ses amis, elle ne s'en faisait pas un tableau trop noir.

Aussi quand un beau matin, elle reçut la visite de Desbail et de Mme Gruant, elle ne leur fit point mauvaise mine.

L'administrateur déploya toute sa science de cabot. La main sur la conscience il affirme toute la sympathie que lui avait causé à lui comme à son amie, la charmante enfant, vanta longuement sa parfaite éducation, ce qui ne manqua pas de flatter l'amour propre de Mme Sarroy.

Bref, l'on se quitta en bons termes, et les deux Tananariviens furent autorisés à venir de temps à autres, faire un brin de causerie avec Suzanne.

Quand cependant, quelques jours plus tard, car le congé expirait, on fit quelques allusions au mariage possible de Suzanne avec M. Desbail, Mme Sarroy se rembrunit et fit la sourde oreille ; mais elle vit chez sa fille adoptive, un tel chagrin, un si grand abattement, qu'elle eut un mouvement d'hésitation.

Le père Hugot fut consulté ; lui aussi fronça les sourcils à cette nouvelle, il ne connaissait rien de l'administrateur ; mais le séjour à la capitale malgache qu'il connaissait bien, l'inquiétait. Il hocha la tête « J'aurai désiré une autre destinée pour elle, mais vous connaissez le caractère de votre adoptive elle se cabrera vous ne la tiendrez pas, et il peut en résulter les pires conséquences.

Usez de vos conseils, puissent-ils avoir une action bienfaisante !! mais ma chère fille, ne vous faites pas trop d'illusions.

— Oui, fit Madeleine tristement, je me rappelle vos paroles il y a dix ans : « *Si l'on pouvait ! et l'on ne peut pas toujours* ».

Rentrée chez elle, Madeleine voulut tenter un dernier effort, mais aux regards ennuyés de Suzanne, elle comprit que la décision de cette jeune fille était irrévocable.

A regret elle consentit à cette union.

Il fut décidé que le mariage se ferait à Tamatave, car l'administrateur avait terminé son congé et devait résider quelque temps dans ce chef-lieu de la côte Est.

Madame Sarroy avait justement une sœur dans cette localité, Louis demanderait un mois de congé, et accompagnerait sa sœur.

## CHAPITRE XI

### LES SURPRISES D'UN MARIAGE

De son habile et divin coup de compas, le Créateur a décrit vers le centre de la côte Est malgache, un cercle de forme graciense.

La mer, son immortelle ouvrière, parachève l'ouvrage du grand Artiste, en nivelant sans cesse la plage blanche de sable fin.

Coquettement, sur cette rive, des cocotiers et des vacoas, de leur teinte verte, l'ornent de festons. Et c'est sous cette verdure, que des humains de races diverses, ont bâti la ville de Tamatave.

Certes, à l'époque où se déroulaient les événements de ce récit, cette localité était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui.

Cependant un commencement d'organisation était créé, les bâtiments en fer administratifs d'aspect léger, et quelques jolies constructions particulières, formaient le début de la cité future.

Parmi celle-ci, l'hôtel Métropole, tenu par un expert, était déjà digne d'une grande ville.

Placé près du bord de la mer, il découvrait la splendide rade circulaire, sur laquelle bon nombre de navires se balançaient nonchalamment aux grès du flot.

La nuit, lorsque toutes les lampes électriques de ces navires étaient allumées, le spectacle devenait féérique, mille scintillements se jouaient sur l'eau remuante ; les feux des mâtures et des phares de terre étaient les soleils de ce nouveau firmament électrique.

Ce soir-là, l'hôtel Métropole, ne cédait en rien, aux illuminations nautiques, ses grosses lampes au lusol inondaient de lumière, tout le bord de mer.

C'est que, non seulement, les habitants du lieu et les passagers du courrier qui était sur rade remplissaient ses salles de gais et bruyants clients, mais le mariage de l'administrateur Desbail, avec la charmante Suzanne Malot se terminait aussi joyeusement à l'hôtel.

Pour cela on avait réservé, à côté et face à la mer, une salle splendidement aménagée pour les fêtes.

Le bambaucheur Desbail, et la non moins noceuse Gruant, ne manquaient point d'amis qui n'auraient eu garde de perdre une si belle occasion de faire la fête.

Une immense table avait été dressée en fer à cheval, au sommet de laquelle, Desbail, sa nouvelle épouse, Mme Gruant, et le frère de Suzanne, prônaient.

Louis Malot peu habitué à la vie qu'il menait, depuis son arrivée dans la ville malgache, était tout bouleversé. Mais son jeune âge, et surtout l'atavisme qui sommeillait en lui, aidant, il s'était vite habitué, et prenait goût, à la bambauche journalière.

La sœur de Mme Sarroy avait reçu chaleureusement les deux enfants adoptifs de sa nièce, mais dès qu'elle connut le nom du fonctionnaire, que la jeune fille devait épouser elle fut consternée.

La réputation de Desbail, s'était répandue à travers l'île, Mme Nicole sœur de Mme Sarroy qui avait séjourné longtemps dans le pays était au courant.

A Suivre

JE NE FUME QUE LE NIL



# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE XI

Elle était sans moyens pour protéger ces deux enfants, elle ne put que leur prodiguer des conseils de prudence. Elle-même avait une mignonne fillette de dix-sept ans, et malgré les invitations de Suzanne et les démarches de Mme Gruant, elle refusa net de la laisser se lier au groupe.

Suzanne en fut un peu vexée, mais Louis qui avait éprouvé dès l'abord une vive sympathie pour cette jeune fille, comprit, et au fond n'en fut point fâché.

Ce soir là il avait suivi le mouvement de la journée, qui avait été plutôt chaude, et il se demandait comment il soutiendrait le choc de la nuit de bombe qui se préparait, Suzanne s'efforçait d'être gaie, mais une inquiétude pénible l'angoissait, l'heure approchait, où elle devrait affronter des explications avec son époux.

Depuis la veille elle avait confié ses inquiétudes à Mme Gruant, et lui avait déclaré quelle était décidée à tout avouer à son futur. La parisienne la rassurait ; Garde t'en bien ma chérie, tu ne connais pas Desbail, ne t'en fais pas. Je m'arrangerai ce jour là, pour qu'il ne voie pas très clair et si tu es un peu maline tout se passera bien. Et comme Suzanne ne paraissait pas très rassurée elle ajouta : Et puis tu n'as rien à craindre s'il voulait faire du chambard ; je me charge de le calmer rapidement. N'oublie pas qu'il ne doit d'avoir conservé sa situation qu'à mon intervention, et à celle de mon mari. Je le mettrai à terre avec la même facilité.

Suzanne baissait la tête, des pensées tristes l'accablaient, elle craignait l'avenir.

Mme Gruant au contraire exultait de joie mais qui n'était pas très naturelle, elle semblait boire plus que de coutume, excitait les invités, elle s'énervait elle-même, Desbail l'observait curieusement, et se demandait ce que signifiait cette exaltation.

Contrairement à son habitude, l'administrateur était plutôt taciturne, ses réparties son-

naient mal. C'est que ce qui lui restait de propre au fond de l'âme s'était recueillé. Il était amoureux pour de bon, cette fois son vieux cerveau de désœuvré, se peuplait de rêves familiaux. Il voyait déjà son intérieur d'aspect honnête. Il s'achèterait une conduite, serait le plus possible fidèle à sa légitime. Aussi, lorsqu'il confia ses nouveaux sentiments à son incorrigible amie, celle-ci le regarda-t-elle en riant et avec étonnement.

« C'est pas possible, répétait-elle on me l'a changé en nourrice ! »

Ce soir là, placée près de son ex-amant elle lui remplissait son verre coup sur coup, car dans le nouvel état d'âme où se trouvait Desbail, elle avait flairé les dangers, de la surprise qui l'attendait.

Mais le parisien était cuirassé, et lorsque Mme Gruant avait le dos tourné, les verres d'eau-de-vie et de liqueur filaient dans l'escalier de pierre de l'hôtel.

Le lendemain un soleil radieux dorait l'horizon. Peu à peu l'hôtel sortait de sa torpeur. Les boys ramassaient les restes du festin, et mettaient de l'ordre partout. Mme Gruant levée de bonne heure comme à son habitude dégustait dans un coin de la vaste salle, son chocolat habituel.

A son grand étonnement elle vit venir à elle Desbail, il était en pyjama, ses rares cheveux ébouriffés se dressaient sur son crâne luisant, le visage était boursoufflé.

Il s'assit près d'elle. Elle le regarda curieusement flairant du nouveau.

« Gruant dit-il au bout d'un instant, en s'essuyant à un calme qu'il ne possédait pas :

« Tu m'as roulé ! »

Elle le regarda fixement sans répondre.

Tu peux être fier de ton coup. Il vaut celui de la lettre anonyme.

Tu te paies copieusement ma tête, je ne pensais pas qu'entre vieux copains, on se jouait de pareils tours.

Mme Gruant continuait à le regarder sans répondre. Seul sous la table, son pied élégant, battait nerveusement une mesure saccadée.

Ce silence exaspéra Desbail.

Vous avez eu tort toutes les deux ajouta-t-il violemment, vous me connaissez mal, si vous croyez que je vais accepter bénévolement d'être votre dupe.

Je mets Suzanne à la rue avec publication du motif à la clef. Elle pourra comme cela, continuer ses farces.

Tu m'étonnes mon cher, fit la parisienne sans paraître troublée ; si tu ne m'avais pas associée aux actes de Suzanne, et fais des menaces ridicules, j'aurais été la première à partager ton mécontentement. Je n'aime pas que l'on me parle sur ce ton, continua-t-elle de plus en plus sèche : Et puisque je suis, dis-tu, l'associée de Suzanne, je le reste ! Je t'interdis le moindre geste qui puisse lui faire du tort.

Desbail, de ses doigts nerveux battait lui aussi, un air quelconque sur la table, ses dents étaient serrés de rage, mais une crainte sourde l'immobilisait.

« Desbail, ajouta Mme Gruant en ponctuant ses paroles et en le regardant fixement dans les yeux : « Penses-tu que sans mon intervention et celle de Gruant, auprès du G. Général tu aurais aujourd'hui comme partage matrimonial, la jolie fille que je t'ai fait épouser ?

— Il n'y en a pas comme ça au bague ! ! . . .

Desbail blémit sous l'outrage. La parisienne allait continuer à le cingler, mais le prudent administrateur, redevenu maître de lui, battait en retraite. Il s'était rappelé que toute dignité chez lui n'existait plus, et qu'il courait un grave danger, en ouvrant une lutte contre sa perfide amie. Il comprenait qu'il serait sévèrement battu . . .

— Allons dit-il, changeant subitement de ton l'emballes pas. Que veux-tu, à mon âge, j'ai eu encore des illusions.

— Quand ça tombe ça fait toujours un peu mal.

— J'aime mieux t'entendre causer comme ça, fit la parisienne un peu rassurée — T'es plus « toi ».

— Evidemment, la gosse a eu tort. Elle a manqué de franchise, ajouta-t-elle avec cynisme. Mais, l'en fais pas, Desbail, elle est pas plus mauvaise pour ça.

T'as raison répliqua l'Administrateur, je ne

suis qu'un muffle, et, pour se dégonfler, il débita quelques obscénités sur le sujet.

Enfin, passant la main sous la souple taille de Mme Gruant, il ajouta : Tiens, allons porter une tasse de chocolat à c't enfant, cela la remettra.

## CHAPITRE VII

### L'AMOUR VAINQUEUR DES PRÉJUGÉS

Dans la chambrette que la sœur de Mme Sarroy avait réservée à Louis, le soleil, à travers les volets mal joints, dardait ses rayons déjà chauds.

Le jeune homme s'étirait et se retournait. Un étau de fer lui broyait les tempes. Le corps était moite et douloureux.

C'est que la nuit de noces, avait été rude et le néophyte dans la débauche en subissait les effets.

Vers dix heures, Mme Nicole frappa à sa porte et lui offrit une tasse de thé. Mais Louis ne l'eut pas plus tôt absorbé qu'il se sentit pris de vertiges. La fièvre se déclarait blentot. L'on fit venir le médecin qui conclut à une fièvre bilieuse.

Cette maladie très pénible, lui fit du bien moralement. Il comprit l'inanité de la vie qu'il avait ébauchée, le désastre qu'elle occasionnait à la santé. Pendant ces quelques jours de maladie il avait reçu les soins maternels de Mme Nicole, et les prévenances de la gentille Lucette, sa fille. Une profonde affection était née entre ces deux jeunes êtres ; mais Louis était malheureux, il connaissait maintenant les tares de sa naissance ; il savait qu'à la Réunion, le nom qu'il portait avait été flétri, il savait aussi que dans son pays la société était sévère sur ce chapitre. Dans sa belle franchise, il voulut que Lucette connut aussi cette plaie vive. Un jour qu'ils bavardaient ensemble, il lui raconta dans les limites possibles, la malheureuse histoire de ses parents.

La jeune fille sérieuse écoutait, elle eut voulu arrêter sur les lèvres du jeune homme, cet aveu douloureux. Quand il eut fini, elle lui dit simplement : Cela est évidemment très pénible Louis ; mais j'estime que les fautes de nos parents ne doivent pas rejaillir sur nous, et si par nos origines, nous avons de mauvaises dispositions, nous serons bien plus méritants, si nous savons nous maintenir dans le droit chemin.

Ces bonnes paroles, dites tristement en un sourire très doux réconfortèrent Louis, il prit

la main de Lucette qu'il garda longuement dans les siennes.

Ils ne parlaient point, ils pensaient...

Leurs réflexions étaient si profondes que les deux jeunes gens n'entendirent point venir Mme Nicole.

Au seuil de la porte, elle s'arrêta et les regarda longtemps avec attendrissement. Mais un pli creusé dans son front si pur indiquant, qu'elle aussi, pensait !

Le courrier pour la Réunion était attendu de France.

Maintenant Louis, complètement rétabli, était tout joyeux. C'est qu'il était agréé comme fiancé de Lucette. Mme Nicole l'avait pris en grande affection et l'appelait déjà son « grand fils ». La douce Lucette se sentait toute heureuse.

La séparation serait évidemment pénible, mais l'on s'écrivait longuement. Maintenant qu'il avait un but, Louis redoublerait de courage pour se créer une situation, lui permettant d'assurer le bonheur de sa chère Lucette.

Un coup de canon avait annoncé comme il est de coutume à Tamatave, l'arrivée du courrier.

Tous ceux qui ont habité la colonie, savent combien cette vibration d'air pénètre dans le cœur d'un chacun.

— Le courrier ! !....

Ce sont les nouvelles des parents que l'on a laissés bien loin ! et depuis longtemps parfois.

C'est le retour des amis, revenant de congé. C'est la joie !

Le lendemain, la scène change, cette fois c'est le départ, c'est l'heure des cruelles séparations. Qui de nous, n'a connu ces moments pénibles ?

On s'embrasse, des larmes coulent, et longtemps, longtemps, de l'embarcation qui conduit au navire, et du quai, des mouchoirs s'agitent en signe d'adieu.

Il semble que les plis blancs de ces petits morceaux de linge, lancent dans l'espace des ondes de tendresse et de regrets.

Sur les quais du Port de la Réunion la scène des mouchoirs agités se renouvelait, mais cette fois, ce n'étaient point des ondes de peine qu'ils lançaient ils étaient au contraire d'allure joyeuse. C'était le retour !

Malgré le soleil de plomb qui faisait scintiller sur le sol grisâtre, les grains de charbon dont il était parsemé, Mme Sarroy sous son ombrelle de soie, se tenait sur le bord du quai, cherchant à distinguer parmi les nombreuses silhouettes, qui garnissaient les bastingsages du courrier, celle de Louis Malot.

Juché sur le gaillard, il l'avait reconnue de loin, et faisait des signes les plus variés pour se faire reconnaître à son tour. Mais l'éblouissement solaire gênait la vue, et Madeleine inquiète se demandait si son fils adoptif n'avait pas manqué le bateau.

Enfin, le paquebot ayant viré, pour entrer dans son bassin, elle reconnut le cher attendu.

Ce furent des heures bien douces, un peu troublées par le souvenir de Suzanne, cependant Louis expliqua à sa « petite mère » que tout allait pour le mieux et elle fut rassurée.

Maintenant les gabelous enfonçaient leurs mains dans les mailes, on discutait sur un paquet de tabac que le propriétaire avait eu soin d'entamer, on discutait sur les objets neufs ou usages. La douane féroce, défendait âprement les profits de l'Etat.

Le train de la malle accosté près de la Jouane, sifflait et peu à peu, les voyageurs, dans leurs étroits compartiments, s'engouffraient sous le long et étendu tunnel, qui perce la montagne et le cap Bernard pour donner accès au chef-lieu.

Lorsque Louis reprit du Service à la Maison Mailleroche et Cie il s'aperçut bien vite que son absence ne lui avait pas été profitable.

Déjà il avait eu grand mal pour trouver ce modeste emploi, et il le devait aux démarches du bon Père Hugot.

On n'avait pas manqué de raconter fiévreusement au raucron les origines malheureuses du jeune homme. Les autres employés des deux sexes avaient l'air de le tenir à l'écart. Louis souffrait en silence.

Il se méfiait particulièrement de l'aide-comptable, qui, paresseux et négligeant, se mettait en état d'infériorité notoire. Monsieur Mailleroche au contraire, n'avait pas tardé à reconnaître la valeur et le dévouement de Louis Malot mais une négligence grave, ayant fait naître des soupçons sur la probité du personnel, on avait profité de l'absence du jeune homme pour le dénigrer et lui imputer la faute.

Monsieur Mailleroche, malheureusement ne tenta point de mettre les choses au clair, et devint méfiant à l'égard de son employé.

Grande fut la déception de Louis Malot lorsqu'en fin d'année, une fonction améliorant son traitement, et qui lui avait été promise fut donnée à un autre.

Toute la nature violente de Louis se révolta, mais le souvenir de Lucette et du bonheur rêvé le calmèrent il baissa la tête sous l'adversité.

La pauvre Mme Sarroy était bien affligée de la fatalité qui s'acharnait sur ses trois enfants adoptifs.

Malgré les affirmations de bonheur, elle devinait dans les lettres de Suzanne, une vie fiévreuse et dérégulée.

Puis elle s'était aperçue que sa seconde fille Hélène s'était éprise profondément d'un jeune employé de la Banque où elle travaillait elle-même. Mme Sarroy connaissait un peu les parents du jeune homme. Ils n'étaient pas méchantes gens, mais elle craignait un échec car la mère était très fière.

Ce qu'avait prévu Mme Sarroy se produisit le jeune Georges Adalbert, ayant pressenti ses parents, ce fut un beau tapage. Mme Adalbert affirma qu'elle préférerait mourir que de voir son fils unique, faire une telle mésalliance.

Hélène ne se consolait pas, du refus qu'avait essuyé celui qu'elle aimait. Elle en était d'autant plus affectée que malgré ses consolations, Georges dépérissait à vue d'œil. Il n'était pas de ceux chez qui l'amour, est un simple caprice. le sentiment, qui lui faisait désirer d'unir sa vie, à Hélène, était de ceux-là que rien ne peut atténuer, aussi souffrait-il en silence, espérant toujours que ses parents reviendraient sur leur fatale décision.

Un jour, où plus découragé, il avait fait une tentative auprès de sa mère, il avait été rebuté si formellement qu'il en perdit tout espoir.

Georges ne surmonta pas sa peine. Peu de temps après une fièvre lente se déclarait et il dut s'aliter.

Le Docteur Levreau appelé près de lui, était perplexe. Aucun organe ne paraissait atteint, et cependant l'état général et les pulsations du cœur, révélaient l'approche d'une maladie grave.

Ayant à faire à un malade dont l'âge répon-

dait à l'éveil des sentiments amoureux, le vieux praticien flaira quelque peine de cœur. Il rédigea une petite ordonnance se réservant d'observer son malade.

Le soir même, le Docteur Levreau rencontra Mme Sarroy auprès d'une mourante, il lui serra la main affectueusement : Je me doutais bien dit-il que je vous rencontrerais ici ; et comme elle esquissait un geste d'étonnement, il ajouta : Eh bien, n'y a-t-il pas des douleurs à soulager, de consolations à distribuer ? Une heure plus tard, le vieux médecin accompagnait Madeleine un bout de chemin. Il lui raconta sa visite chez les Adalbert ; et ses idées. Puis il ajouta :

— Connaissez-vous cette famille Adalbert ?

Sans l'obscurité de la nuit, il aurait pu voir l'émotion que cette révélation venait de causer à Madeleine.

Elle hésita un instant ; puis franchement lui répondit :

— Docteur je n'ai point de secret pour vous, surtout en ce qui concerne mes protégés puisque vous avez participé dans vos moyens à leur régénération physique. Votre malade est tout simplement amoureux d'Hélène, et cela depuis plusieurs mois.

Georges Adalbert, a été mis loyalement par Hélène, au courant de ses origines, mais celui-ci, qui est à la Banque était à même d'apprécier la tenue, et la mentalité de celle qu'il aime. Il s'est élevé au-dessus de tout préjugé, car la loyauté même d'Hélène a pu achever de le convaincre qu'elle s'était « évadée » du joug atavique ; qui pesait sur elle.

— Je me doute Docteur, ajouta Madeleine de ce qui a dû se passer, Monsieur et Madame Adalbert sont de petits bourgeois enrichis, qui, comme tant d'autres, ne conduisent leur vie, que dans la crainte du « qu'en dira-t-on ».

Ils sont très bons au fond, mais ne dépendent malheureusement, exclusivement, que de l'opinion publique.

L'histoire malheureuse des enfants Malot était trop connue car dans ces petites villes coloniales, les romans des familles sont à peu près les seules distractions locales. Aussi on se les raconte souvent, on suit la vie d'un chacun dont on interprète les actes à sa façon. C'est un passe-temps, mais il est parfois bien injuste, et bien cruel !

(A Suivre)

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE VII (suite)



Le pauvre garçon a dû se heurter à un refus formel qui fera la désolation de ces pauvres enfants.

Le Docteur ému serra fortement la main de la bonne Madeleine. Je ne connais rien d'injuste et de douloureux que ces décisions maladroites et brutales de certains parents. Ils n'ont pas conscience des tourments qu'ils causent ainsi, tourments qui altèrent la santé de ceux à qui ils sont infligés, tourments, qui chez certaines âmes d'élite, au cœur simple peuvent occasionner la mort.

— Souhaitons que ça ne soit pas le cas Docteur, car ma pauvre Hélène en resterait inconsolable. Je ne m'illusionne pas, elle aime profondément M. Adalbert.

Les parents de Georges étaient bien inquiets le mutisme du Docteur ne leur disait rien de bon. La mère interrogeait son fils :

— Mais qu'as-tu mon enfant ?

Georges ouvrait la bouche, essayait de dire quelque chose, mais aussitôt, il était pris d'un tremblement nerveux, avec compression du cœur qu'il serrait à pleines mains. La pauvre mère devenait folle.

Depuis quelque temps déjà son fils était devenu taciturne, il essayait bien de temps à autre de sourire à sa mère, mais ce sourire était contraint. Il mangeait à peine, s'affaiblissait et il était dans un état d'anémie grave qui paraissait avoir déterminé ces troubles inquiétants.

Le lendemain matin vers neuf heures le Docteur Levreau sonna à la porte. Il était impatientement attendu.

Il examina sérieusement son malade, pour le rassurer un peu ; il prescrivit une nouvelle ordonnance, mais une fois dans le salon, il pria M. et Mme Adalbert de l'écouter.

— Je ne crois pas me tromper, dit-il aux parents terriblement inquiets, votre fils est atteint d'un mal qui ne relève pas de la science.

Il souffre d'un chagrin, que vous seuls, sans doute, devez connaître.

Il n'a pour l'instant, aucun organe d'atteint, mais sa vie n'en est pas moins en danger si la cause du mal n'est pas enrayée.

— Tâchez de faire le nécessaire si vous pouvez, ajouta-t-il en ponctuant sa phrase. Puis il partit lentement.

En lui-même il pensait : C'était un cas de conscience, l'opération a été dure, mais elle était nécessaire. Ce garçon-là est vraiment en danger.

Dans le petit salon bourgeois, les parents de Georges étaient atterrés. Le père regardait tristement son épouse, mais celle-ci devinait un regard de reproche, car, la première, elle avait tissé le malheur qui planait sur eux, son mari déboussaie ayant eu pour habitude, de ne jamais la contrarier.

Après un instant d'hésitation où l'on sentait que tout son cœur de mère luttait contre son orgueil, Mme Adalbert se leva résolument, essuya deux grosses larmes et invita son mari à la suivre.

— Georges était dans une de ces prostrations particulières aux grands anémiés sa mère s'approcha de lui, lui caressa doucement sa fine chevelure, et de la voix douce qu'elle employait quand il était petit, elle lui murmura à l'oreille :

— Georges, mon enfant bien-aimé, aurais-tu quelques peines ?... Maman t'as fait du chagrin... dis... tu l'aimes donc bien... tu voudrais quand même... Dis mon enfant.

Georges avait entr'ouvert les yeux, et regardait longuement sa mère qui, silencieusement, pleurait. Il ne fit pas de réponse, mais un gros sanglot en fit l'office.

Le père Adalbert assis auprès du lit, lui non plus, ne contenait pas son émotion.

Comme la pluie bienfaisante, après une journée chargée d'électricité, les larmes apaisent la douleur des âmes. Ce gros chagrin



en communion, fut comme une détente, et entre deux larmes, le fils et la mère, échangeèrent un sourire d'amour.

Mme Adalbert avait compris qu'une réaction heureuse s'était faite dans l'état de son fils ; et dans sa joie maternelle, elle voulut précipiter son bonheur et sa guérison.

— Dis-moi mon Georges, si j'appelai la bonne Mme Sarroy pour m'aider dans tes soins.

Penses-tu qu'elle vienne ? Ne nous garde-t-elle pas rancune ?

Georges était trop impressionné pour pouvoir articuler une parole, mais son regard et un geste négatif de sa main amaigrie firent comprendre à Mme Adalbert, que celle dont elle parlait ne connaissait pas la rancune.

Il était environ trois heures de l'après-midi. Hélène, triste et soucieuse, était accroupie dans le salon, la tête perdue dans son ouvrage. « Sa petite mère » écrivait auprès d'elle :

— Tiens, dit-elle, en entendant japer sa petite chienne Mirza, une visite..... Qui peut bien venir nous voir ? Elle resta bien surprise en face du père Adalbert qui s'avancait avec forces excuses et politesses. Il paraissait fort embarrassé.

— Qu'y a-t-il pour votre service Monsieur Adalbert dit-elle d'un sourire engageant qui le mit un peu à son aise.

A la dérochée il regardait Hélène, qui, après un salut poli, semblait s'être remise à son ouvrage. Toutefois, le rose inaccoutumé de sa fine oreille trahissait une grosse émotion.

— Mme Sarroy c'est ma femme qui m'a dépêché près de vous, afin de vous demander un service. Elle sait que vous ne refusez pas vos soins aux malades, or nous avons notre fils très dangereusement atteint, le docteur a ordonné tout un traitement, mais nous sommes bien embarrassés pour l'administrer. Le père Adalbert voulait continuer son petit mensonge mal appris, mais il baffouillait terriblement et Madeleine trop fine, pour ne pas avoir compris qu'il y avait eu un revirement dans l'âme de ces parents vint à son secours.

Certainement, Monsieur Adalbert, si je puis vous être utile, je serai chez vous dans un instant..... mais le brave père restait là, bras ballant, balbutiant ; il n'avait pas fini son chapitre, et ce qui lui restait à dire, était plus difficile.

Madeline cette fois, le regardait avec étonnement, souriant discrètement de son embarras.

— Ma femme m'a dit aussi.... seulement je ne sais pas si ce n'est pas indiscret.... que..... que le malade aurait bien du plaisir à voir Mlle Hélène. Madeleine, cette fois, restait suffoquée, ce qui mit le père Adalbert dans les transes. Quant à Hélène, elle avait reçu comme un choc à la poitrine, toute rouge et confuse, elle s'enfonça de plus en plus dans son ouvrage. Elle aussi comprenait qu'un miracle s'était accompli. La phrase prononcée par le père de Georges, relevant que son fils était en danger, la bouleversait était-elle à la veille du bonheur, ou de l'irréparable malheur !!

Quand la petite sonnette tinta chez les Adalbert annonçant la visite si impatiemment attendue chacun de ses habitants, eut une petite contraction nerveuse. La mère de Georges toute agitée se précipita pour ouvrir.

Quant au malade dont l'oreille était tendue, il sentit sur son pauvre visage anémié, une petite chaleur.

L'entrevue fut poignante. Les cœurs étaient contractés. Aucune parole ne sortait des poitrines qui se soulevant plus vite, décelaient une émotion intense. Mais Madeleine était plus aguerrie elle vint au malade, l'examina longuement et ce second et tendre regard maternel le pénétra.

En quelques instants elle eut préparé un breuvage chaud et bien aromatisé, elle passa un bras sous l'oreiller du malade, lui souleva la tête, et le lui fit absorber. Le malade était plus calme et ses yeux se promenaient sur sa mère, sur Mme Sarroy, puis sur Hélène. Il les regardait tour à tour, comme s'il revenait d'un rêve. La pauvre fille ne pouvait croire qu'en si peu de temps, celui qu'elle avait connu si fort, si plein de santé fut rendu en cet état ; et, n'en pouvant plus, elle ne put retenir ses larmes. Il la vit pleurer, et lentement, il avança sa longue main effilée vers elle, comme pour la calmer.

Les deux mères avaient vu ! elles avaient compris la violence des sentiments qui, envers et contre tous, les attiraient pour les unir.

Elles échangeèrent un long regard, regard de bonté, regard de pardon, et, mues par un même instinct, elles se rapprochèrent du lit.

Madeline mit la main d'Hélène dans celle du malade, que lui tendait sa mère.

C'est au milieu de ce bonheur que le Docteur Levreau arriva à l'improviste.

Le père Adalbert ne pouvait dissimuler sa joie. . . . Ma foi Docteur on a ponctuellement suivi votre ordonnance et ça va mieux. Le Docteur Levreau, qui ne comprenait pas très bien la joie subite de M. Adalbert, hocha la tête d'un air de mécontentement ;

Ce n'est pas mon ordonnance écrite qui importait le plus, dit-il un peu durement.

Mais non Docteur, reprit le père de Georges, c'est l'autre que nous avons suivie. Il n'eût point besoin d'en dire davantage, le Docteur entrant dans la chambre, d'un regard, avait tout compris. Sa bonne figure s'éclaira, et s'adressant à Mme Sarroy :

Décidément Madame, je finirais par croire que vous faites concurrence aux médecins. On ne peut plus venir voir un malade, sans vous y rencontrer ? Et ajouta t-il en souriant, tout en regardant Georges, dont l'œil heureux révélait un mieux sensible, ce qu'il y a de plus grave, c'est que vous les guérissez !

Des maladies, comme celles-là, cher Docteur, répondit Madeline, ne sont point de votre ressort, je discute votre compétence !

En attendant dit-il, permettez-moi d'ausculter le malade, je crois qu'en ce moment vous paraissez tous oublier, que son état nécessite une surveillance attentive. Un silence respectait l'examen du Docteur. Enfin se relevant il dit :

Aucune négligence, beaucoup de calme, évitez les émotions, mêmes heureuses, celle d'aujourd'hui que je devine, a produit une réaction favorable, je l'espère; mais ne vous étonnez pas de voir votre malade, ne se relever que lentement. Il écrivit une nouvelle ordonnance, serra chaudement la main des personnes présentes, et s'en fut tout heureux.

Louis avait beaucoup souffert de la peine d'Hélène. L'implacable fatalité qui s'attachait à lui, était de même nature. Aussi, ce lui fut une grande joie quand au sortir de son bureau, la jeune fille lui raconta le miracle qui s'était produit.

Cependant, si Louis était heureux du soudain bonheur de sa sœur, il restait malgré tout, l'âme angoissée, car le sien était bien compromis.

Ce n'était pas les 150 frs. par mois qu'il gagnait

à la maison Mailleroche, qui lui permettraient jamais de s'assurer une vie de famille. Et la défiance de son patron qui ne lui avait pas échappé ne lui laissait guère d'espoir de voir augmenter ses maigres émoluments.

On allait se mettre à table, lorsqu'on entendit une grosse voix bien connue crier à la porte :  
Facteur !

Quel bonheur, on allait sûrement avoir des nouvelles de Lucette et de sa mère, et peut-être aussi de Suzanne. Elles étaient bien tristes maintenant, les lettres de Tamatave, depuis que Mme Nicole avait reçu les douloureuses confidences de Louis. Cependant, le jeune homme y avait puisé des consolations et des encouragements.

Lucette était prête à subir toutes les épreuves, et, disait-elle, son amour n'en ferait que grandir.

De ses doigts tremblants, Louis décacheta la lettre, elle était bien de Madame Nicole et contenait à la fin, quelques lignes de la fine écriture de Lucette.

Louis avait changé de couleur, l'émotion l'étreignait, il tendit la lettre à sa mère, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Madame Nicole expliquait, que voyant ses enfants si malheureux, elle s'était décidée à faire une démarche auprès du Directeur d'une grosse et nouvelle Cie de Tamatave, à qui, un ami l'avait chaudement recommandée.

Son courage avait été récompensé, car la Cie qui manquait d'employés, offrait spontanément à Louis Malot, une situation superbe à cette époque, de 400 fr. par mois.

Décidément dit Hélène pleurant presque de joie, c'est aujourd'hui le jour des miracles.

— C'est vrai dit Madeline, nous sommes, mes enfants sous une véritable pluie de bénédictions, remercions Dieu et profitons-en.

Les employés de la Maison Mailleroche furent bien surpris lorsque, le lendemain le jeune homme tout heureux, leur annonça la nouvelle.

L'aide-comptable en jaunit de jalousie, et les commentaires fiéleux ne manquèrent point pendant que Louis Malot était dans le bureau de M. Mailleroche.

Celui-ci fronça les sourcils, et resta un instant perplexe, lorsque le jeune homme, lui eut correctement exposé sa décision.

Au bout d'un instant, il lui posa diverses

questions relatives aux négligences relevées en son absence. Louis assez étonné, répondit franchement et sans aucune difficulté.

Monsieur Mailleroche comprit alors qu'il avait été trompé, il se leva et tendit sa main au jeune homme.

— J'ai été injuste envers vous, dit-il simplement, je regrette votre départ, vous êtes un brave et honnête homme ; puis s'asseyant à son bureau il rédigea pour Louis un certificat élogieux destiné à le mettre en bonne posture, dans son nouvel emploi.

M. Mailleroche prit le bras de Louis, et, à la stupéfaction des employés, l'accompagna jusqu'à la porte.

Une fois que Louis fut parti il se retourna vers son personnel ahuri et fixant particulièrement l'aide-comptable :

— Je vous souhaite à tous une moralité et une mentalité, comme celles de ce jeune homme dit-il ; puis il entra dans son bureau.

## CHAPITRE VIII

### LE DISTRICT DE BÉTAVOLO

Au fond d'une jolie baie, découpant en demi-cercle une forêt tropicale aux arbres puissants, aux lianes monstrueuses enchevêtrant leurs branches en des torsions reptiliennes, le petit village de Bétavolo devenu pour son malheur, chef-lieu de district alignait ses cours carrées et ses cases, en feuilles de ravenales.

A moins d'un kilomètre du village principal, se trouvait la propriété d'un vieux colon, le père Joubin.

Le brave homme était âgé de soixante-douze ans, et malgré un séjour de quarante cinq ans dans le pays, il supportait gaillardement son grand âge.

Il faut dire qu'il avait été toujours sobre, et s'était entretenu sagement tant au physique qu'au moral.

Physiquement par une hygiène parfaite, une vie au grand air, l'abstention de médicaments chimiques, et un traitement par des simples, que sa profession lui avait permis d'étudier.

Moralement, par un contact constant, grâce aux livres et revues, avec tout ce qui touche à la science.

Spécialiste, il était venu vers l'âge de vingt-sept ans, envoyé par une Maison de commerce d'orchidées et en même temps, il alimentait plusieurs jardins zoologiques européens, de collections d'insectes.

Le pays Bétismisaraka dans lequel il s'était fixé lui avait donné bien des joies, car ces forêts tropicales humides, sont d'une richesse inouïe tant en insectes de formes et de teintes variées, qu'en orchidées de beauté.

Aux premières heures de son installation il débordait de plaisir, en cueillant par brassées dans les palmiers qui fournissent le crin végétal, les merveilleuses « Elisabethées », gloire de nos serres européennes ; puis un jour, vers midi, où sous un soleil de feu, il traversait une clairière plantée de Vakoa, il tomba véritablement en extase. Chaque palmier laissait échapper d'une forte racine lovée comme une corde à la naissance de ses tiges, les balais fleuris de la gigantesque orchidée, souvent haute de plus d'un mètre, qui pousse exclusivement sur ce palmier.

Aussi, cette vie calme toute de science et de poésie, eut-elle été douce au vieux colon sans le spectacle assez lamentable des débuts d'une civilisation de conquérants, venant maladroitement, brutalement, briser toute la poésie du lieu.

De cela il était inconsolable, il n'en soufflait guère motsi ce n'est avec le père Richeaud de la Congrégation du St-Esprit, qui dans ses tournées ne manquait jamais de venir partager avec lui l'assiette de riz, le traditionnel « carri de poulet », et le bienfaisant « rano-ampanga ».

Les convictions religieuses et politiques de ces deux colons, n'étaient point tout à fait semblables. Mais ils avaient néanmoins, l'un pour l'autre, une réelle estime et ils se voyaient toujours avec un grand plaisir.

Ce jour là, le vieux Joubin était attristé par le départ du Chef de district qui pendant deux ans, avait été pour lui un véritable ami, et il était fort inquiet par l'arrivée d'un nouveau venu dont on ne disait pas le plus grand bien.

Le vieux colon était plus nerveux, et plus expansif que de coutume. Le récit que le père Richeaud de passage, à Bétavolo, lui avait fait des tracasseries dont il avait été l'objet de la part du Chef de province, rangeur de curé émérite, l'avait exaspéré.

Joubin exposait à son hôte, le tableau navrant de tout ce qu'il avait vu depuis son arrivée au pays.

(A Suivre)

## L'ÉVASION

# Roman Colonial

CHAPITRE VIII (suite)

— Voyez-vous Père, lorsque je débarquais ici, il y a plus de quaranté cinq ans je trouvais une population plus dense qu'elle n'est aujourd'hui malgré les arrêtés de centralisation. Les malgaches au lieu de fuir leur petit chef-lieu où ils n'étaient point troublés, s'y réunissaient.

Certes, les cases étaient moins régulières et moins bien alignées, mais leur groupement par petits patés réunissant chaque famille, seyaient beaucoup mieux au décor rustique de ces lieux. Les cours carrées, ces demeures alignées à égale distance, me font l'effet d'un camp militaire.

Un camp militaire ! dans le paisible et doux pays des Betsimisaraka dont le nom peut se traduire ainsi : « Beaucoup qui ne se séparent pas ».

Des alignements ! dans ce pays pittoresque aux lignes étrangement découpées et qui paraît en avoir l'horreur !

Le Père Richeaud souriait :

— Jè ne soupçonnais pas que l'orchidéiste Joubin avait l'âme si poétique.

Le père Joubin pris en son faible, rougissait un peu.

— Je ne suis pas poète, mais je suis sensible aux beautés de la Nature. Les lignes et les notes discordantes me choquent.

— La vie de ces malgaches à cette époque n'était point exempte de tracas dans cette nature si sauvage, d'une humidité exagérée, dans cette brousse si dense, la culture et l'élevage ne se faisaient pas sans difficulté.

Bien des déboires frappaient les éleveurs et les cultivateurs, mais ces inconvénients et petites misères avaient comme effet de créer entre eux une solidarité admirable qui disparaît de jour en jour. Ceux qui récoltaient ou qui réussissaient leur élevage venaient spontanément au secours des autres ce qui fait que l'on s'apercevait à peine des désastres éprouvés.

Par ailleurs, la vie de ces gens-là était

d'une tranquillité à peu près parfaite et fort peu compliquée. Les anciens se targuaient de sagesse et de justice, ceux qui étaient choisisétaient trop fiers de cette distinction pour la compromettre.

Sous l'énorme badamier qui ombre l'entrée du village comme au temps de St-Louis, ils se rassemblaient, et avec recueillement, discutaient leurs difficultés. Aucun désordre, aucune colère apparente, le respect parfait des Juges et des sentences terminaient les procès sans à-coup.

Aujourd'hui les complications judiciaires de notre code, abrégées cependant pour les indigènes, ont ouvert la voie à toutes les ruses. Les malins savent passer à travers mailles, et exploiter toutes les équivoques. Le malgache a perdu confiance en la Justice qui lui est imposée et ne s'occupe plus que d'avoir de bons rapports avec ceux qui la rendent.

Leur croyance religieuse, se réduisait à l'existence de Dieu « Zanaharybé ». Mais ils ne s'intéressaient point à connaître sa composition. Ils le plaçaient au ciel, et le savaient très puissant et très bon. Vous pouvez vous en convaincre vous-même par cette expression si fréquente en toutes circonstances difficiles « Zanahary anbonny » ! Dieu là-Haut.

Ce qui prouve aussi leur déterminisme absolu c'est qu'à chacun de leurs actes importants bons ou mauvais, ils répètent : « C'était la volonté de Dieu ».

Le voleur ou l'assassin lui-même - Ils sont rares ici - dit au Juge : c'est Dieu qui a conduit ma main ; et le Juge lui répond : C'est exact, comme c'est lui qui ouvrira ma bouche pour prononcer la sentence.

Avec le culte des morts, cette religion évidemment primitive et incomplète, leur permettait cependant de vivre assez honnêtement.

Ils avaient aussi leurs heures de joie, ils apportaient à leurs fêtes toujours spontanées, une gaieté simple et franche, qui a disparu

dans leurs nouvelles réunions, commandées, administrativement, et à jours fixes.

Aujourd'hui nous en aurons une triste réédification dans l'apparat commandé en vue de recevoir dignement. . . joyeusement. . . le nouveau chef de district.

La plus grande inquiétude règne dans l'esprit des malgaches, que sera ce nouveau détenteur de la justice et de l'économie du pays ?

J'ai assisté Père, à la transformation, étape par étape, de ce joli pays, je ne puis que le comparer à l'introduction, dans un organisme faible peut être, mais sain, d'un sérum trop violent, que les vaisseaux du patient ne pouvaient supporter.

— Au fond, dit le Père Richeaud, vous voulez bien reconnaître tout de même que nos colonisateurs sont des médecins nécessaires pour développer ces peuplades. encore à l'état d'enfance, mais vous soutenez qu'ils ont été brutals et maladroits.

— Absolument, Père, c'est ce que je crois fermement. Ecoutez plutôt le récit sincère de la première pénétration en ce petit pays, de notre civilisation par des unités de fortune, et vous conviendrez, qu'en laissant cette tâche délicate au hasard, nous avons été de bien piètres colonisateurs aux premières heures.

Enfin, une administration plus rationnelle s'étendit sur le pays celle de notre district se composait d'un administrateur, d'un commis des Services Civils, d'un garde principal de milice, d'un Gouverneur indigène d'un médecin de colonisation, et d'une sage femme également indigènes tous les deux.

Mais si la morale, la justice et l'économie générale, furent mieux respectées, le joug administratif pesait trop lourdement sur cette population peu disciplinée.

Au fond l'Administration nouvelle ne savait guère trop quel régime appliquer. Les théories diverses défrayaient les couloirs coloniaux : Assimilation disaient les uns, association disaient les autres, et au fond, chaque administrateur suivant son tempérament, appliquait ses méthodes personnelles

— Ce dut être un beau carphanaüm fit le Père.

— Oui en effet les indigènes suivant l'esprit de leurs chefs de districts, étaient accommodés, à telles ou telles sauces. Au fond les deux théories ne valaient pas grand'chose surtout celle vraiment ridicule de l'assimilation.

On n'associe pas ensemble un pot de terre et un pot de fer, pas plus qu'on ne les fait s'assimiler.

— C'est vrai, fit le prêtre, mais cependant, il fallait bien adopter une méthode.

Oui les méthodes les plus simples et les plus équitables sont les meilleures.

Je ne fais pas de théorie Père mais pensez-vous que si moi, l'Indien le clergiman ou le Marchand de tafia, avions tenté de nous implanter ici par la force, nous aurions pu obtenir de vivre en paix au milieu de ces peuplades. ?

Somme toute, bien ou mal, nous avons colonisé avant l'administration. Et si, à la place, des unités de hasard bonnes ou mauvaises que nous étions, il avait été envoyée ici une sélection de bons maîtres susceptibles d'enseigner dans tous les domaines de la vie économique et morale. si au lieu d'*assimiler* ou de *s'associer* avec des gens de mentalité primitive l'on avait fondé un *groupement* modèle de colonisation que semblablement à ce que je faisais avec mes friandises, l'Indien avec ses tissus, le Pasteur avec ses harmonies on avait mis à leur portée, des éléments de bonne colonisation ; si aux cultivateurs, on avait offert l'exemple de culture rémunératrice en leur fournissant les premiers plants et en leur assurant plus tard la vente de leurs produits : si aux éleveurs on avait fourni des races nouvelles ; si aux enfants on avait offert l'école avec, comme récompenses, des situations à ceux qui l'auraient fréquentée puis plus tard rétribué pensez-vous qu'une colonisation plus paisible, d'esprit plus juste aussi ne se serait pas développée ?

Si l'on avait encore appuyé le respect de l'autorité existante n'aurait-on pas pu faire construire des chemins utiles d'abord aux gens du lieu, plus-tard à la collectivité entière de l'île. ?

Si en un mot on avait colonisé par le *Modèle*, l'*Exemple*, par la loi si naturelle, si juste, de l'*Offre* et de la *Demande*. Ne pensez-vous pas cher Père, qu'avec de moindres frais, et beaucoup moins d'injustices l'on aurait pu obtenir un résultat meilleur ?

Je comprends fit le Père Richeaud : on aurait dit à l'indigène : Je t'offre du bien-être de la vraie civilisation, regarde, elle est bien présentée, elle est enrobée de douceurs et d'agréments, en veux-tu ? Et à ton tour ne voudrais-tu pas me vendre les richesses naturel-

les que ton sol recelle, et que tu peux extraire. Je te vends, je te prête, je t'achète mais je ne m'associe pas.

— Oui, Père c'est à peu près cela que je pense, tandis que nous sommes venus ici *Isolés*, agissant à notre guise, sans aucune directive; aucun de nous ne pouvant supporter les frais d'une existence européenne indispensable aucune possibilité de se créer une famille avec des éléments du pays natal alors la plupart d'entre nous finirent non pas par *assimiler* les malgaches, mais par se faire *assimiler* par eux.

— L'absorption par l'ambiance fit le Père ?

— C'est exact.

— La plupart des chef lieux de districts ou de provinces qui ont été créés continua Joubain, l'ont été sans études préalables.

L'on a généralement adopté, les anciennes cités hovas, sans tenir compte qu'elles avaient été surtout choisies dans les lieux escarpés pour que leurs habitants puissent se défendre contre les populations autochtones, où loin des rades hospitalières, pour se mettre à l'abri, des navires de guerre, et de leurs canons.

— La colonie offrait cependant, à la colonisation des vallées vastes et fertiles, des centres de gisements miniers où la colonisation se serait groupée avec fruit.

— Oui je vous le répète, notre premier effort de colonisation, révélait une incompétence absolue, et elle a retardé pour longtemps, l'avenir de ce beau pays.

— Je le crains fit le prêtre mais il ne faut désespérer de rien tout s'améliore dans ce bas monde. Nous connaissons de meilleurs jours.

En attendant, fit le vieux colon il nous reste encore dans les cadres de l'Administration quelques unités bien indésirables. J'ai reçu une lettre de mon ami Louis qui a si bien administré ce district pendant deux ans, je devin à travers ses lignes discrètes, ses inquiétudes sur le sort de ses anciens administrés.

— Oui M. Joubain Monsieur Desbail, l'administrateur qui nous arrive, ne jouit pas précisément d'une bonne réputation. Mes confrères me signalent de me tenir sur mes gardes.

A ce moment le bruit sourd du tamtam dans le lointain, prévint les deux colons de

l'arrivée à Bétavolo, du nouveau chef de district.

Malgré lui: le Père Richeaud, laissa percer un signe de mécontentement le vieux colon devina son embarras.

— Je pense dit-il que votre séjour au village vous sera plutôt désagréable ces beuveries, ces danses ces clameurs qui peuvent se prolonger assez tard dans la nuit vont vous troubler.

Vous avez grand chance que votre boy, à l'heure du souper, ne soit lui aussi dans les vignes du Seigneur. Permettez-moi de vous offrir, sans cérémonie de partager mon modeste souper et un lit.

— J'accepte de bon cœur fit le prêtre ce sera encore une occasion de bavarder un peu.

## CHAPITRE IX

M. DESBAIL ADMINISTRÉ

Le tamtam au grondement monotone, se faisait entendre au village.

C'était le déclanchement de la fête officielle. Elle durerait ainsi sous ce rythme éternel et indéfini, jusqu'à ce que le nouveau chef de district, se déclarât satisfait.

Aux sons d'une conque marine plus agréable assurément que le tamtam, les indigènes faisaient le rassemblement. Tous les lambas aux couleurs hétéroclites de l'indien, débouchaient de tous les sentiers sillonnant l'épaisse forêt au vert sombre ils formaient un contraste curieux.

Sur les croupes robustes et chatoyantes des jeunes « manganguys » les locomotives les lunes, les bœufs, des tissus, s'agitaient et semblaient prendre vie.

Sur les cheveux touffus et noirs, les rigides chapeaux de paille placés un peu sur le côté « en crancurs » faisaient l'admiration des femmes.

Les malgaches arrivaient ainsi en petits paquets chacun d'eux représentant la minime population de villages perdus dans l'intérieur.

Chaque groupe était précédé d'un modeste drapeau tricolore, et du musicien local, faisant rendre à un accordéon de pacotille, un accord monotone et toujours le même toute la science des musiciens.

Mais cette espèce de complainte instrumentale, qui était dominée par des chants de tons suraigus émanant du groupe des femmes. Ce beau tapage était encore complété, par des claquements de mains, exécutés avec ensemble.

C'était la fête commandée.

Certes aucun ordre supérieur, n'était venu exiger cette manifestation, mais le gouverneur indigène, un rusé Hovas, à la coule des habitudes administratives, savait bien ce qui lui en coûterait, si l'arrivée du chef de district, n'était pas marquée par la joie populaire.

Le gouverneur Rakotamangue avait fait le nécessaire, et la population de Bétavolo l'esprit un peu inquiet, faisait de la joie officielle.

A l'extrémité du village, et à l'embouchure de la rivière sombre qui baigne le pays, de nombreuses pirogues effilées attendaient le cortège administratif. Les piroguiers munis de leurs larges pagaïes, sous leur calme apparent, leurs oreilles tendues, scrutaient la route.

Sur la rive, les fonctionnaires malgaches chamarrés de leurs galons, s'apprêtaient à recevoir leur chef. L'indien malin, lui aussi, n'avait pas manqué de venir faire ses obséquiosités intéressées ; un peu en arrière, la population groupée, et, redevenue silencieuse, sur l'ordre du gouverneur, attendait le signe qui déclancherait la gaieté. De l'autre côté de la rivière, on entendit les râles énergiques des porteurs de filanzane.

Malgré les quarante kilomètres accomplis les porteurs couraient à petit trot avec leurs voyageurs à l'épaule.

Enfin le cortège apparut.

Devant, la gracieuse Mme Desbail qui disparaissait littéralement sous les fleurs sauvages, et les orchidées qu'elle avait fait cueillir en cours de route. Puis, Desbail, plutôt couché qu'assis, sur le filanzane large et confortable.

Derrière s'allongeait la théorie des cuisiniers, boys, et une quarantaine de porteurs de bagages.

Les pirogues s'étaient approchées. Sur un filanzane déposé au centre de l'une d'elles, Mme Desbail, non sans une certaine crainte, prenait place dans le fragile esquif. Le reste du convoi suivit. Au moment où le couple administratif, recevait les salutations couchées des autorités malgaches, la tempête des

chants aigus, des claquements de mains, du tamtam, des accordéons se déclancha. Des « vives M. l'ad...trateur » difficilement articulés, dominaient le tumulte. Les filanzanes furent ainsi conduits à la Résidence suivis de toute cette population bruyante.

C'était vraiment une belle réception, dont le chef de district se déclara satisfait. Vers le soir, la conque réunissait encore la population sur la place du village pour écouter le discours du chef de district.

(A suivre)

## Au Palais du Bon Marché

Magasin Patel vis-a-vis du chinois Cha-Ty Route Nationale de Saint-Louis-Réunion vient de mettre en vente au détail à compter du six juillet 1928 une grande quantité de marchandises de toutes sortes et de toute première qualité.

Tissus et comestibles très assortis à des prix exceptionnels de bon marché, défiant toute concurrence. Venez-voir, venez-voir ! une visite même de simple curiosité s'impose !

Maison vendant le meilleur marché de tout Saint-Louis.

## Maison Thuong-La

Epicerie Centrale

DEMI-GROS—DÉTAIL

84, 85, 86. Rue de l'Eglise

SAINT-DENIS (Réunion)

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE VIII (suite)



L'interprète, les cordes vocales tendues et gonflées rendait en les emplissant et avec forces contorsions les phrases et périphrases que le blasé Desbail de sa voix éraillée avait l'habitude de servir à chaque prise de service dans un nouveau district.

C'était toujours le même cliché :

« Suis très juste mais très sévère, suis votre père, je vous connais bien et vous aime bien, mais, qui aime bien, châtie bien, ceux qui paieront bien leurs impôts ne seront pas inquiétés, mais les autres seront pourchassés impitoyablement ».

Malgré la distance qui séparait la propriété du village, il n'était point possible de se reposer avec le roulement de l'impitoyable tam-tam. Aussi le père Richeaud, et le vieux colon tout en ingurgitant une tasse d'anis sauvage, s'entretenaient doucement.

— L'originalité d'une race disait le père se conserve dans son évolution si elle n'est pas dérangée, ou violente on dirait qu'elle subit les mêmes phénomènes que les pierres précieuses.

Dans des explosions volcaniques des cristaux d'une grande pureté se sont enrobés dans des quartz quelconques. Pour les remettre à nus, il faut les frotter lentement sans les briser. Les grands arts anciens n'ont, conservé leur originalité propre, qui nous charme tant aujourd'hui, que parce qu'ils ont évolué par eux-mêmes.

Les plus frustes et les plus primitives de nos races, possèdent aussi leur noyau d'originalité personnelle. Il s'agirait, onc en matière de colonisation de ne pas le détruire. Si nous donnons aux indigènes, des usages, des coutumes nouvelles, il faut absolument respecter ceux qui leur sont propres, ils sauront apporter à nos coutumes, cette pointe d'originalité qui leur est personnelle.

Au lieu de cela, nous les obligeons à prendre nos danses, nos chants qu'ils rendent de façon grotesque. Nous ne développons pas,

nous brisons. Le tam-tam ayant enfin cessé chacun se mit au lit.

Le lendemain vers les trois heures le couple administratif se rendait en visite chez le père Joubain. Celui-ci en fut avisé par le passage cadencé des porteurs. Il vint au devant d'eux. Desbail après avoir présenté sa femme, tendit la main au colon en lui disant gaiement :

— « Inutile de nous présenter, mon cher Monsieur Joubain, vous êtes connu comme le loup blanc, et comme le meilleur colon de la région. On connaît vos efforts, et les services que vous rendez à la colonisation. D'ailleurs mon prédécesseur Louison, que j'ai rencontré à Tamatave, m'a longuement parlé de vous. Suzanne renchérit.

— Oui Monsieur Joubain, Madame Louison ne tarissait pas d'éloges, sur votre délicatesse, sur votre tact, rappelait avec plaisir les bons rapports que vous avez entretenus pendant les deux ans qu'ils ont occupé ce poste. Et ce qui a particulièrement éveillé ma curiosité, c'est que d'après Madame Louison votre demeure serait une véritable niche d'orchidées les plus variées et dont vous êtes généreux. Ceci dit dans un sourire exquis, auquel le vieux colon ne fut pas insensible.

L'orchidéiste peu méfiant, était assez flatté de cette entrée en matière.

Mais ce qui plut moins au vieux colon fut la familiarité de Desbail qui au bout d'un quart d'heure, lui mettait la main sur l'épaule et l'appelait père Joubain.

Mais Desbail malin, connaissait la faiblesse des colons et à brûle-pourpoint lui demanda de lui faire faire sur sa concession le tour du « propriétaire ».

En effet rien n'est plus sensible à un colon que de voir visiter ses travaux et le fruit de ses peines qu'il est le seul à connaître.

La propriété « Elisabethée » n'était pas longue à visiter, les plantations restreintes formaient plutôt des pépinières d'étude. Desbail couvrait le colon d'éloges.

— Des colons comme vous, père Joubain, ne sont pas assez encouragés, mais vous trou-



verez auprès de moi, l'aide désirable. J'estime que ni les uns, ni les autres, nous ne sommes venus ici pour enfiler des perles, et que les indigènes doivent donner à la colonisation plus qu'ils ne donnent.

Au fond de la propriété, une jolie plantation d'ylang-ylang paraissait être restée en panne. Desbail en fit la remarque.

— C'est que voyez-vous, Monsieur l'Administrateur la main-d'œuvre dans ce pays est assez rare, il m'aurait fallu deux ou trois hommes de plus, la contrée n'est pas très peuplée. De plus, sa population est assez dispersée, dans les villages de l'intérieur les indigènes préfèrent le travail libre de leurs rizières ou celui d'aller chercher dans la forêt le caoutchouc et la cire, c'est assez naturel.

— Vous trouvez cela naturel s'écria Desbail, soulevant les épaules de pitié, je ne pense pas comme vous et j'entends d'abord que les indigènes habitent au chef-lieu je n'autoriserai d'habiter dans les rizières qu'au moment des récoltes des riz.

— Vos prédécesseurs ont tenté vainement d'appliquer cette mesure hasarda timidement le vieux colon quelque peu surpris.

— Parce qu'ils n'ont pas eu la manière, ricana Desbail.

En attendant, poursuivit-il, je n'admets pas qu'un travailleur comme vous manque de bras, ceci je ne le supporterai pas. Permettez, il tira de son gousset un de ces sifflets avec lesquels on appelle les chiens de chasse, et en tira un son strident.

Un milicien posté à proximité parut.

Appelez-moi le gouverneur !

La grande silhouette obséquieuse de Rakoutamanga parut, il salua jusqu'à terre... s'trateur.

Qu'est-ce que ça signifie ? Monsieur Joubain se plaint de ne point trouver des travailleurs, clama le s'trateur d'une voix habilement courroucée....

— S'trateur le vazaha ne m'a pas demandé...

— Alors il faut que l'on vous demande...

Qu'est-ce que vous foutez, vous ne pouvez pas vous rendre compte vous même, et vous informer de ses besoins ?

— Demain à la première heure vous conduirez ici vous même, quatre bons travailleurs, vous m'avez compris ?

— Oui S'trateur fit le souple fonctionnaire en se retirant.

Le père Joubain ahuri par ces violences auxquelles il n'était pas habitué, devenait de plus en plus inquiet.

Mais on revenait, dans le sentier situé à gauche de la case du colon où se trouvait une véritable corbeille de fleurs les plus merveilleuses que l'on pût rêver.

Les troncs des arbres étaient garnis d'orchidées des plus rares. Toute la flore de la forêt semblait avoir déposé en ce lieu exquis ses beautés les plus secrètes.

Suzanne émerveillée, poussait des cris d'admiration, le père Joubain qui était dans son élément, jubilait de voir l'effet que produisaient ses combinaisons aussi artistiques que savantes de formes et de couleurs.

Oh ! Monsieur Joubain fit Suzanne, me permettez-vous de cueillir quelques unes de ces fleurs admirables ?

— Non seulement je le permets Madame, mais vous me ferez un infini plaisir, d'envoyer cueillir chaque jour de quoi orner votre demeure. Suzanne ravie aurait sauté au cou du vieillard tellement elle était heureuse.

La visite se termina sur ces échanges de cordialité. Desbail et sa femme partaient heureux, mais le père Joubain revenait lentement chez lui le front soucieux, il se remémorait les discours de Desbail, et se demandait anxieusement quelles en seraient les suites...

Le couple administratif ayant fait mettre les filanzanes côte à côte s'entretenait sur la visite qu'il venait de faire.

— Vraiment brave homme ce père Joubain, fit Suzanne

— Dommage qu'il soit si vieux gouaillait Desbail, avec ses fleurs, je crois bien qu'il l'aurait conduit dans sa chambre.

— Insolent ! et Suzanne riait de toutes ses jolies dents.

— Tu es naïve, reprit Desbail, tu ne connais pas encore les colons, rappelle-toi bien qu'il n'y a pas de plus sales bêtes et que ce sont nos ennemis.

— Sans eux nous aurions la vie heureuse en brousse, et on ferait ses petites affaires, mais les indigènes vont leur raconter leurs petites histoires, sans compter celles qu'ils inventent.

Alors ce sont des plaintes à Tananarive, des articles de presse, on est embêté que par eux, aussi faut-il être très diplomate; moi, j'achète ma tranquillité en leur donnant de la main-d'œuvre des bouts de chemin, parfois ils deviennent trop exigeants, alors j'ai vite fait de leur briser les reins.

Suzanne n'écoutait déjà plus, elle était grisée par la beauté de cette route qui reliait au village la propriété du colon, à gauche, la baie toute bleue et toute ronde si calme qu'on aurait dit un lac ceinturé de l'écharpe blanche de sa plage, la haute forêt vierge d'un vert sombre, mais ce qui mettait Suzanne en extase, c'était un véritable massif de flamboyant en fleurs, qui avait déposé sur cette écharpe blanche, un bouquet de pourpre.

Au dernier rayon du soleil couchant, le spectacle était féérique.

Desbail sentant qu'il n'était plus écouté machonnait en silence son cigare éteint. Son esprit vicieux formait des projets hardis, qui faisait naître au coin de sa lèvre sensuelle, un sourire ironique, mauvais.

Il y avait déjà plus d'un an que l'administrateur Desbail, administrait le district de Bélavolo, et cette période de gestion avait passé sur le pays comme une rafale de mauvais vent.

Au district, on s'amusait ferme. De temps à autres, on recevait la visite de quelques fonctionnaires de la province. Puis, parfois c'était celle d'un riche prospecteur qui exploitait dans la région. Ces jours-là, on s'en donnait à cœur joie, les indigènes étaient mobilisés pour fournir des victuailles rares, le soir les jeunes femmes les plus dégourdies étaient réunies pour les danses, parfois la noce prenait un caractère crapuleux, les quelques femmes blanches finissaient par s'accomoder des farces de ces messieurs.

Un soir Desbail s'était imaginé de saouler abominablement les jeunes manganguy, l'une après l'autre, elles tombaient inertes sous la véranda. Desbail le casque en travers, et revêtu d'une espèce de toge, jouait à l'empereur romain désignant les pauvres femmes ivres il s'écriait avec emphase: Qu'on les livre aux bêtes.

On fit alors rapprocher les porteurs de filanzanes, et on leur donna l'ordre d'enlever les femmes ivres mortes. Mais les noceurs fu-

rent déçus, car les malgaches plus pudiques les recouvrirent de leur lamba, et les conduisirent à la case familiale.

Bien entendu, il fallait de l'argent pour satisfaire toutes ces débauches, mais Desbail savait depuis longtemps les moyens de s'en procurer, et le gouverneur malgache couvert par son chef et qui savait se tailler une large part dans le butin, savait lui aussi, la manière de s'y prendre.

La plupart des indigènes devait payer plusieurs fois leurs impôts et ne recevaient jamais qu'un reçu. Des droits soi-disant supplémentaires étaient perçus sur les troupeaux, sur les rizières

Le coup classique, c'était l'amende collective de quelques pauvres villages pour une question futile, l'amende en ce cas devait être perçue dans les vingt-quatre heures. Le chef du village allait de case en case tirer quelques francs à chaque habitant, et c'est ainsi que la belle administration de Desbail s'épanouissait tel un champignon vénéneux.

Dans un ravissant village, Desbail s'était établi une espèce de retraite de plaisance, où il allait corler des heures heureuses auprès d'une jeune indigène, la jolie Séva, fille du chef de village. Madame Desbail n'était, bien entendu, jamais conviée à ce petit déplacement mais elle s'en accommodait très bien au district où elle avait trouvé un consolateur dans la personne d'un jeune adjoint des Services Civils.

Le père Joubain avait été mis au courant de toutes ces exactions, mais hélas! il n'y pouvait rien. Il avait refusé avec indignation les quelques malheureux que l'on avait arraché à leurs rizières pour les mettre à son service forcé. Ceci avait fortement déplu à l'administrateur Desbail, et maintenant le vieux colon se sentait entouré d'une véritable brimade.

A la tombée de la journée brûlante le soleil couchant éclaire sinistrement le paysage d'argile rouge de « Béraña ». La partie inférieure du disque pourpre est à demi plongée dans la ligne d'horizon, tandis que son sommet est tranché diagonalement par le bord des nuages gris de plomb qui promettent une nuit lourde chargée d'électricité.

Tous les parfums violents des plantes exoti-



# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE VIII (suite)



Maintenant, avec de longues perches tous les piroguiers sondaient le fond du fleuve. Ils connaissaient les habitudes des caïmans lesquels, lorsqu'ils s'emparent d'une proie, la plongent au fond de l'eau et d'un bond se couche dessus jusqu'à ce qu'elle ne donne plus signe de vie; alors seulement, ils la traînent dans leurs repaires pour la dévorer.

L'un des piroguiers ayant senti sous sa perche le rebondissement caoutchouté d'un dos de saurien plongea violemment sa sagaie au même endroit. Un violent remou d'eau un battement de queue formidable qui inonda les piroguiers indiquèrent que l'animal touché avait abandonné sa proie. Avec un courage inouï et en poussant des cris terribles pour effrayer les caïmans les malgaches avaient tous sauté à l'eau et plongeaient tour à tour.

Le père de Zara après plusieurs plongées énergiques, remonta à bout de souffle; il maintenait à flot le corps de son pauvre enfant affreusement mutilé.

Dans la nuit noire les pirogues glissaient lentement sur l'eau. Au village les habitants alertés attendaient anxieusement sur la rive. La mère et la sœur de la petite victime se contorsionnaient pour apercevoir dans la nuit profonde le retour des pirogues. Quand elles entendirent au loin les premiers coups de pagaies lents et rythmés elles comprirent leur malheur car en cas contraire le rythme eût été plus joyeux et les cris de gaieté des piroguiers eussent annoncé l'heureux sauvetage.

Un jour triste s'est levé sur la nuit lugubre auprès du village les coups de marteau du charpentier indiquent que l'on prépare le petit cercueil.

Dans la case de Bével les femmes sont accroupies, entassées les unes sur les autres elles ont dénoué les nattes de leurs cheveux en signe de deuil ce sont des sanglots sourds douloureux comme une musique funèbre entre-

coupée de temps en temps par des cris déchirants et désespérés de la pauvre mère et de la jeune sœur affreusement affligées.

Vers midi sous un soleil ardent le convoi funèbre s'allongeait sur le chemin qui conduit au cimetière il s'engageait maintenant dans un sentier de traverse tandis que, sur celui qu'il venait de quitter les porteurs de service au pas rapide couraient énergiquement les filanzanes à l'épaule. Dans ces appareils confortables s'enfonçaient paresseusement Desbail et son camarade Tardieu garde principal de milice qui avaient habilement lâché leurs épouses à Bé-tavolo et venaient passer quelques agréables heures à Bérafia. Ils se promettaient une joyeuse soirée en ce petit village.

Un milicien avait porté la veille au chef du village un mot annonçant l'arrivée de ces messieurs à seule fin que les jeunes ramatoas et le gibier soient prêts à l'arrivée.

Aussi lorsque débarquant au village l'administrateur le trouva à peu près désert et sans chef il prit une colère folle. Une vieille femme voulut expliquer le malheur qui venait d'arriver elle fut si malhonnêtement traitée qu'elle se tint coite.

Les cuisiniers étaient allés aux vivres, les boys avaient installé les tables et les chaises pliantes. Desbail et Tardieu rumaient ce qu'ils feraient dès le retour du chef du village. Il fallait un exemple frappant, on n'avait pas idée d'un tel acte d'insubordination. Pas un pigeon ! pas un œuf ! pas une femme ! c'était trop fort.

En attendant et pour passer le temps ils dégustèrent une double absinthe tassée.

Les enfants avaient été rejoints le cortège au cimetière pour prévenir de l'arrivée au village du chef de district. Le vieux chef Bével comprit tout ce qui l'attendait.. il en avait tant vu ! mais quand la petite Séva toute douloureuse fut informée de la présence de Desbail au village elle eut un geste de répulsion et déclara qu'elle irait passer la nuit chez une tante dans un autre village.

Bével debout la tête basse essuyait les menaces de Desbail celui-ci vidait son répertoire d'injures malgaches enfin il lui dit : f... moi le camp et amène moi ta fille avec une de ses camarades pour Monsieur le garde et surtout tâche de ne pas nous amener quelque affreux chameau.

Bével restait debout sans répondre.

— Eh bien m'as tu compris ?

— Séva Monsieur l'administrateur a perdu son frère aujourd'hui elle ne reviendra pas ce soir.

Cette fois Desbail avait bondi :

Elle ne viendra pas ce soir ? : une giffle violente claqua sur la figure du vieillard qui ne broncha pas.

— Tardieu appelez moi un de vos miliciens et bouclez moi ce salaud au gadilava, ah elle ne viendra pas ce soir !

Le gadilava, encore utilisé à cette époque, était d'origine hova ; il se composait de deux pièces de bois longues dans lesquelles étaient creusés des échancrures permettant de placer les chevilles du patient ; les deux pièces étaient ensuite réunies et ligottées.

Les deux fonctionnaires maintenant dégustaient les plats que leur cuisinier leur avaient préparés, ils les arrosaient copieusement en attendant de passer une fin de soirée plus agréable car, après avoir entravé les chevilles de Bével ils l'avaient avisé qu'il avait exactement deux heures pour que Séva soit ramenée au village, à lui, de donner des ordres en conséquence. Les miliciens avaient déjà conduit à leur chef une pauvre fillette noire maigre et apeurée à qui l'on avait donné à boire. On la dénommait déjà pompeusement la madame du garde principal.

Les heures s'écoulaient, et l'administrateur ne voyait toujours rien venir il ne décolérait point. Enfin n'y tenant plus il se rendit sous le hangar de feuilles où était entravé Bevel.

As-tu envoyé chercher Séva dit-il rageur.

— Non s'trateur Séva ne pourra pas venir aujourd'hui.

— Et pourquoi canaille ! je vais l'envoyer chercher moi par les miliciens où est-elle ?

— Moi connais pas S'trateur.

— Ah cochon ah tu ne veux pas causer salaud... maintenant Desbail dans une rage folle où toute sa nervosité d'alcoolique se

manifestait labourait de ses souliers de route les flancs du malheureux entravé.

Bével déjà malade et épuisé des efforts de la veille gémissait sous les coups cherchant à se préserver la figure mais Desbail passait sur lui une véritable crise de délirium tremens, redoublait à coups de talon dans les maigres flancs du vieillard.

A bout de souffle l'administrateur s'arrêta, la crise l'avait abattu lui aussi, et ivre il s'en fut se coucher.

Le lendemain matin quand Desbail donna l'ordre de lâcher Bevel et de le faire comparaître devant lui on lui répondit qu'il était mort dans la nuit. En effet, un coup de pied ayant porté sur le foie déjà malade du vieillard avait déterminé un épanchement mortel.

Desbail était plutôt embêté, mais, se dit-il, dans la brousse !... qui le saura ? et appelant le sous chef et les anciens du village il leur donna l'ordre d'enterrer Bevel le jour même.

L'Administrateur avait néanmoins estimé prudent de rentrer au plus tôt au district avec son compagnon, car la mort du chef qui était un notable très aimé, avait mis les malgaches en émoi. Une sourde colère grondait au village et des menaces contre les vazahas étaient proférées.

Quelques heures après le départ des fonctionnaires, le médecin de colonisation hova exerçant dans le district, étant en tournée, passa dans le village. Les indigènes, lui racontèrent la scène de sauvagerie qui avait eu lieu et lui présentèrent le cadavre de Bével.

Les traces des coups étaient nettement apparentes formant en certains endroits des échymoses, une autopsie sommaire démontra irrévocablement les causes du décès.

Le médecin Rasamuel était un honnête homme, plutôt timide, il s'était lié d'amitié avec le père Joubain et l'aidait beaucoup à herboriser.

Très ennuyé de cette histoire il tint à prendre son avis, et plein de confiance dans le vieux colon, il lui adressa tout au long l'histoire du Bérasia et le résultat de ses constatations.

Le père Joubain quand il reçut cette lettre trembla d'indignation.

De son côté Desbail fut fort ennuyé lorsqu'en arrivant au chef-lieu il apprit que le médecin de colonisation était en tournée du côté de Bérasia.

Prudemment il détacha un courrier rapide à Rasamuel en lui enjoignant l'ordre de rentrer d'urgence au chef-lieu et l'invitant à ne pas passer par Bérafia où disait-il, la région était en état d'effervescence pour le paiement des impôts. Rasamuel se mit en route mais ne manqua pas de s'arrêter chez le vieux colon, à qui il remit l'ordre reçu.

Joubain lui traça son devoir en deux mots :

— Cette affaire, Rasamuel, vous créera certainement de gros ennuis, mais votre conscience ne doit pas en être influencée. Vous n'avez pas à vous instituer dénonciateur de votre chef, mais si vous êtes consulté dites sans faiblesse ce que vous savez.

Le père Joubain ne manquait point d'amis à Bérafia où bien souvent il allait cueillir l'orchidée des bois voisins, quand il apprit le double malheur qui frappait les indigènes de ce lieu, il alla les visiter.

Le village était dans la consternation et ses habitants virent se grouper autour du vieillard lui affirmant qu'ils ne pouvaient pas laisser commettre un pareil crime sans protester, ils lui demandèrent conseil.

Le vieux colon, atterré réfléchit longtemps.

— Ecoutez, mes amis dit-il, pour la justice et même pour la bonne réputation des blancs, l'administrateur Desbail doit rendre compte d'un tel acte, je ne peux me substituer au plaignant naturel mais, quoique bien vieux et bien fatigué, je m'offre d'accompagner les membres de la famille, qui voudront se rendre à Tamatave afin de déposer leur plainte et de les guider dans leurs démarches.

Pour l'instant soyez calmes, surtout ne compromettez pas votre juste cause, par des paroles ou des actes imprudents que l'administrateur ne manquerait pas d'exploiter à son profit.

— Ayez confiance en la justice des blancs, quand vous vous adresserez à elle directement en vous faisant appuyer d'un défenseur sérieux, elle finira par mettre la vérité à jour, et punira le coupable.

Desbail avait organisé dans son district une police secrète qui fonctionnait très bien, il ne tarda pas à être informé des projets des gens de Bérafia et des offres de Monsieur Joubain.

Il manœuvra.

Sous prétexte de rébellion purement imaginaire, le frère et le beau-frère de Bével qui devaient se rendre à Tamatave furent mis en prison, jusqu'à nouvel ordre.

Quand le père Joubain voulut à son tour se mettre en route pour accompagner la veuve de Bével et Séva qui avaient décidé de remplacer leurs parents écroués, il ne put jamais réunir les porteurs nécessaires à son voyage.

Une consigne sévère était donnée de sévir contre quiconque se présenterait pour le porter lui et ses bagages. Et l'âme damnée de Desbail qui était le gouverneur indigène compromis dans toutes ces malversations veillait de près à l'exécution de la consigne.

Le brave vieillard n'en revenait pas et se lamentait, il avait écrit à son ami Louison l'ancien chef de district de Bétavolo, pour lui annoncer sa visite à Tamatave. Il savait compter sur une généreuse hospitalité, mais à son âge, il ne pouvait songer à se rendre à pied dans cette localité distante de plusieurs jours de marche.

Par l'intermédiaire de Séva et de sa mère qui étaient accompagnées d'un petit parent, et qui avaient eu l'habileté de passer par des sentiers de l'intérieur, il avait envoyé à son ami Louison, une petite mallette contenant ses papiers les plus précieux et les déclarations du médecin de colonisation car disait-il, il ne se sentait plus en sécurité. Il avait prié l'administrateur Louison d'ouvrir la malle dont il envoyait les clefs, et de prendre connaissance des documents qu'elle contenait.

Un matin quand il se réveilla, une jolie goëlette de quarante tonnes la « Gabrielle », se balançait au mouillage en attendant un chargement de bois.

Le vieux patron Morin était venu saluer le père Joubain.

Celui-ci malgré les fatigues et les risques du voyage n'hésita pas à lui demander passage jusqu'à Tamatave où se rendait la goëlette, et ce fut un plaisir pour le patron Morin, un des plus réputés marins de la région, et il promit de faire son possible pour rendre au père Joubain la traversée le moins pénible possible.

Le lendemain matin, Suzanne sous la véranda de la Résidence, regardait la jolie « Gabrielle », qui couchée gracieusement sur son flanc droit les voiles tendues au plus près du vent de terre, glissait sur la rade unie derrière la chaîne énorme des coraux protecteurs.

Elle appela Desbail.

— Viens donc voir le joli bateau.

L'administrateur s'approcha.

Tiens, dit-il, la « Gabrielle » déjà en route ! elle a terminé bien vite son chargement. . . . .  
. . . . . pourvu que Joubain ? . . . . il appela le secrétaire.

— Demandez au gouverneur si le vazaha ne se serait pas embarqué sur cette goëlette ?

Un instant après, la réponse lui arrivait :

— « Il s'est embarqué à la première heure avec ses bagages ».

Une seconde enquête apprenait à l'administrateur Desbail que la femme et la fille de sa victime, étaient déjà parties depuis plusieurs jours pour Tamatave.

Desbail, devenu très pâle, entra chez lui, et dit simplement à Suzanne :

— Je suis flambé !!

La côte Est de Tamatave est terriblement fréquentée par les cyclones.

Phénomènes terribles qui chaque année font de nombreuses victimes et détruisent en quelques heures l'effort persévérant de la colonisation.

Là bas, en un point quelconque vers l'Équateur le buste puissant du dieu Eole émerge d'un nuage léger. Les joues du dieu sont gonflées, il joue à faire des tourbillons autour d'une plage de chaleur tropicale il lance circulairement son souffle puissant à une vitesse de 160 à 200 k. à l'heure, il forme ainsi un disque de vent dont le diamètre gigantesque n'a pas moins de 50 à 1000 kilomètres, environ la circonférence de la Réunion, ce disque est plat, car il n'a guère plus de 6 à 8 km de hauteur.

Le terrible engin ainsi constitué, le dieu malin vise un point quelconque de la sphère terrestre, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud, et le lance à une vitesse moyenne égalant sensiblement celle d'un navire en marche, c'est-à-dire 25 kilomètres à l'heure.

L'indésirable et divin joueur n'est pas toujours adroit, et ses projectiles passent souvent à travers les quilles que nos malheureuses îles représentent pour lui, mais il a des réussites et chacun de nos pays en a de cuisants souvenirs.

Eole est un joueur endiablé, et n'a pas d'arrêt, pendant six mois de l'année, il lance ses tourbillons tantôt dans l'hémisphère austral, tantôt dans l'hémisphère boréal ; dans le premier cas, il leur donne une impulsion de gauche à droite, c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre ; dans le dernier cas il lui donne une impulsion contraire. Enfin son

lancer donne au disque de vent une trajectoire de plusieurs milliers de kilomètres et affectant la forme d'une immense parabole dont la concavité serait tournée vers l'Est. Pendant sa course sur la seconde branche de la parabole le vent tourbillonnaire du début s'atténue, ce qui fait que le météore cause à ce moment moins de dégâts.

Le patron de la « Gabrielle » depuis vingt-quatre heures courait sur Tamatave, il donnait des signes d'inquiétude.

Le baromètre était agité, et une calote de plomb gris s'était formée, elle appuyait ses bords sur l'horizon, enfermant le pays comme sous une cloche basse de plafond.

Les oiseaux de mer volaient bas, à coup d'ailes rapides un bruit sourd de conque marine, se faisait entendre qui ne trompait pas l'oreille du vigilant marin. En un clin d'œil toute la mâture était descendue et solidement cordée sur le pont. La « Gabrielle » frémissait.

Maintenant la baisse barométrique était nettement marquée, et formait la première branche d'un V. La force du vent avait atteint presque subitement son maximum. La mer avait pris un aspect montagneux à travers la brume avec laquelle elle se confondait. Ces montagnes liquides apparaissaient et disparaissaient tour à tour, variant leur forme. La « Gabrielle » s'élevait sur ces sommets et s'abaissait dans ces vallées, attendant l'heure fatale où ne gouvernant plus, elle s'éventrerait sur les récifs ou sur la plage.

Le pauvre père Joubain, terriblement secoué rassemblait courageusement ses forces il s'était calé de son mieux dans l'étroite cabine et attendait courageusement les événements.

L'équipage avait pris position pour affronter le terrible combat que leur livrait la nature. C'était un combat de Pygmée contre un géant, cependant la vigueur était dédoublée, les nerfs tendus pour parer les mauvais coups.

L'activité à bord est considérable, et à part des commandements courts et secs tout se passe en silence, comme dans une veillée d'armes, en silence des hommes !, car la mer gronde, hurle, claque, des cordages largués ou déjà cassés fouettent dans l'air risquant d'assommer tout ce qu'ils rencontrent.

Tout est prêt, les hommes sont à leur poste de combat.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

### CHAPITRE IX (suite)



La « Gabrielle » se soulève, se cabre, pointant son avant vers le ciel comme si elle lui demandait grâce, ou comme si elle avait horreur des gouffres qui se forment devant elle ; mais elle y plonge malgré tout, la mer balaie violemment le pont, l'équipage s'accroche, cela ne suffit pas ; les hommes doivent s'attacher.... Et la danse continue ainsi dans les ténèbres d'un brouillard épais, on ne se voit presque plus, l'on s'entend à peine entre deux rafales. Le vent cinglé les figures trempées d'eau de mer, et de façon si violente qu'elles sèchent au fur et à mesure qu'elles se mouillent, formant ainsi sur les visages, une couche de sel. Les hommes se transforment ainsi en Salines vivantes. Comme par une ironie cruelle, ils semblent être fardés de poudre de riz pour la toilette finale.

Mais les combattants ne sentent pas la brulure de ce sel, l'heure est trop grave, ils ont senti qu'ils ont sur eux un « Maître cyclone » et ils savent que la lutte sera inégale. Le vent en appuyant simplement sur les bas mâts couche, le navire et c'est sur le flanc qu'il continue son effroyable danse sur la mer déchaînée.

Hélas le météore est trop violent la « Gabrielle » plonge davantage.

Alors c'est le calvaire sur le chemin de la mort, la goëlette va à la dérive, on n'attend plus que l'heure du broyage final sur les récifs, les malheureux sont là, anxieux yeux agrandis par l'horreur, et comme dans une agonie suprême leurs regards se tournent vers l'éternité.

Un effroyable craquement a secoué la « Gabrielle » elle vient de toucher la plage. Les lames énormes et furieuses la roulent dans les dunes de sable, l'ensevelissant peu à peu. Sa coque n'est plus que le cercueil des infortunés enfouis sous elle.

Le drame est terminé.

A Tamatave l'Administrateur Louison avait reçu les parents de Bevel et les documents du père Joubain. Ce fut de la stupeur, cet honnête

fonctionnaire était indigné, mais, ce fut bien pire lorsque quelques jours plus tard, il apprit le fin tragique de son vieil ami.

Il remit la veuve de Bevel et sa fille entre les mains d'un défenseur de Tamatave pour qu'ils puissent se faire rendre justice.

### CHAPITRE X

#### UNE ÉVASION D'UN AUTRE GENRE

Il existait à l'époque où se passaient ces événements une guerre sourde entre le pouvoir civil et le pouvoir judiciaire. Les magistrats professionnels n'étaient pas assez nombreux pour assurer le service de la colonie et on avait dû conférer aux administrateurs de la plupart des provinces et des districts, des pouvoirs judiciaires étendus.

Cela bien entendu donnait lieu à des fautes et à des abus sans nombre que la Cour d'Appel de l'anarive était entretenue à corriger.

Lorsque le magistrat de Tamatave reçut la plainte des parents de Bevel, soutenue par un des meilleurs défenseurs de la localité il manœuvra prudemment si savait bien que s'il continuait l'enquête à des fonctionnaires de l'administration ceux-ci ne manqueraient pas de protéger leur collègue et qu'il n'aurait pas grande chance d'obtenir la vérité. Il prit son temps et profita du déplacement d'un magistrat chargé d'aller régler une affaire grave dans le nord de l'île, pour lui confier cette délicate mission.

Mais antérieurement à cette affaire criminelle les indigènes de Bejavolo s'étaient groupés secrètement et avaient accumulés tous les éléments d'une plainte collective contre tous les abus dont ils étaient victimes. Les documents et les preuves étaient écrasants pour le chef de district et son gouverneur.

Desbail avait repris un peu de tranquillité depuis qu'il avait appris la mort du père Joubain.

Privées de ses conseils que feraient la femme et la fille de Bevel ? elles abandonneraient certainement la partie.



Cependant, il fut bien surpris et bien inquiet lorsqu'un matin il reçut de Tananarive l'ordre de monter d'urgence à la capitale et de se mettre à la disposition d'un conseil d'enquête pour des faits qui seraient portés à sa connaissance.

...

L'administrateur Desbail et Madame étaient descendus à l'hôtel Métropole de Tamatave. Suzanne avait été rendre visite à son frère Louis, qui maintenant marié et heureux occupait une jolie situation dans une des plus importantes maisons de la place. L'entrevue fut presque douloureuse, Louis aimait beaucoup sa sœur mais il était au courant de sa conduite et de celle de son mari dont l'écho s'était répandu. Il en souffrait beaucoup.

Certes les heures étaient moins gaies que celles qui, dans le même établissement, précédaient la nuit de nocce du couple Desbail.

Dans la nuit qui précéda le départ Suzanne insouciantement dormait paisiblement mais l'administrateur qui appréciait mieux la gravité de sa situation était inquiet et agité.

Ce fut presque brutalement qu'il réveilla Suzanne. Le train pour Tananarive partait à cinq heures du matin aussi dès quatre heures l'hôtel était en remue ménage. Dans l'obscurité, les pousses-pousses légers se heurtaient. Les pousseurs, Antaimoras échangeaient, en ce langage énergique et criard qui leur est habituel mille imprécations. Mais ce n'était là que bluff car ces braves gens se fâchent rarement et leurs simulacres de disputes se terminent par de rires sonores et joyeux.

Suzanne encore sous l'empire du sommeil s'étirait. Desbail terriblement grincheux la pressait.

Allons lève toi, tu vas nous faire rater le train. Tu crois que je n'ai pas assez d'embêtements sur le dos ? Veux-tu que j'indispose encore le grand patron ? Allons débrouille. On alla réveiller Mme Gruant qui était venue au devant du couple et dormait dans la chambre voisine.

...

Dans la nuit noire le train roulait sur l'interminable voie qui, presque en ligne droite longe le bord de la mer. Rien d'aussi monotone que ces premières heures de voyage. Mais dès que l'aube allume les premiers reflets solaires sur les verts feuillages des palmiers, dès que se dissipe la buée, qui, la nuit, couvre les lacs des pangalanes d'une flocon-

neuse couverture de laine, faisant apparaître la nappe unie de l'eau sombre, le voyageur ressent comme un soulagement subit.

Un brûlant soleil inonde maintenant le pays de lumière. Dans la vallée de la « Vohitra » que la voie emprunte pour grimper à l'assaut des hauts plateaux de l'Émyrne la futaie très verte est haute et dense. Les écumes éblouissantes des cascades coulent au fond comme une interminable et vivace anguille d'argent.

À droite et à gauche de la voie se succèdent les propriétés des colons. Les caféiers au vert foncé, les cacaoyers chargés de leurs cabosses dont la chair contient le riche aliment ; les girofliers, dont les feuilles semblent avoir été vernies, tous ces arbustes s'alignent dans les champs en des lignes diagonales ; les uns exposant leurs branches aux chauds rayons du soleil, les autres, au contraire, s'abritant craintivement sous les mimosas aux plats ombrages semblables à d'immenses parasols.

Et le petit chemin de fer, aux wagons blancs, court rapide dans la montée, contournant en mouvements brusques et rapides la multitude des collines se succédant constamment.

Cette particularité n'est pas la plus agréable du voyage, et bon nombre de voyageurs à leur grande surprise éprouvent les mêmes symptômes pénibles qu'ils eurent à bord des paquebots qui les amenèrent à la Grande-Ile.

Vers huit heures, quand les voyageurs purent enfin se dégourdir un peu les jambes en gare d'Anivérano Mme Gruant fit la rencontre d'un fonctionnaire qu'elle connaissait de longue date. C'était un garde principal de milice,

— Tiens ! c'est toi Blanchu ?

Qu'est ce que tu fiches par là, lui dit-elle. Chic au moins, l'on va pouvoir blaguer un peu. Desbail est aujourd'hui d'humeur massacrante.

— Quoi ! dit Blanchu, tu l'es remise avec lui ?

— Tu voudrais pas répondit la Parisienne, il est trop déjeté.... et puis il est marié. Tu savais pas ? ?...

— Non !

Mais qu'est-ce qu'il va faire à Tananarive ?

— Tu sais bien que quand il monte à la Capitale c'est toujours pour se sortir de quelque avarie !

— Vois-tu il est incorrigible.

Un coup de sifflet coupa l'entretien, on remontait en voiture.

Vers Midi, l'on arrive à Fanovana, Ah ! la bonne station tant attendue celle où l'on se reposera trois quarts d'heure, et où l'on fera toujours un bon déjeuner.

En cet oasis, le train qui dessert la Capitale et celui qui s'y rend se rencontrent à quelques minutes d'intervalle. Deux longues tables dressées attendent les voyageurs montants et descendants. Ce sont des rencontres les plus inattendues.

— Tiens Desbail tu montes ?

— Tiens Giroud tu dégringoles ?

— Oui, vieux : le congé.

Mais on ne perd pas son temps, chacun prend place et le nombreux personnel admirablement stylé sert avec une rapidité surprenante. Les plats se succèdent succulents et chauds à point. Un brouhaha de conversations rapides, puis une cloche sonne, les consommateurs de l'une des tables se lèvent hâtivement passent au guichet, déposent le prix de leur repas et s'embarquent. Quelques minutes plus tard, les voyageurs de la seconde table font de même.

Et pendant que le train des uns glissent vers la mer l'autre escalade les pentes de plus en plus raides des contreforts de l'Emyrne.

Trois heures Moramanga, encore un bon coin où l'on a quelque repos Desbail a entraîné ses amis, et le garde de Milice à la buvette de la gare ?

— Tiens v'la Larrieu !

Qui donc, passant à Moramanga n'a pas vu la figure sympathique de ce vieux colon, Providence du lieu ?

Le train est reparti, et bientôt court tout droit sur la montagne qui tombe presque à pic.

C'est un problème. Comment la franchira-t-on ?

Un simple pont sous lequel on passe, puis le train en une boucle rapide et étroite comme un lasso lancé, repasse perpendiculairement au-dessus du chemin que l'on vient de franchir. La voie en ce lieu très particulier à l'aspect d'un nœud de cravate inachevé.

Maintenant l'on grimpe ferme, et cette partie du voyage déjà si curieuse devient de plus en plus belle. Du flanc élevé de la haute montagne que le petit train enlève d'assaut ; aux derniers feux du soleil couchant, l'on voit à ses pieds et à une profondeur vertigineuse les immenses tapis vert tendre des rizières. Placées côte à côte en tous sens elles rappellent ces pièces d'étoffes que les malgaches

confectionnent en joignant des petits carrés d'échantillons et que l'on appelle « mendians ».

Mais une autre surprise beaucoup plus désagréable attend le voyageur non averti. Elle a déjà causé bien des accidents, cette surprise du voyage.

Occupé par la beauté du spectacle le voyageur ne songe point que l'on s'est élevé à plus de 1200 mètres d'altitude ; puis que s'approche la nuit particulièrement fraîche à ces hauteurs et enfin, qu'en quittant brusquement le flanc de la montagne protectrice, l'on s'enfonce brusquement dans les couloirs forestiers des hauts plateaux où la brise s'engouffre en courants d'air.

Desbail et ses compagnons connaissent bien ce danger et s'étaient recouverts à temps de leurs manteaux.

Si la première partie de ce long voyage est monotone la dernière ne l'est pas moins. Le train, maintenant dans la nuit court à travers les rizières de l'Emyrne, il dessert à chaque instant de nombreux villages hovas. Malgré la curiosité de la partie principale du voyage 15 heures d'ébranlement sont bien pénibles et les dernières minutes paraissent affreusement longues.

Mais le ciel paraît subitement surpeuplé d'étoiles brillantes ; ce sont les milliers d'ampoules électriques de la capitale qui, étagées sur les collines se confondent avec le firmament. Le spectacle est fort beau et secoue agréablement l'âme engourdie des voyageurs.

Les globes électriques éclairent magnifiquement les quais de la gare, sur lequel, tout heureux de la délivrance, les voyageurs s'élancent.

De nombreux parents et amis se pressent s'embrassent, on se bouscule. Les boys d'hôtels se précipitent ainsi que les pousseurs.

— Bagages, Madame ?

— Pousse-pousse Monsieur ?

En un clin d'œil les quais de la gare se sont vidés.

Dans l'immense avenue fleurie et ombragée qui joint la gare à la ville et sur laquelle un puissant éclairage jette des teintes artificielles les pousse-pousses nombreux détaient comme s'ils étaient trainés par des coursiers. Ils se dépassent l'un l'autre, se barguant, jusqu'au moment où d'un coup sec auquel il faut prendre garde, les brancards s'abaissent brusquement en courant sur le sol.

À la porte de l'hôtel d'autres boys se précé-

pitent enlevant les bagages et pilotant les voyageurs jusqu'à leurs chambres.

Suzanne voyait la capitale pour la première fois. Elle était ravie.

L'impression que donne cette ville très particulière est des plus agréables car elle est frappée d'un cachet d'originalité. La capitale est bâtie sur un groupement de collines rouges rapprochées et assez élevées. Au sommet de la plus haute le palais de la dernière des Ranavalo échaucré le ciel de ses contours hardis. Les demeures de ses cent mille habitants s'étagent sur des pentes. Par les fenêtres les plus élevées, les locataires plongent leurs regards dans celles qui sont au-dessous. C'est de l'indiscrétion permanente !

Mais au milieu de ces maisons rouges comme le sol qui les supportent, les européens ont construit des demeures plus vastes parfois très belles, ils ont tracé de superbes avenues, des jardins, des escaliers monumentaux, des places au centre desquelles s'élèvent des statues, des bassins, des jets d'eau.

Ce mélange de civilisation moderne et de vie primitive est assez disparate. C'est encore un des effets du fameux système de l'assimilation qui était à la mode à cette époque.

Ce n'est pas sans danger, ni sans inconvénient que nos compatriotes ont planté leurs tentes en plein grouillement malgache. L'hygiène, la propreté, la santé et même la moralité ont eu souvent à en souffrir.

Au cours des épidémies de maladies graves, bien des injustices causées par la peur et quelquefois par la nécessité ont été commises à l'égard de la population indigène, ce qui ne nous a pas empêché d'ailleurs de perdre quelques unités.

Quand la théorie absurde et dangereuse de la colonisation par « assimilation » eût fait place à celle moins scabreuse de la colonisation par association il était trop tard, notre tente était solidement plantée en plein centre indigène.

Le lendemain de son arrivée, la jeune Madame Desbail court sur les belles routes qui bordent la capitale, vit un spectacle aussi curieux qu'inattendu.

Elle regardait au loin la campagne mame-lonnée rouge et triste, qui au soleil couchant, prend des reflets de sang lorsque d'un tour-

nant de route déboucha un cortège étrange. Une multitude de malgaches des deux sexes revêtus de vêtements européens, portés de façon plus ou moins grotesque, mais toujours munis à l'épaule du lamba blanc patriarcal et du chapeau de paille à haute forme définient sur le chemin en une longue théorie. Devant, des musiciens en assez grand nombre, marchaient lentement et en cadence jouant des airs locaux : musique curieuse, ne manquant ni de rythme, ni d'harmonie, soulignée de notes violentes et saccadées, cependant fatigante à la longue. Au milieu du cortège un assistant portait une immense bannière frangée de papier doré et sur laquelle était écrit : Gouvernement de Bépaka, puis au-dessous : « Vive le Gouverneur Général ».

C'était une délégation provinciale qui se rendait à la capitale pour participer avec d'autres groupements semblables à une de ces fêtes publiques qui font la joie des Hovas.

De chaque région « Gouvernement Madink » les autorités galonnées en tête, venaient ainsi se grouper sur la Place du Gouvernement général, où, en des discours interminables, ils saluaient le représentant de la France. Ces fêtes se terminaient par des danses, des jeux et des libations.

Arrivé à la hauteur de Madame Desbail, le groupe s'arrêta, et les musiciens et danseurs, en des gestes gracieux, rythmes et saccadés, offrirent une aubade à la dame « Vazaha ».

A Suivre.

## Avis

Messieurs les actionnaires de la société Hydro-Electrique de la Réunion, société Anonyme au capital de six Millions de Francs, dont le siège social est à Paris, 48 Rue de la Bienfaisance sont informés que par délibération en date du 27 Août 1928, le Conseil d'Administration a fixé au 16 Octobre 1928 la date à laquelle devra être effectué le versement des trois quarts restant à libérer sur le montant des actions de numéraire composant le Capital Social. En conséquence M.M. les actionnaires sont priés de vouloir bien prendre leurs dispositions pour effectuer à la date indiquée ci-dessus leurs versements, soit au Siège Social, soit à Paris, soit au Crédit Foncier de Madagascar, à Saint-Denis Réunion.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE X. (suite)



Suzanne, dans la capitale malgache, s'en donnait à cœur joie, et les soucis de son mari ne l'intéressaient guère. Celui-ci au contraire devenait de plus en plus taciturne. L'heure arrivait où il faudrait répondre au conseil d'enquête.

C'étaient bien des collègues qui le composaient, mais en général ils étaient plutôt indisposés contre lui. Les actes malhonnêtes de Desbail qui se perpétuaient en augmentant de gravité, causaient du tort à la réputation du corps des administrateurs. Et cette fois ils paraissaient disposés à se montrer impitoyables.

Le Gouverneur Général, lui-même, homme déjà âgé assez débonnaire cependant, exigeait que l'enquête fût menée sévèrement. La seule chose qui rassurait un peu Desbail c'est que parmi les faits qui lui étaient reprochés la mort violente de Bével ne figurait pas, et il pensait que le naufrage fortuit du père Joubain avait éteint cette affaire.

Encore une fois Mme Gruant avait essayé de faire intervenir son mari, tout puissant sur le Gouverneur Général, mais cette fois il résistait à toutes les supplications de sa femme et regrettait amèrement, de s'être déjà occupé de lui précédemment.

Desbail était dans de mauvais draps. Il le savait, et se faisait du mauvais sang. Son cas était grave il risquait le baigne. Des rêves de suicide hantaient son cerveau, il restait presque toujours enfermé dans sa chambre d'hôtel, et c'est avec amertume qu'il voyait entrer sa femme, à des heures avancées de la nuit toute ruisselante de plaisir.

Mme Gruant qui comprenait mieux la situation venait de temps à autres lui remonter un peu le moral. Je suis là disait-elle, j'ai un peu perdu de ma puissance il est vrai, mais ajoutait-elle sur un ton énigmatique je puis en faire agir une autre plus en forme !

Au Gouvernement Général on disposait tout pour le bal du soir. On fait grand à la Capitale, et rien n'était épargné pour que la réception fut parfaite.

Dès neuf heures les pousses-pousses ame-

naient les invités car à cette époque on ignorait encore à Tananarive l'usage des autos.

Les invités du beau sexe rivalisaient de toilette. Sous le bel éclairage de la salle les soieries et les velours rutilaient. Les diamants et les pierres précieuses lançaient leurs feux, et dans ce pays, où les béryls gisent en abondance l'on en portait de magnifiques et à profusion.

Suzanne au milieu des groupes faisait sensation. Sa jeunesse et sa fraîcheur contrastaient avec bien des fards effaceurs de rides et qui faisaient supporter nombre de visages disgracieux.

Elle était de ces créoles au teint mat, très uni, qu'un sang vif vient colorer d'un rose atténué par ce hâle du chaud soleil bourbonnais.

Son épaisse chevelure que la mode à cette époque n'avait pas encore fait couper, tombait en une masse lourde. Des bandeaux artistement disposés sur son front, faisaient ressortir la finesse de ses traits.

Suzanne avait un goût naturel pour la toilette, mais son amie était une véritable artiste dans l'art d'agencer le costume féminin.

Ce jour là elle avait pris un soin tout particulier pour habiller Suzanne, qu'elle avait voulu voir briller.

Vêtue d'une riche robe de damas bleu ciel, dont le corsage s'agrémentait d'un fichu à la Marie-Antoine largement échancré sur la poitrine comme il était de mode à cette époque. Cette délicate draperie en fine gaze pailletée d'or venait se nouer à la ceinture par une magnifique rose pourpre.

Avec tact Mme Desbail n'avait pas exagéré les bijoux. Deux fines aigres-marines ornaient ses oreilles, et un très riche collier de perles fines, bien associées, venaient jouer de leur teinte nacrée, sur son fichu. Enfin un superbe éventail en plumes d'autruche porté avec grâce, venait terminer heureusement ces ornements.

Certes, elle n'était point la seule qui dans ces salons fut agréable à contempler, et nombre

de gracieuses unités rendaient le lieu charmant, mais parmi les invitées aucune ne pouvait rivaliser avec Suzanne, de jeunesse, de grâce et de gaieté.

Le vieux gouverneur avait comme péché mignon, d'être amateur de jolies femmes, surtout quand elles étaient jeunes. Il ne tarda pas à être attiré par la fine silhouette de Suzanne. Il ne savait guère qui elle était, car avec le nombre considérable des invités, les présentations étaient rapides et peu retenues.

Desbail prudemment était resté chez lui.

On venait de danser avec fougue les danses à la mode, les ébats américains commençaient à nous envahir. Maintenant les couples entouraient le buffet.

— Une coupe, chère Madame ?

On passait de fins gâteaux.

Le G. Général circulait au milieu des groupes. un mot aimable pour chacun, une galanterie pour les dames. Il se trouva comme par hasard, auprès de Suzanne au moment où de tout son joli ratelier de perles, entrouvert, elle éclatait de rire sur une répartie de Mme Gruant.

— Moi ? avait dit Suzanne continuant une conversation commencée, je suis comme les bergères, j'aurai voulu n'épouser qu'un roi.

— Un roi répliquait la parisienne ? Comme t'y vas. C'est qu'il n'y en a plus guère, tu sais, et tu aurais bien pu coiffer Ste Catherine.

— Ou un gros personnage ! Avait repris Suzanne, un vice-roi par exemple

Oh moi ! avait terminé Mme Gruant, à un vice-roi j'aurais préféré un roi vicieux... c'est bien plus amusant.

Cette riposte avait déclenché le rire exhubérant de Suzanne, le vieux Gouverneur s'étant informé des causes de cette gaieté avait associé le sien. La glace était rompue, la conversation, aussi gaie que salée, continuait de plus belle, et la rusée parisienne l'activait de son mieux.

La musique d'un air entraînant appelait à la danse, les couples se rapprochaient du grand salon, et bientôt, tourbillonnaient gracieusement, nonchalemment en une valse lente.

Le G. Général, auprès de Suzanne, se dirigeait vers le balcon il causait en souriant.

— Est-il indiscret de vous demander si vous êtes dame ou demoiselle ?

— A demi-veuve répondit Suzanne d'un sourire, devenu subitement attristé

A demi-veuve ? qu'entendez-vous par là Madame ?

— Que mon mari est gravement malade, et que si je suis ici ce soir c'est parce qu'il l'a formellement exigé. Quand je pense que j'ai le courage de rire et de m'amuser ! ajouta-t-elle en soupirant.

Le Gouverneur ne riait plus mais ses regards ne quittaient plus Suzanne qui dans une coquetterie étudiée avait su se rendre charmante en ces airs de tristesse contenue.

— Mais enfin ! vous avez bien quelque espoir ? murmura le haut fonctionnaire, de plus en plus excité, ému tout à la fois.

— Hélas ! répondit-elle... Il me faudrait lui donner des secours qui ne sont pas dans mes moyens ; puis après une hésitation et dans une rougeur subite... Avec votre aide et protection peut-être !

— Eh bien chère Madame dit le G. Général, consolez-vous, venez me voir demain après-midi vers trois heures. Inutile de passer par mes bureaux, voici ma carte vous la remettrez au planton qui vous introduira. Allons bon courage, puisque dites-vous, je puis faire quelque chose pour votre mari, c'est acquis d'avance je vous donne ma parole. Puis il se retira.

Suzanne maintenant cherchait son amie, pour lui raconter sa réussite.

— Tu peux être fière de ton élève, dit-elle, quand elle la vit, j'ai enlevé ça de mains de Mattre.

— Pas possible dit la Parisienne !

— Si, j'ai rendez-vous demain à trois heures avec le vieux patron.

— Et bien maintenant, si tu continues à faire marcher le vieux, tu peux dire que Desbail est sauvé. Nous lui porterons au réveil la bonne nouvelle.

— Mais dit Suzanne, ne crains-tu pas ? ....

Mme Gruant éclata de rire

— Petite sotte dit-elle, penses-tu qu'à l'heure d'aller au bain ou tout au moins d'aller à la rue, qu'il s'occupera de ce menu détail ? Non ne crains rien il se mettra un bandeau sur les yeux. Quant à sa dignité... elle se mit à chantonner : Il y a longtemps qu'il l'a perdue... ue... e.

Suzanne avait la conscience moins cuirassée que son amie et cette appréciation trop crue sur l'indignité de son compagnon la défri-sait un peu. Elle restait soucieuse.

Et puis ajouta Mme Gruant qu'est-ce que cela signifie une visite au Gouverneur ? Ça no

veut rien dire, c'est tout naturel. J'en ai fait plus d'une de ces visites là.

— Je le connais le bureau gouvernemental... le mobilier aussi... Il y a un canapé ma chère ! . . . . .

— Allons t'en fais pas . . . . C'est la vie ça . . . c'est le seul moyen, vois-tu, de faire son chemin. Ton bonheur et ta situation dépendent de cette heure là.

L'orchestre se mit à jouer un air endiablé, comme pour souligner cette conversation satanique. Les couples s'agitèrent et se lancèrent dans un fou tourbillon. La joie et la gaieté étaient maintenant à leur comble, on n'entendait plus que des rires sonores, le buffet était littéralement envahi, et les pétarades de bouchons de champagne révélaient que l'on n'y perdait pas son temps. Les boys nombreux, se glissaient habilement avec leur plateaux chargés assurant un service impeccable. Suzanne maintenant avait refoulé ses scrupules et son amie l'y avait puissamment aidée en l'entraînant vers la danse. Quelques coupes de champagne avaient achevé de l'étoûrdir, mais cependant prudente, et se sentant observée par le gouverneur elle gardait malgré tout une réserve intéressée.

Dans le vaste et superbe bureau, le G. Général, vêtu avec élégance se promenait de long en large et regardait la pendule. Certes ce n'était pas la première fois qu'il attendait des visites aussi agréables. Sous ce rapport il était gaté. Mais cette fois Suzanne si jeune surtout avec son cachet d'originalité lui avait particulièrement plu, et il attendait impatiemment l'heure de la revoir. Le planton entra et lui remit la carte qu'il avait confiée la veille à la jeune femme. Sa figure s'éclaira, et un peu de chaleur lui monta au visage. C'était elle.

Elle parut gracieuse. En un costume tailleur gris perle elle était d'une simplicité et d'une modestie charmante, qui ravirent le haut fonctionnaire.

Il la fit asseoir près de lui, et conserva sa main dans la sienne.

— Alors chère Madame, on a de gros chagrin... Bien gros... .

— Voyons, racontez-moi cela.

Mais Suzanne, habile, s'en gardait bien, elle minaudait, faisait la timide.

— Quand on est jolie comme vous, on ne devrait pas avoir du chagrin... Je ne veux pas que vous en ayez... et la conversation

lancée sur ce terrain de galanterie et d'allure paternelle, continua.

Une heure plus tard, Suzanne, légère, volait vers l'hôtel où Mme Gruant et Desbail, surveillaient son arrivée.

A la façon dont elle trottait rapide ils ne s'y trompèrent point. Ça y est, firent-ils en chœur, en se serrant la main. Ça y est. J'en étais sûre, ajouta la parisienne, cette sacrée Suzanne elle est irrésistible

Dans son bureau le vieux fonctionnaire, affalé dans son fauteuil, réfléchissait. Quand même, disait-il, elle m'a roulé. Si j'avais su qu'elle fût la femme de Desbail, j'aurais été moins emballé. Ma parole était donnée, pas moyen de se dérober. Sacrée petite femme va... Mais est elle assez jolie !

Bah ! ça vaut peut être mieux comme ça... Un scandale, ça rejailit toujours sur l'Administration. Un coin de brousse ou une situation de sous ordre avec un supérieur qui le surveillera, vaudra peut être mieux.

Il fit appeler le président de la commission d'enquête.

Le train de Tananarive trottinait rapide vers la côte.

Dans un compartiment, allongé sur des coussins, Desbail, cigare aux lèvres, entre son épouse et son amie, se prélassait d'aise.

Avant sa nouvelle affectation, l'administrateur avait obtenu, grâce aux nouvelles démarches de Suzanne, un congé d'un mois à passer à la Réunion.

Comme on était en hiver, les inséparables amis étaient disposés à passer la plus grande partie de leur congé sur le littoral.

St-Gilles, l'exquise station balnéaire était toute indiquée, et l'on se promettait de bonnes parties pour effacer les tracas que l'on venait d'essuyer.

Dans l'administration on était assez contrarié de la faiblesse du G. Général, à cette époque il disposait déjà de cadres tout à fait supérieurs. À part quelques unités très rares dans le genre de Desbail, le corps des administrateurs était maintenant composé de gens intelligents, honnêtes et instruits, qui faisaient honneur à la France.

On comprend aisément, qu'il désiraient se débarrasser des individus malhonnêtes qui ternissaient cette bonne réputation.

## CHAPITRE XI

A ST-GILLES, STATION BALNÉAIRE

Sous les filaos finement découpés qui agitent leurs branches flexibles au gré des vents les petites maisons de plaisance se groupent côte à côte.

Rien de coquet, rien de paisible comme ce petit coin de repos.

Dans le lagon qui sépare les récifs du blanc rivage de sable fin, les coraux aux branches rigides, et aux mille teintes, laissent aux baigneurs de petits bassins d'eau pure et bleue.

C'est là, que joyeux, les petits s'ébattent sous les yeux de leurs parents qui eux aussi, quand il ne fait pas trop froid, se hasardent aux bains salubres.

De juin à septembre St-Gilles est le rendez-vous des familles, que la fortune, ou des nécessités de santé, conduisent au traitement salin et iodé ainsi qu'aux plaisirs balnéaires.

La vie y est toute familiale, les baigneurs se groupent par famille de connaissance. L'on s'y amuse bien et sagement.

Cette année là, comme d'habitude, les baigneurs étaient nombreux, les maisons avaient été retenues longtemps d'avance et dans la petite localité la gaieté ne manquait point.

L'arrivée de la troupe Desbail-Gruant dans ce coin tranquille fit l'effet d'un pavé dans l'eau paisible d'un Etang.

Depuis leur passage au sanatorium de X ils étaient en progrès, et la nouvelle unité représentée par Suzanne, n'en cédait en rien à ses partenaires.

Ils débarquèrent un soir en pleine gaieté bruyante par le train venant de St-Denis.

Suzanne avait passé à peine quelques heures sous le toit de sa mère adoptive. Ni ses allures, ni son langage, ne s'harmonisaient plus avec ce lieu honnête. Malgré l'affection qui unissait ces deux êtres, l'on sentait une gêne entre eux, aussi, ce fut presque un soulagement pour l'une comme pour l'autre quand elles se séparèrent.

Les premiers jours passés à St-Gilles ne furent pas très gais, ces étrangers bruyants étaient regardés d'un assez mauvais œil, mais ils eurent vite fait de se mettre à leur aise et d'organiser des parties.

Madame Gruant avait embauché deux marmots ainsi qu'une vieille barque et sur le bel étang dont l'eau sombre se couvre du feuillage épais des pensées d'eau, ils passaient des

heures exquises à pêcher les petites chevrettes, ainsi que les noirs et succulents cabots.

Munis de fortes sandales, ils firent aussi des parties dans le lagon d'où l'on rapportait maintes curiosités marines. Parfois l'on filait loin vers le cap Homard on emportait alors un copieux déjeuner, puis du bon vin blanc qui aidait à déguster sur place les moules qui foisonnent en ce lieu.

Au cours de l'une de ces parties, Suzanne se trouva nez à nez avec ce furteur de Raphaël que l'on rencontrait un peu partout, exerçant tous les métiers et surtout celui de commissionnaire.

Lui aussi était en progrès, le nez avec gagné en teinte cramoisie ; c'est qu'il était fidèle à la brûlante « Mandose » ?

Il fut un peu étourdi tout d'abord, et même un peu mécontent, car les histoires qui entouraient la vie de Suzanne ne lui allaient guère. Il se rappelait les parents, la mère surtout, et il craignait que la jeune femme ne suivit ses traces.

Mais Suzanne et Madame Gruant eurent vite fait de le conquérir ; l'ayant prié de porter chez elles un panier de coquillages qu'elles avaient récoltés ; elles lui servirent successivement quelques petits verres de vieille eau-de-vie. Raphaël était acquis.

A partir de ce moment, il ne quittait plus les amis d'un pas. De leur côté ceux-ci le nourrissaient copieusement, et lui servaient fréquemment sa boisson favorite, le pauvre homme était aussi solidement attaché que s'il avait eu une corde au cou.

Il ne dégrisait guère maintenant et la plus grande joie de Desbail et ses compagnons était de lui faire chanter des chansons créoles et danser quelques ségas.

Parfois Raphaël qui n'était point immoral au fond, résistait, mais l'excitation alcoolique en venait vite à bout.

La figure de l'ivrogne s'éclairait alors de ce rire béat qui lui était familier, et de sa voix éternellement enrouée, mais juste cependant, il entonnait les airs si drôles du pays.

Mon ami pêcheur  
ou qu'il est poisson  
la mer l'a monté  
la ligne l'a cassé  
mi comprend pas  
mi comprend pas  
comment la morue  
vende bon marché

(A Suivre)

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE XI (suite)



Ses amis reprenaient en chœur, et en claquant des mains, Raphaël excité, en chantait d'autres plutôt salées, et finalement dans un déhanchement saccadé du terse et des reins, piquait un séga nerveux.

Les Tananariviens se tordaient, et Desbail énervé lui aussi, après s'être recouvert la tête d'un urban et ceint les reins d'un pagne à la manière malgache, faisait vis-à-vis à l'ivrogne et l'imitait en des gestes grossiers. Il était pénible à voir.

Ces scènes, sans aucune gêne, se passaient le plus souvent sur la plage, ou devant la maison non entourée qu'ils habitaient au grand scandale des autres villégiaturistes.

Quelques amis de St-Denis étaient venus les rejoindre, c'étaient des parties folles sur la plage et sous le bois qui la borde ; on chantait à tue-tête des chansons obscènes que l'on soulignait de gestes adéquats.

Si l'on s'amusait ferme, l'on mangeait et l'on buvait encore mieux. Raphaël était chargé de battre la campagne pour ramener du gibier et des primeurs. Il allait parfois fort loin pour cela, on lui payait le train, mais il ne revenait jamais bredouille.

Ce fut ainsi qu'il fut conduit dans un village des hauts où un célèbre braconnier de sa connaissance était réputé pour fournir en toutes saisons des merles, des lièvres, des perdrix, puis des gouramiers, pêchés dans les profonds bassins.

A cinq ou six kilomètres au moins du sanatorium de X et à pic sur une profonde crevasse, se trouvait la cahute habitée par Mahut dit le « Chat ». De l'extérieur, on pouvait entendre distinctement la plainte douloureuse du braconnier agonisant des suites d'un coup de fusil reçu en pleine figure et presque à bout portant.

La blessure était horrible, le gros plomb à cette faible distance était encore groupé. Le malheureux perdait du sang en abondance et crachait les plombs dont il était saturé.

Raphaël quand il arriva près de la case du braconnier était tout en sueur car la montée,

par un vrai chemin de chèvres, était raide, il s'était arrêté. Il écoutait.

Pas d'erreur, pensa-t-il, Mahut a son affaire, il entra rapidement et se trouva en face de ce tableau navrant.

Le moribond souffrait horriblement, blessé de la veille au soir au moment où il opérait quelque braconnage sur une propriété privée et close ; il s'était traîné péniblement jusqu'à sa case où il vivait seul. Puis il avait perdu connaissance assez longtemps. Maintenant au contraire il avait toute sa raison et se sentait perdu. Malgré l'affreuse blessure qui lui avait arraché un œil et tout un côté de la face, il parlait encore.

De son œil ouvert, il avait reconnu Raphaël.

— C'est toué même ça dit-il ? Tant mieux Espère un pé fit Raphaël... Ma lave à toué tout ça, t'a l'heure ça va coller.

— Non fit Mahut, Moi n'an'a... mon compte... l'a pas besoin... esquinte... à toué...

— Ecoute... à moins bien... Raphaël. Colle le lièvre en fraude ça... y, fait rien... Mais y faut pas faire du mal... au monde.

Avant... moi n'avait la chance... m'y gagnait bien la vie... et moi l'étais toujours bien gai... mais... un jour au sanatorium, une gar... ce l'a donné à moi un salé travail... fallait enlever une photographie... qu'elle l'avait laissée... dans la case de son « Zézère »... Alors... le bougre l'a réveillé... tu comprends... l'u l'était plus fort... que moi... alors moi... l'a servi mon sabre à can, ne... l'i l'est mort... ça la porte... à moi la guigne.

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus, des voiles blanches obscurcissaient son dernier œil, et des cloches lui tintaient lugubrement aux oreilles, sa bouche se convulsait de douleur. Raphaël atterré ne disait mot, cependant les révélations de Mahut l'avaient mis en éveil. Il voulut connaître le dernier mot de l'énigme.

— Mais Mahut, qui ça l'a embauché à toué pour ce mauvais travail-là ?

Mahut ne répondait pas et semblait chercher péniblement dans sa mémoire.



Raphaël insista : C'est-t'une grosse dame dans le grand monde ? Un faible signe de Mahut acquiesça.

— Une vieille ou une jeune demanda-t-il encore ?

— Une vieille... une vieille... gar... ce... Maintenant ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles. Les convulsions douloureuses se succédaient rapides, enfin, s'étant retourné sur lui-même dans une dernière contraction il expira. Raphaël maintenant redescendait, il ne se souciait plus guère des victuailles de la « bande » comme il appelait le groupe Desbail. Il avait prévenu les autorités du village. Après avoir avisé la gendarmerie qui fit une enquête, on avait procédé à l'inhumation du braconnier.

Raphaël maintenant se remémorait les heures du crime de Jeannot, et bien des idées lui venaient à l'esprit. Ce qui le soulageait un peu c'est qu'il savait maintenant que Suzanne n'était pas la véritable complice.... C'était la gar... ce, la vieille gar... ce.... !

Pendant que s'accomplissait cette scène tragique à quelques kilomètres du sanatorium de X, s'en déroulait une autre également bien douloureuse.

La vie dans cette petite localité, était bien calme en ce moment, car les villégiaturistes fuyaient les rigueurs du climat. Le matin, un joli givre couvrait la campagne se mariant avec le blanc si pur des aubépines en fleurs.

La vieille mère de Jeannot était restée inconsolable de la mort de son beau gars. Elle ne comprenait point que la justice n'eut point trouvé le coupable, évidemment disait-elle, il y a « du grand » monde qui a trempé dans cette affaire, alors on n'ose rien dire ni rien faire. Tous les mois, elle visitait et rangeait pieusement le linge de la victime, et chaque fois de grosses larmes coulaient sur ses vieilles joues ridées comme des pommes d'hiver.

Ce jour-là, comme de coutume, elle était agenouillée devant la petite malle, et un par un, tirait les vêtements du cher défunt. Elle était arrivée au fond, et brossait doucement le beau veston marron clair qu'il mettait les jours de fête. En accomplissant cette besogne, il lui sembla que quelque chose de dur avait heurté sa main.

L'idée lui vint de visiter la poche qu'elle avait négligé, jusque-là. Elle en sortit un car-

ton et à sa vue, elle poussa un cri de rage. C'était la photo de Suzanne en costume de « Liscuse ».

La vieille femme resta longtemps accroupie sur ses genoux, et pensive.

Mais songeait-elle, c'est bien cette créature qui est la cause de l'assassinat de mon fils ! Il y aura eu entre eux quelques scènes de jalousie. Ah ! si je pouvais la retrouver !

Elle regarda longuement la photo, il lui sembla que cette figure ne lui était pas inconnue.

Tout à coup un trait de lumière lui traversa l'esprit. N'était-ce pas cette jeune fille qui était chez Bana et qui s'était faite une mauvaise réputation en fréquentant une dame de Tananarive que l'on avait soupçonnée d'avoir été la complice du criminel.

La vieille femme replaça avec ordre les vêtements, ferma la malle, s'habilla, mit la photo dans son corsage et s'en fut chez Bana.

Celle-ci considéra longtemps l'image et finit par dire : Si ce n'était ce costume, on dirait bien que c'est elle.

La vieille mère de Jeannot de plus en plus fixée dans son idée s'en fût trouver le père Rouss et lui demanda conseil.

— Oh ! c'est bien simple fit celui-ci, cette créature doit être certainement la complice de l'assassin de votre fils. J'ai eu de ses nouvelles elle est aujourd'hui mariée à un administrateur de Madagascar qui a une fort mauvaise réputation. En ce moment, ils sont précisément à la Réunion car j'ai lu dans la liste des passagers publiée par un journal de St-Denis le nom de l'administrateur Desbail, son mari.

En cette saison ils n'ont pas dû se rendre sur les hauteurs et doivent se tenir au chef-lieu.

Tâchez de découvrir la femme, et de la comparer avec la photo. Vous avez un point de repaire c'est ce petit grain de beauté au-dessous de la lèvre inférieure qu'a fixé l'image. Si la ressemblance ne vous trompe pas, allez droit chez le Procureur de la République, déposez-lui cette photographie et votre plainte.

Le voyage sur St-Denis était une grosse affaire pour la pauvre femme. Cependant, descendante de Bretons, elle était vindicative et têtue, elle se mit en devoir de l'entreprendre. Elle compta ses pauvres économies, prit quelques billets de cents francs et un peu de monnaie, puis s'en alla trouver un parent qui avait été déjà au chef-lieu, et qui moyennant une légère rémunération pour ses journées perdues, consentit à l'accompagner.

Le lendemain ils se mettaient en route.

- Eh bien mon vieux Raphaël dit Mme Gruant quand il le vit arriver, t'es pas un zig. Y a deux jours que t'es parti, et tu nous ramènes une anguille maigre. Allons tu dois être fatigué viens boire un coup, et elle fit entrer le commissionnaire improvisé.

Celui-ci ne parlait guère, il était devenu taciturne.

Qu'est-ce que t'as dit Desbail en riant. T'as perdu ta belle mère ? Tiens, viens boire un coup à sa santé.

La tristesse de Raphaël fut bientôt dissipée, et quelques heures plus tard, l'on entendait sa voix enrouée et nazillarde reprendre son air favori :

« Ségà Bello ça n'a pas la manière etc ».

La bande s'était accrue. Mme Gruant qui avait fait bien des voyages en France, ne manquait pas de connaissances à bord des bateaux.

Ayant appris l'arrivée au Port, de l'un des paquebots dont elle avait été passagère, la parisienne se rendit à bord dans l'espoir de retrouver des amis de noce. Elle ne fut pas déçue.

Le dimanche suivant, les copains arrivaient avec plusieurs « dames » célèbres du Port. Une véritable orgie commença.

En costume de bain que l'on ne quittait guère l'on faisait sur la plage d'interminables monomes, et sans se gêner les farceurs entouraient en les serpentant les villégiaturistes isolés. Toutes ces plaisanteries s'accompagnaient comme d'ordinaire de chansons obscènes chantées en chœur en des gestes de bastring.

La vie de famille devenait impossible et la plupart d'entre elles s'apprêtaient à fuir cet endroit charmant transformé en lieu de débauche.

Cependant, un incident imprévu rendit la paix aux baigneurs.

Desbail avait remarqué une jeune veuve accompagnée de son fils, un adolescent de treize ans, et qu'elle conduisait au bain chaque jour.

Veuve récente d'un fonctionnaire de St-Denis, elle avait loué un petit pavillon à St-Gilles pour elle et son fils convalescent. Elle s'était mise sous la protection d'une famille amie qui habitait près de son petit chalet. Le chef de

cette famille était un ancien gradé, retraité de la gendarmerie. C'était un homme superbe et d'une grande bonté.

Desbail, profitant que la jeune femme était assise sur la plage surveillant les ébats de son enfant, vint familièrement lier conversation. Mme Z était d'une timidité excessive, elle était terriblement gênée de ce sans-gêne et ne répondait que par monosyllabes. L'administrateur s'enhardit et s'assit près d'elle. Enfin, avec l'audace qui le caractérisait, il finit par lui tenir un langage malhonnête, et froidement, lui demanda un rendez-vous chez elle, pour le soir même.

La jeune femme totalement sidérée, tremblait de tous ses membres et n'ouvrait plus la bouche. Desbail prit cela pour un acquiescement et ne s'aperçut pas des grosses larmes de honte et d'indignation qui coulaient sur ses joues.

Ce soir-là les amis faisaient une partie de poker et l'on jouait sérieusement. Vers neuf heures, Desbail prétextait d'une migraine et déclara vouloir faire un tour au grand air.

Après avoir soigneusement surveillé les alentours, et s'être assuré qu'il n'était point vu, il frappa discrètement à la porte du pavillon dont l'intérieur était faiblement éclairé. La porte s'ouvrit aussitôt et tout heureux il pénétra.

Mais son désenchantement fut grand, quand la porte ayant été refermée, il se trouva en face d'un superbe gaillard qui le toisait d'un air courroucé.

— Vous désirez M. l'Administrateur ?

— Desbail balbutiait... Il s'était trompé.

— Non Monsieur vous ne vous êtes pas trompé, vous êtes bien chez Mm. Z. actuellement auprès de ma femme et que sans respect pour sa situation, vous avez eu la malhonnêteté d'injurier. Eh bien Monsieur apprenez que cette dame est placée sous ma protection et j'ai le regret de vous dire Mr l'administrateur que vous vous êtes conduit comme un goujat.

Desbail avait repris un peu d'audace, estimant que tout se bornerait à recevoir quelques injures qui sur lui, glissaient avec facilité et c'est d'un ton goguenard et avec un sourire narquois qu'il répondit :

— Alors, . . . puisque Monsieur est le fidèle gardien de l'honneur de Madame. . . . je m'en retire.

Il avait à peine achevé sa phrase que deux gifles sonores lui faisaient voir des lumières

aussi éblouissantes que désagréables. La seconde de ces claques magistrales l'avait affalé dans un fauteuil placé derrière lui, et, comme les gamins recevant une correction il s'y tenait dans une pose retournée et renversée le coude en l'air pour se préserver la figure des nouveaux arrivages possibles.

— Vous pouvez partir maintenant M. l'administrateur ; vous n'êtes qu'un lâche ! Cependant à cause du litre que vous portez, — à cause de cela seulement, — je me tiendra vingt-quatre heures à votre disposition.

— Avant que vous ne sortiez d'ici, continua l'ex-officier rappelez-vous que je vous défends à vous comme aux vôtres d'approcher nos familles, car cette fois, Monsieur, ce serait la correction complète et en plein air, puis il ouvrit la porte, par laquelle Desbail sortit en chien couchant.

Le lendemain l'administrateur se déclara malade, affirma que l'air de St-Gilles lui était contraire. Il insista pour que l'on rentre à St-Denis le plus tôt possible.

Suzanne et Madame Gruant furent très étonnées de cette décision subite, et cette dernière plus rouée flaira quelque aventure dissimulée.

On se prépara au départ sans trop de récrimination car il y avait d'autres ennuis bien désagréables pour la « bande ».

Raphaël dans ses rares heures de raison, avait eu du remord, il avait pris conscience du rôle indigne qu'il jouait, et l'immoralité des débauches avait achevé de le décider.

Un beau matin et après une nuit de réflexions, il prit sans mot dire, le train pour St-Denis et disparut.

Dans le petit village St-Gillois, où la population est si douce, si paisible, on était indigné de la conduite du groupe Desbail. Les parents avaient défendu à leurs enfants de les servir, et on leur refusait impitoyablement la vente de quoique ce soit.

Aussi deux ou trois jours, après la correction sévère infligée à Desbail, la bande désagrégée, beaucoup moins gaie et moins bruyante qu'à l'arrivée reprenait le train de St-Denis à la grande satisfaction des autres villégiaturistes.

Le minuscule train, aux wagons inconfortables, venait de quitter le Port. A une allure de tortue il roulait vers St-Denis. Les amis ne causaient guère, le séjour de St-Gilles qui réconforte généralement ceux qui viennent y

chercher la santé, n'avait nullement profité à ces débauchés, et, suivant leur expression, ils se sentaient « vaseux ».

Leur neurasthénie fut à son comble quand le train pénétra dans les interminables tunnels qui se succèdent en accordant à peine aux pauvres voyageurs quelques minutes d'éclaircie.

De petits bouts de bougie, jettent une lueur blafarde à l'intérieur des compartiments. Sur la voie balastée c'est un bruit assourdissant. Il est impossible de s'entendre sans crier à tue-tête. Une fumée dense qui vous prend à la gorge et vous inonde de suie, termine ce supplice qui dure plus d'une demi-heure.

Enfin une dernière éclaircie ; celle de la Délivrance et cette fois, c'est un spectacle superbe. Le joli chef-lieu avec ses rues bien tracées, ses grands bâtiments, ses cours fleuries, apparaît dans un cadre de lumière éblouissante, ayant comme fond de décor, la montagne et le Cap Bernard dont le petit train noir est sorti, tel un rat s'échappant de son trou.

St-Denis ne possédait à cette époque, que deux hôtels assez confortables. Les Tananariens y étaient évidemment plus à l'aise que dans les petites localités de l'intérieur. Les mœurs y étaient moins austères, les coutumes moins surannées. Mais cependant leur propriétaire ne permettait pas de licences exagérées dans le genre de celles exercées par la bande Desbail. C'eût été irrévocablement la porte, et il eût été difficile de se loger ailleurs.

Mais les amis, depuis leur précédent voyage, avait fait connaissance d'une hôte mondaine du chef-lieu. Très naturellement l'on s'était lié d'amitié et c'est chez elle, que de temps à autres, l'on faisait l'indispensable « bombe ».

On rencontrait chez la très hospitalière Yvonne de la Marinière, un monde hétéroclite, qui convenait parfaitement au couple nocur et à son amie,

Un matin on remit à Desbail une carte d'invitation pour un bal offert à la population par le Gouverneur de la Réunion à l'occasion d'une fête publique.

Madame Gruant estima que c'était une excellente occasion de s'amuser et que l'on pourrait se payer la tête de certains paysans-bourgeois du cru, auxquels ils tenaient rancune depuis St-Gilles surtout.

## L'ÉVASION

### Roman Colonial

CHAPITRE XI (suite)

#### CHAPITRE XII

Justice !

Ce jour-là, il y avait bal au Gouvernement, ce sont jours marqués pour cette population si avide de danse et de musique.

A l'hôtel du Gouvernement l'on travaillait à l'ornementation des salles et des jardins.

Rien de joli, généralement, que ces résidences de nos vieilles colonies. Celle de la Réunion est particulièrement coquette, surélevée sur un tertre elle domine la rade de St-Denis, curieusement fermée sur sa gauche par le cap Bernard posé majestueusement sur la mer comme un pan de décor.

La blancheur de l'hôtel tranche sur la verdure des palmiers qui ornent ses jardins. C'est dans l'ensemble un véritable oasis de fraîcheur et de bien être. Le soir, les jardins furent illuminés avec goût. Sur son balcon, l'excellent Gouverneur Déramier, si aimé de sa population à laquelle il se dévouait, surveillait les derniers préparatifs. A l'office, Madame donnait ses dernières instructions.

Devant la grille, les têtes crêpues et noires du petit peuple se pressaient en foule pour jouir de l'arrivée des voitures, d'où, sous la lumière éblouissante des globes, descendaient les invités en de riches toilettes.

De cette place modeste et « gratuite » ces braves gens écouteront la musique et regarderont tourbillonner les couples par les hautes fenêtres ouvertes ; et cette simple jouissance des oreilles et des yeux leur suffirait à passer d'agréables instants — Heureux ceux qui savent se contenter de peu !

Au milieu de ces têtes crêpues, dépassait la haute silhouette de la mère de Jeannot. Elle paraissait si excitée que son compagnon de voyage avait peine à la contenir. Si timide d'ordinaire, elle devisageait presque sous le nez, les invités qui franchissaient le seuil de la grille. Quand elle se trouva en face de Suzanne dénoncée par le gentil grain de beauté, placé sous sa lèvre inférieure, un cri rauque s'échappa de sa gorge ; son compagnon de route put à

peine l'atténuer, en lui plaçant brutalement la main sur la bouche. Entre les doigts noueux de l'homme, elle articulait rageusement :

C'est-elle .... c'est elle ....

Ah : la bourrique. !

Les voisins se demandaient ce que signifiait cette scène, et si la vieille était folle.

Le bal maintenant battait son plein, l'on était heureux et joyeux et dans ce grand salon où les invités avaient encore à cette époque, conservé des usages, un peu surannés peut-être, mais honnêtes, la soirée se passait malgré tout dans une atmosphère de gaieté.

Cette ambiance là ne plaisait guère au couple Desbail, immanquablement flanqué de Mme Gruant, aussi manquaient-ils de gaieté ce soir là Desbail proposa une partie. Plusieurs invités dont M. Boutard un gros négociant de la place qui depuis le commencement de la soirée faisait une cour assidue à Suzanne acceptèrent avec empressement.

La partie commencée elle fut bien vite mouvementée, les enjeux montaient à vue d'œil mais, en ce soir de malchance, la bourse de l'administrateur se vidait avec une rapidité surprenante.

Madame Gruant avait quitté un instant la partie, cédant sa place à un autre partenaire. Elle observait simplement le jeu et les joueurs.

Desbail devenait nerveux et irrité, il prenait comme prétexte de sa mauvaise humeur que des couples en tourbillonnant frôlaient sa chaise ; mais en réalité, il voyait avec terreur partir ses dernières mises.

Sa femme imprudente excitait ses partenaires et jouait elle-même avec témérité.

— Suis décafé ! fit tout à coup Desbail d'un accent gouailleur, masquant son inquiétude — Décafé ! plus le rond ; et il faisait voir le plat de son portefeuille.

— Un strateur ça se décafé jamais ! Reprit aimablement le négociant. —

C'est comme l'Administration, ça possède toujours une caisse de réserve. Et il poussa deux mille francs à Desbail qui continua le jeu.

Minuit n'avait pas sonné que l'administrateur de plus en plus malchanceux et de plus en plus entêté, se voyait déjà débiteur de plus de cinq mille francs qu'il ne possédait pas. Il voulait continuer, mais son partenaire lui dit :

— Non mon cher, ce n'est pas vous qui avez la « poisse », mais c'est moi, qui dispose d'une chance insolente.

— Tenez, jouez ce billet de mille contre Mme Gruant, et vous verrez qu'elle aura vite fait de vous regarnir le gousset.

— Alors c'est moi maintenant qui aurais la poisse ? fit la parisienne.

— Non ! fit le négociant, mais c'est Desbail qui prendra ma veine, je la lui lègue !

— Mme Desbail, je vous propose cette Mazurka ajouta-t-il.

— Volontiers fit Suzanne ravie, et à son tour, elle passa la main à un nouveau joueur.

Parmi les invités se trouvait le jeune Louis Mazou, il s'était déjà rencontré plusieurs fois avec Mme Desbail, et ils avaient échangé un petit salut sec et froid.

Le jeune homme était rageur et rancunier il n'avait jamais oublié l'affront qu'il avait reçu et l'échec de sa lettre anonyme lui était à cœur.

Mazou observait le manège de Monsieur Boutard et de Suzanne qui après chaque danse, s'égarèrent sur les balcons et dans les jardins aux lieux les moins fréquentés. Il flaira quelque aventure amoureuse.

Il ne se trompait pas.

A l'extrémité de l'une des ailes de la Résidence, une salle éclairée d'une simple lampe, restait ouverte pour permettre aux Messieurs de remettre un peu d'ordre dans la toilette, en cas de besoin.

Tout en ayant l'air de se promener dans les jardins, M. Boutard s'était aventuré dans cette salle, et après avoir observé alentour, en avait éteint l'unique lumière.

Un instant après, deux ombres se glissaient furtivement, et s'introduisaient dans ce boudoir improvisé.

Mais le fils Mazou, avait observé les allées et venues du couple, en un instant il eut rejoint le groupe de ses camarades et les mit au courant. Les impitoyables jeunes gens, se précipitèrent et entourèrent la porte ou s'étaient enfermés les imprudents, puis ils allumèrent un feu de bengale sous la véranda et contre la porte.

Effrayés par cette lueur d'incendie qui perçait par tous les interstices des portes et fenêtres, le couple sortit en toute hâte, et tomba au milieu du groupe des farceurs où se tenait Mazou qui les devisageait d'un air cruellement narquois.

Cette petite, et rapide comédie avait eu malheureusement d'autres témoins. Des protestations s'élevèrent, le négociant eut l'idée malheureuse de vouloir parler fort, et ce fut l'inévitable et irréparable querelle.

Le Gouverneur attiré par le bruit, vint à son tour, et entendit des réflexions qui ne lui laissèrent aucun doute sur la nature du scandale et de ceux qui l'avaient provoqué. Peu d'instant après, un jeune fonctionnaire s'approchait de Desbail et lui disait à l'oreille :

M. le Gouverneur vous prie de vous retirer ainsi que Madame Desbail. Demain matin il vous fera connaître le motif de cette mesure.

L'administrateur avait blêmi, que s'était-il donc passé ? Il aperçut Monsieur Boutard qui ayant reçu un avis aussi désagréable quittait le bal.

— Vous rentrez Boutard. ....

Oui .... oui ... Desbail une légère indisposition et il fila.

Desbail retrouva sous la véranda Suzanne toute troublée.

Le féroce Mazou la suivait. ironique et la couvrait de son regard de haine.

— Qu'y a-t-il fit l'administrateur ?

— Rien, répondit séchement Suzanne rentrons je te dirai ça à la maison.

Le lendemain toute la ville était, au courant de l'aventure ; La nouvelle amplifiée de détails invraisemblables volait de domicile à domicile, et l'on affirmait, que dès la première heure une rencontre à l'épée avait eu lieu entre Monsieur Boutard et l'administrateur Desbail. La rencontre n'existait que dans l'imagination des colporteurs de nouvelles. Desbail n'aimait guère ce genre de sport et le négociant n'avait aucun intérêt à ce que cet incident eut des suites.

Dans la même matinée vers huit heures du matin la mère de Jeannot attendait sur un banc du palais de Justice l'arrivée du Procureur de la République, elle s'était munie de la photographie compromettante et d'une lettre, de plainte formulée par un avoué.

Le magistrat arriva. C'était un homme pon-

déré, il écouta le récit prit la photo, et eut un geste de surprise. Il lui sembla bien reconnaître les traits de Suzanne la fille adoptive de son excellente amie Madame Sarroy et qu'il avait vue souvent chez elle. Cependant il ne dit rien, et invita la vieille femme à revenir le lendemain.

Le courrier avait mouillé ce jour là, de bonne heure à la Pointe des Galets, et la Poste venait d'arriver à St-Denis. Le gouverneur Déramier mal remis des fatigues de la soirée de la veille dépouillait sa correspondance. Un pli personnel attira son attention il l'ouvrit.

Le G. Général de Madagascar lui écrivait, en ami, que des instructions judiciaires ayant été transmises au Parquet de la Réunion en vue de faire arrêter l'administrateur Desbail, accusé d'homicide volontaire sur la personne d'un indigène, il le priait de faire agir avec une extrême prudence et d'éviter dans la mesure du possible le scandale qui rejaillirait sur l'Administration.

D'autre part, Monsieur Déramier recevait de son ami, l'administrateur Louison un mot lui expliquant que son collègue Desbail l'ayant mis en cause dans les faits qui lui avaient, été reprochés devant le conseil d'enquête, et en tant que prédécesseur au district de Bétavolo, il avait été mis dans l'obligation de dévoiler tout ce qu'il connaissait à son actif.

Je comprends terminait-il quel désagrément ce sera pour vous, de voir arrêter une unité de notre corps mais, ce mauvais collègue a déjà bénéficié de complaisances exagérées, il est incorrigible et ce serait devenir son complice que de le protéger dans de telles circonstances.

L'après-midi Desbail faisait sa sieste tout en essayant de débrouiller dans son esprit l'histoire bien extraordinaire que Suzanne lui avait brodée pour expliquer leur renvoi du bal.

Un planton lui remit un pli par lequel il était invité à se présenter d'extrême urgence au bureau du Gouverneur.

— Il n'a pas fini de m'embêter celui-là ! s'exclama-t-il en bondissant de sa chaise longue. Est-ce qu'ils'imaginent que je suis venu à la Réunion pour ramasser ses sermons ? Je vais le remettre à sa place moi ! Ce n'est pas

ma faute si dans ses bals, il reçoit des capucins en civil Puis il s'habilla et sortit.

Suzanne qui après son départ avait trouvé à terre la convocation toute froissée était plutôt inquiète. Comme son mari, elle croyait que l'appel urgent du Gouverneur avait trait au scandale de la veille. Elle s'enforma chez son amie où toutes deux élaborèrent un plan de défense.

Quand Desbail entra dans le bureau du Gouverneur Déramier, il fut étonné de se trouver en face d'un homme très calme et plutôt, triste. Il fut un peu décontenancé, et son aplomb tomba.

Monsieur Déramier l'examina un instant puis lui dit :

— Vous êtes assez souffrant, n'est-ce pas Monsieur l'administrateur ?

Et comme Desbail protestait.

— Si et si vous ne l'êtes pas, cela ne tardera pas ! Je vous conseille de vous rendre auprès du Chef de Service de Santé, que j'ai pressenti, et de vous faire admettre d'urgence à l'hôpital. Desbail stupéfait, ouvrait encore la bouche pour protester et demander ce que tout cela signifiait. Mais le Gouverneur, d'un geste de la main l'arrêta. N'insistez pas M. Desbail dans votre intérêt comme dans celui de vos collègues il est préférable que vous soyez à l'hôpital à l'heure proche où l'on viendra vous arrêter ! Cette dernière phrase prononcée d'un ton ferme et sec fut comme un coup de massue sur le crâne de l'administrateur.

Quand remis un peu de l'émotion qui l'étreignait, il put articuler quelques mots il dit :

Mais Monsieur le Gouverneur, c'est encore certainement, la suite de dénonciations calomnieuses qui m'ont placé dernièrement devant un Conseil d'enquête mais dont je suis sorti complètement blanchi.

— Blanchi . . . reprit M. Déramier d'un air de pitié, blanchi peut-être mais pas guéri Monsieur Desbail. Cette fois, c'est un mort qui vous accuse et par un document formel. Votre crime est signé de votre main.

Desbail s'était écroulé dans le fauteuil Gouvernemental, il était affreusement blême.

Le Gouverneur regardait avec mépris et pitié cette loque humaine, . Au bout d'un instant il lui dit : Vous pouvez vous retirer Monsieur. Desbail sortit en titubant.

En rentrant chez lui, l'administrateur trou-

va un pli du Juge d'Instruction l'invitant à se présenter devant lui le lendemain à 8 heures.

Ni Mme Gruant, ni Suzanne ne purent obtenir un mot de Desbail. Les traits décomposés il était affalé dans sa chaise longue et rabrouait violemment, insolemment, les deux femmes quand elles voulaient lui adresser la parole.

Cependant vers les six heures l'administrateur s'habilla et sortit. Quand il revint il paraissait plus gai et déclara à sa femme et à son amie qu'après tout il était idiot de s'en faire et qu'il fallait noyer la tristesse.

Joignant le geste à la parole il but coup sur coup, deux wiskys terriblement « tassés ». Les deux femmes un peu surprise d'abord finirent par trouver que les choses allaient mieux, et tant que Desbail solutionnerait les difficultés dans l'ivresse, il n'y aurait rien de bien grave.

Elles se mirent de la partie et ce fut à trois une des plus jolies bombes qu'elles eurent à enregistrer.

Desbail débordait, riait aux éclats et trouvait dans son cerveau plutôt saturé de nouvelles petites horreurs à faire rougir un régiment de cavalerie.

L'administrateur avait trop bu sans doute car sa langue devenait pâleuse ses paupières s'alourdissaient vainement il essayait de se lever il retombait comme une masse.

Dans une dernière tentative pour se mettre debout, il était tombé lourdement sur le sol, et sa tête avait heurté un coin de meuble, il saignait. Les deux femmes quoique « grisées » elles aussi, étaient inquiètes, jamais elles n'avaient vu Desbail en cet état, il résistait à l'ivresse, et se maintenait généralement en une demi saoulerie. Elles tentèrent de le relever. Mais ce fut en vain. Desbail maintenant roulait à terre dans d'atroces convulsions les yeux désorbités, il était effrayant à voir.

Suzanne et son amie étaient épouvantées, et ne comprenaient rien à cet état qui ne ressemblait plus à l'ivresse. Desbail dans un nouvel effort pour se relever s'était cramponné nerveusement à la chevelure de Mme Gruant, mais il était encore retombé l'entraînant avec lui. Il la maintenait près de sa face affreusement convulsée, près de ses lèvres humides de bave. En des sons rauques il mur-

murait des blasphèmes, et l'insultait grossièrement.

Folle de douleur et d'effroi la Parisienne se débattait pour se dégager. Mais c'était en vain, les doigts de Desbail restaient accrochés dans sa chevelure et il la roulait avec lui dans ses convulsions.

(A Suivre.)

## A CILAOS

Monsieur Maximin Houreau Hôtelier à Cilaos porte à la connaissance des Villégiaturistes qu'il est en mesure de les recevoir.

Jusqu'au 1er janvier 1929 l'hôtel dispose de 30 chambres et disposera de 40 en 1929. Villas détachées pour famille.

Le service de l'hôtel est irréprochable - cuisine soignée.

15 francs par jour et par personne.

Réduction pour famille.

— Téléphone N° 6 —

## Monsieur a une rage de dents

Si madame son épouse par économie ne lui avait pas donné de sel mal écrasé ça ne lui arriverait pas.

Rappelez vous Madame que le sel Cérébos fin sec, et blanc est une économie.

En vente partout

## La bonne qualité

Recherchez toujours la marque de la société industrielle des casques coloniaux et des chapeaux de paille et vous serez sûr de la bonne qualité.

**RIEN N'EST DESAGRÉABLE** que de manier de l'huile rance ou douteuse — réclamez la fabrication de l'Huilerie nouvelle et cela ne vous arrivera pas.

# L'ÉVASION

## Roman Colonial

CHAPITRE XI (suite) et fin

Suzanne en cette heure d'angoisse se rappela alors qu'elle avait une mère adoptive qui prodiguait ses soins et ses consolations aux malades.

Elle lui avait été bien infidèle, mais elle la savait si bonne, si indulgente, qu'elle pardonnerait.

Elle courut chercher Madame Sarroy.

Madéleine avant de venir avait eu soin d'aller quérir un médecin. Mais quand celui-ci arriva il était trop tard... Dans une horrible convulsion, et dans un dernier blasphème, l'Administrateur Desbail couché en travers du corps de Madame Gruant évanouie, avait rendu son dernier souffle.

Près du cadavre, le médecin ramassa une petite fiole sur l'étiquette de laquelle on lisait : *Cocaïne - Toxique*. Alors Suzanne comprit tout !...

Ils eurent toutes les peines du monde à dégager la chevelure de la Parisienne des doigts crispés du mort.

A force de réactifs, ils purent la ramener à la vie, mais son regard conservait les signes de la plus grande terreur.

Madéleine Sarroy était émue de tant de douleurs et consolait Suzanne de son mieux.

Ayant accompagné le médecin à la porte celui-ci lui dit : « Le malheureux avait cru trouver un moyen de finir sa vie dans un sommeil, mais il a souffert horriblement car la cocaïne, sur certains tempéraments nerveux ou alcooliques, provoque au contraire une surexcitation violente.

Madame Sarroy soignait de son mieux sa fille adoptive que la scène tragique de la nuit précédente avait mis dans un état déplorable.

Il avait fallu aviser au plus tôt le Commissaire de police et mille tracas surgissaient autour de ce suicide imprévu.

Vers huit heures elle reçut une lettre de son ami M. X Procureur de la République. Elle contenait ces lignes :

Ma chère amie,

« Je me vois dans l'obligation bien pénible, « je vous assure, d'acter judiciairement « contre votre fille adoptive. Toutefois, pour « vous éviter des tracas dans la mesure du « possible j'aurais voulu vous voir personnel- « lement. Tâchez donc chère amie de passer « au bureau un instant.

Quoi, se dit Mme Sarroy atterrée ! voici maintenant que l'on accuserait ma pauvre Suzanne d'avoir empoisonné son mari ? Mais cela est épouvantable.

Agitée, elle s'habilla et s'en fut au bureau de M. le Procureur X.

Il y eut d'abord un quiproquo entre Madéleine et le magistrat.

Les raisons pour lesquelles ce dernier désirait un entretien n'étaient point celles que supposait Mme Sarroy. Mais quand M. X mit sous les yeux de son amie la photographie compromettante de Suzanne, ce fut pour la pauvre femme un véritable coup de foudre.

Comment répétait-elle, ma fille en cette posture !

Oui, fit tristement le magistrat, et cette image se trouvait dans la demeure d'un homme qui fut assassiné au sanatorium de X à la même époque où cette jeune fille fréquentait sa demeure. Les circonstances de ce crime sont restées jusqu'ici absolument énigmatiques.

Madéleine sanglotait, elle souffrait horriblement.

— Ecoutez ma chère amie dit Monsieur X, si je vous ai prié de venir ici tout d'abord c'est qu'il me semble préférable que Suzanne vous fasse préalablement des aveux complets sur le rôle qu'elle a joué dans cette affaire.

Elle sera mieux préparée pour répondre au Juge d'instruction.

— Vous êtes trop loyale Madame Sarroy pour nous dissimuler quoi que ce soit. Rentrez chez vous, confessez cette malheureuse vous lui ferez du bien, et cela facilitera la



besogne parfois bien pénible du magistrat instructeur.

Rentrée chez elle Madeleine ne savait pas comment aborder avec la malade un pareil sujet, et cependant il le fallait, il y avait urgence.

Enfin, elle se décida, et avec toutes les précautions possibles elle l'interrogea.

Suzanne dès qu'il lui fut parlé de la photographie, s'était dressée sur son séant. Intelligente, elle avait compris dans un éclair qu'un nouveau malheur la menaçait. Les yeux fixés elle écouta jusqu'au bout les exhortations de sa mère adoptive, puis secouée par les sanglots elle se coucha à demi sur ses genoux, et pleura longuement.

Enfin, se relevant un peu, et regardant tendrement dans les yeux, la bonne Madeleine, elle lui confia tout son secret.

Mme Sarroy quoique bien inquiète, avait cependant repris courage. Au fond Suzanne n'avait médité aucun forfait, ce que d'ailleurs elle n'avait pu jamais croire. La pauvre enfant déjà préparée par un atavisme malheureux, n'avait été qu'un hochet entre les mains de la perfide parisienne.

L'après-midi même elle s'en fut au Palais voir son ami et lui raconta ponctuellement ce qui s'était passé, ajoutant :

— Vous voyez, mon cher ami, que mon enfant n'est coupable que d'une grave imprudence.

Mais le Procureur de la République hochait la tête.

Evidemment dit-il, mais elle reste néanmoins complice indirecte et involontaire du crime. Elle sera traduite devant la Cour criminelle ce qui sera fort pénible.

Madeline Sarroy était à nouveau navrée elle demanda et obtint pour sa malade quelques jours de répit avant l'interrogatoire, et bien tristement s'en fut retrouver Suzanne qui lut sur son visage sa terrible inquiétude.

Le soir même l'état de la malade empirait, une fièvre violente se déclarait amenant le délire. Un médecin fut appelé qui conclut à un commencement de méningite.

La mère de défunt Jeannot harcelait le magistrat.

Chaque jour elle se présentait réclamant

impérieusement Justice. Le Procureur de la République tentait de la calmer et de lui faire prendre patience en lui expliquant que des renseignements qu'il avait obtenus, il résultait que la jeune femme dont elle détenait la photographie n'avait été qu'une amoureuse passagère de son fils, mais qu'elle n'avait pas participé au crime. La vieille paysanne obstinée, répétait inlassablement

— « Qu'on la juge, on verra bien » .

Raphaël s'était installé dans une dépendance de la cour chez Madame Sarroy et se dévouait aux soins de la malade. De son mieux il consolait ces deux êtres si affligés, et comme il avait bon cœur et qu'il les affectionnait profondément, il souffrait.

Madame Sarroy lui avait confié ses tracas : — J'en doutais bien avait répondu Raphaël que la fréquentation de cette dévergondée causerait du malheur à cet enfant là. Quoi faire maintenant ?

Si seulement dit Madeleine, la mère de Jeannot voulait retirer sa plainte, la tache de Procureur de la République serait simplifiée puisqu'il sait que Suzanne n'est pas coupable .... Mais après quelques minutes de réflexions elle ajouta tristement : Cependant son devoir l'obligerait à rechercher le coupable !

Etourdiement Raphaël répondit :

Oh ! celui-là, l'a eu son affaire, et lui l'a payé durement sa dette au Bon Dieu.

Mme Sarroy avait sursauté.

— Comment vous le connaissez ? ...

Raphaël répondit d'un signe de tête puis resta plongé dans de profondes réflexions que Madame Sarroy respecta car elle s'avait bien que c'était pour leur intérêt qu'il pensait ainsi.

Le lendemain Raphaël fureteur avait fini par découvrir la demeure provisoire de la mère de Jeannot. Il réussit à causer avec elle, et facilement fit tomber la conversation sur le crime. La vieille ne cessait point d'accuser les juges de lenteur, elle voulait la « Justice » .

Raphaël fut un diplomate, il lui dit qu'il était au courant de l'affaire étant lui-même l'aveu de la vieille Baba. Puis il tenta de détourner la colère de la pauvre mère vers

Madame Gruant qu'il disait avoir été l'âme damnée de ce drame.

Où, ça qué jirai là, chercher celle là répondit elle. J'ai pas d'photo à elle tandis q'l'autre, je la tiens. !!

Raphaël répliquait : —

C'est bien la vraie coupable qui faut à vous la vieille ? dit-il.

— Ou bien, un pauvre enfant qu'une maudite rouée l'a pris la photo, un soir qu'elle y allait coucher ?

Le seul tort de cette jeune fille c'est d'avoir donné ce souvenir là à votre garçon, qu'elle y aimait. La pauvre paysanne, avait dressé l'oreille :

— Tiens, v'y parait connaître, bien cette affaire là vous ? — dit-elle d'un air méfiant.

— Sûrement dit Raphaël, et peut-être un peu plus que v'y crois ma chère !

— Mi pourrais peut être aide à vous à connaître le coupable. Mais mi voudrais pas voir à vous continuer à attaquer une pauvre jeune fille innocente, et que l'est malade.

Cette fois, la paysanne était de plus en plus intéressée. Elle regardait fixement son partenaire de ses yeux gris.

Qui ça qui dit à moi, Mr. Raphaël, que vi dis la vérité ?

— Mets vot chèle sur votre tête, et viens avec moi dit-il vous, va connaître la vérité.

Sur son lit Suzanne dans une fièvre terrible délirait. Une idée fixe la travaillait, et le souvenir de la nuit tragique du crime l'obsédait. Madame Sarroy désolée, pleurait silencieusement près d'elle. Jamais sa vie paisible toute occupée de bienfaits n'avait été si cruellement troublée.

On frappa à la porte, et Madame Sarroy l'ayant ouverte se trouva en face de Raphaël et de la mère de la victime.

Elle comprit de suite et ne dit mot. Raphaël prit la main de la vieille paysanne, la conduisit près du lit de Suzanne et lui dit :

— Regarde à elle.

En ces quelques jours de malheur, le visage de la jeune femme, naguère si beau s'était altéré de façon surprenante. Si courroucée qu'elle fut, la visiteuse resta un moment impressionnée. Mais presque aussitôt son visage se contracta à nouveau et son masque glacial de haine reprit le dessus.

Suzanne prenait une nouvelle crise. Dressée sur son séant, les yeux hagards elle murmurait des phrases entrecoupées. Non... Non...

je voulais pas qu'il tue.... je l'aimais bien.... Jeannot ! Jeannot ! criait-elle. Prends garde à l'homme.... il est méchant....

Madame Sarroy la calmait, la recouchait doucement lui bassinant les tempes d'eau glacée.

Paphaël regardait anxieusement la paysanne.

Au bout d'un instant celle-ci haussa les épaules, et d'une voix sèche et dure elle dit :

— C'est r'grettant, mais z'aut l'a tué mon enfant tant pis, y faut que la Justice y trouve et qui punit ça que l'est coupable.

— A cause, que la jeune Madame, qui sûrement, y connaît le coupable, y dit pas son nom ?

Puis elle s'apprêta à partir. En passant sous la vérandah, Raphaël l'arrêta.

— Assise à vous, dit-il, moi n'ana encore deux mots, pour dire à vous.

La vieille s'assit.

Ecoute ma vieille, moi l'est pas un mauvais homme mi voudrais pas voir arrive du mal à cette jeune femme là, que moi l'a vue grandir. Mais moi l'est pas pour soutenir un criminel ni ses complices.

Mi comprends toute votre peine, et mi comprends que v'y demande justice. Eh ! bien la justice, elle l'est faite ma vieille dame, quand vous l'aurait imaginé des suplices pour l'assassin de votre fils, vous n'aurez pas trouvé de pareils à ça que le Bon Dieu l'a envoyé à lui.

— La mère de Jeannot hochait la tête d'un air incrédule.

— Ecoute à vous encore, moi l'a pas voulu parler, jusqu'à l'heure parce que mi aime pas occuper les affaires des autres, et ramasser des ennuis. Mais puisque nana tant de malheur dans la case, de Mme Sarroy, m'a causer la vieille ! m'a dire à vous toute la vérité :

Et Raphaël lentement gravement, devant la mère de la victime et Madeleine Sarroy qui s'était rapprochée, raconta la mort affreuse, et les aveux du braconnier.

La paysanne, toute surprise, remuait la tête; Maintenant elle comprenait tout le drame et le rôle joué par chacun.

A ce moment Suzanne reprenant une nouvelle crise poussait des gémissements plaintifs: Pardon... Pardon... gémissait-elle je l'aimais bien... Maman, maman... je vous son sang...

La mère du disparu visiblement émue mal-

gré elle esquissa un geste de pitié. Puis se levant elle dit :

— Eh bien ! puisque le Bon Dieu l'a fait lui-même justice ; Tant mieux. Laisse, alors, cette pauvre dame là, tranquille. Elle s'ensût.

Raphaël l'accompagna, et au bout d'un moment comme il passait à proximité du Palais de justice, il lui demanda d'entrer pour retirer sa plainte, et il la suivit jusqu'au bureau du Magistrat, qui fut mis à son tour au courant de tout ce qui s'était passé.

— Raphaël dit-il vous auriez dû évidemment porter plutôt ces faits à la connaissance de la Justice. Mais je vous remercie quant même de votre franchise car, vous mettez fin à une situation bien douloureuse.

Quand ce dernier revint chez Mme Sarroy et qu'il la mit au courant de sa démarche auprès du magistrat, celle-ci lui serra longuement et affectueusement la main.

J'en ne sais dit-elle, si je sauverai ma fille adoptive, mais je n'oublierai jamais que vous l'avez sauvée du déshonneur.

— Raphaël merci.

### EPILOGUE

Dans une modeste case de St-Denis, dont l'intérieur révèle une grande misère, un malade se défend énergiquement contre la mort qui veut le prendre. Deux femmes aux regards très doux, se penchent vers lui, le consolant et l'encourageant. Avec habileté, et intelligence, elles exécutent les prescriptions du médecin.

Ces deux anges de douceur sont, Madeleine Sarroy et Suzanne, sa fille adoptive qu'il serait bien difficile de reconnaître aujourd'hui. Tant elle est changée et amaigrie.

La jeune femme était restée quelque temps entre la vie et la mort, ou avait craint pour sa raison. Cependant elle avait repris le dessus, mais les terribles souffrances morales qu'elle avait subies, l'avaient totalement transformée.

Un voile s'était déchiré, lui laissant voir toute l'inanité de sa vie passée. Elle avait compris aussi, tout ce que la force atavique avait travaillé en elle. Madeleine Sarroy, et le Père Hugot, avaient reveillé en son âme le courage, et apaisé le désespoir des premières heures. Elle avait abondamment pleuré et ces larmes de repentir avaient été comme une détente salutaire.

Suzanne ne voulait vivre que pour « réparer. » Et, au contact de sa mère adoptive, une véritable passion de charité s'était emparée d'elle.

Par un bienfait providentiel, la violence de la douleur avait produit un véritable miracle ; cette créature, cruellement tourmentée par un fatal, atavisme, venait à son tour de réussir l'évasion suprême.

Saint-Denis 10 Septembre 1928.

Georges de Busschère.

### TABLE DES MATIÈRES

|                                      | PAGES |
|--------------------------------------|-------|
| Un crime énigmatique                 | 1     |
| Suzanne Malot                        | 7     |
| Dans les Ilets                       | 15    |
| Retour mouvementé au chef-lieu       | 20    |
| Sous l'implacation loi de l'atavisme | 29    |
| Les surprises d'un mariage           | 36    |
| Le district de Betasolo              | 44    |
| M. Desbail administrateur            | 47    |
| Une évasion d'un autre genre         | 57    |
| A St-Gilles Station balnéaire        | 61    |
| Justice                              | 69    |
| Epilogue                             | 76    |

ANNEXE 1 :

Dates de parution dans *La Gazette réunionnaise* :

- samedi 16 juin 1928 : pp 5 à 8
- samedi 23 juin : pp 9 à 12
- samedi 30 juin : pp 13 à 16
- samedi 7 juillet : pp 17 à 20
- samedi 14 juillet : pp 21 à 24
- samedi 21 juillet : pp 25 à 28
- samedi 28 juillet : pp 29 à 32
- samedi 4 août : pp 33 à 36
- samedi 11 août : pp 37 à 40
- samedi 18 août : pp 41 à 44
- samedi 25 août : pp 45 à 48
- samedi 8 septembre : pp 49 à 52
- samedi 15 septembre : pp 53 à 56
- samedi 22 septembre : pp 57 à 60
- samedi 29 septembre : pp 61 à 64
- samedi 7 octobre : pp 65 à 68
- samedi 13 octobre : pp 69 à 72
- samedi 20 octobre 1928 : ° page de garde
  - ° pp 73 à 76
  - ° préface

→ Le nom de l'auteur n'est révélé que lors de la dernière parution du feuilleton le 20 octobre ; avant, il est paru sous le nom de " X "